Comment, dans les livres, on joue au hockey

SI, EN QUANTITÉ, LE HOCKEY NE... COMPTE PAS POUR BEAUCOUP DANS LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE, IL N'EN A PAS MOINS ÉTÉ TRAITÉ À TOUTES LES SAUCES

SONIA SARFATI
collaboration spéciale

Hier soir avait lieu la première partie (hors-concours) des Canadiens au Forum. Moment propice pour se pencher sur la présence de notre sport national dans le coeur de nos écrivains... sur le mode de la nostalgie, avec *Le Chandail de hockey* de Roch Carrier; de l'humour avec *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey* de Marc Robitaille; de la poésie avec *Les Poètes chanteront ce but* de Bernard Pozie; de la magie avec *Zamboni* de François Gravel; et même de l'horreur avec les *Douze coups de théâtre* de Michel Tremblay.

Horreur dans le sens d'avoir en horreur. Hier, aujourd'hui et probablement demain, Michel Tremblay n'aimait pas, n'aime pas et n'aimera jamais le hockey. Les autres sports, idem. «Étant donné que je n'ai pas du tout le sens de la compétition, je n'arrive pas à comprendre que 12 joueurs se battent ainsi pour une puck», lance-t-il.

«Dire que je détestais le hockey serait faible», avoue-t-il donc dans *Le hockey*, le neuvième de ses *Douze coups de théâtre* (Leméac). C'est donc par la fuite dans le sommeil qu'il s'est... échappé lorsque, à l'âge de neuf ou 10 ans, son père l'a amené assister à une partie de hockey au Forum. Ce fut une première, et une dernière.

Et puis, philosophant sur les amateurs de hockey de dernière heure — celle des éliminatoires —, il explique ne pas croire «ces gens qui disent aimer le hockey et ne suivre que les parties éliminatoires. Pas plus que je ne crois à la bisexualité. On aime ou on n'aime pas, mais on n'est pas entre les deux», conclut-il en riant.

Loin du Plateau Mont-Royal, dans le petit village de Sainte-Justine, à la frontière du Maine, «nous étions cinq Maurice Richard contre cinq autres Maurice Richard», raconte pour sa part Roch Carrier dans *Le Chandail de hockey* (Toundra), un classique de la littérature québécoise dans lequel un gamin qui vénère le Rocket est obligé de porter un chandail des Maple Leafs de Toronto. Sacrilège!

«Je n'étais pas un très bon joueur, mais un de ceux qui essayaient très fort», indique Roch Carrier, dont l'album autobiographique, illustré par Sheldon Cohen, s'est vendu à plus de 84000 exemplaires à travers le monde.

Est ensuite venu le moment d'entrer au séminaire. Plus le temps de jouer, et plus le droit d'écouter les matches. «Nous nous étions fabriqué une 'radio à cristal' à l'aide du carton d'un rouleau de papier de toilette, un fil de cuivre et un cristal, se rappelle Roch Carrier. Le soir venu, l'un d'entre nous montait dans la tour du pensionnat pour installer le système... et nous parvenions à capter des bribes des parties.» Une anecdote dans laquelle, semble-t-il, des avocats en vue et des membres du Parlement devraient se reconnaître...

Publié chez Boréal il y a seulement trois ans, *Zamboni* de François Gravel, n'est pas encore un «classique du hockey». Aucun doute toutefois qu'il soit en «passe» de le devenir. Zamboni, c'est le roman jeunesse que bien des auteurs auraient aimé écrire. C'est le livre dans lequel tous ceux qui ont fait des «rêves de hockey» — peu importe leur

SUITE À LA PAGE B4

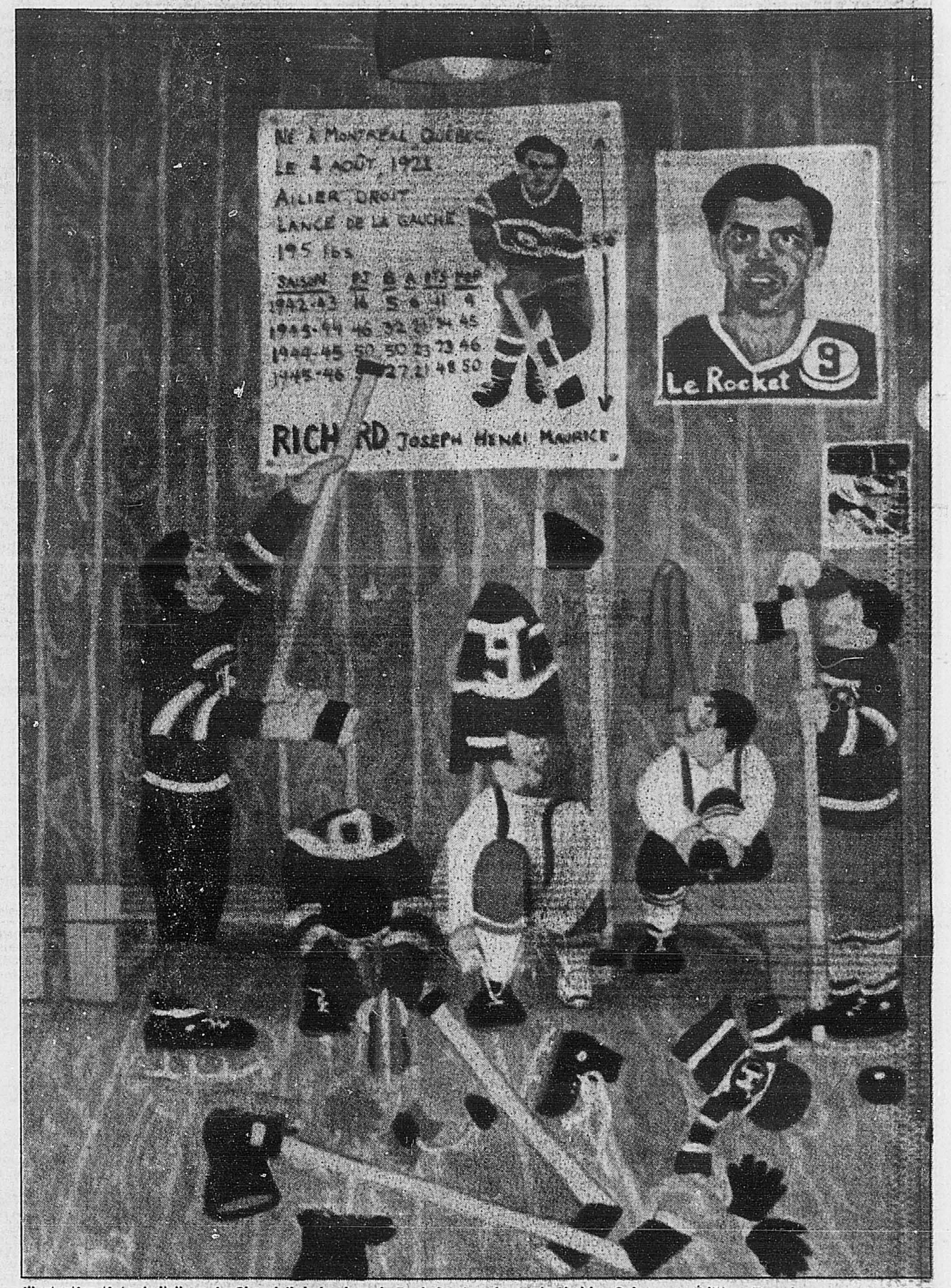


Illustration tirée de l'album *Le Chandail de hockey*, de Roch Carrier, dessin de Sheldon Cohen, aux Éditions Toundra.

PHOTOS ARMAND TROTTIER, *La Presse*

LOUISE DESJARDINS: LA MINUTIE DE L'ARAIGNÉE

■ Auteure de plusieurs recueils de poésie, nouvelles et quelques traductions, mais surtout poète comme son frère Richard, Louise Desjardins aime les émois simples et les bonheurs discrets du quotidien. Cet amour transpire d'ailleurs dans toutes les pages de *La love*, un premier roman dans lequel l'Abitibi figure au premier plan.

En page B6

Gabrielle Lavallée, rescapée de la secte de Moïse

L'Alliance de la Bricolo

UN LIVRE RÉSERVÉ AUX ADULTES

Éditions JCL

441 pages, 19,95 $

La Presse

Opinions

Paul Desmarais, président du conseil d'administration — Roger D. Landry, président et éditeur — Claude Masson, éditeur adjoint — Marcel Desjardins, directeur de l'information — Alain Dubuc, éditorialiste en chef

À votre tour

Un «monde» incapable de se discipliner

ROBERT PARADIS

Ma femme et moi adorons les chevaux. Nous en possédons et en élevons depuis plus de quinze années. Aujourd'hui, nous avons des écuries, des pistes d'entrainement et une vingtaine de chevaux de course, de poulinières et de bébés. Six d'entre eux sont en course ou aptes à courser.

Le conflit entre les hommes à chevaux et la piste Blue Bonnetts demeure l'une (elle n'est pas la plus importante) des raisons qui nous obligent à abandonner «le monde des courses». Tout l'environnement des courses n'est plus du tout ce qu'il a déjà été. Il n'y a plus de plaisir pour personne et, fondamentalement, peu de respect des personnes impliquées les unes envers les autres.

Les règles du jeu du monde des courses sont injustes, impraticables et contraires à toute bonne volonté de donner satisfaction à ceux et à celles qui aiment encore suffisamment les chevaux, même pour y vivre dans la misère et la médiocrité.

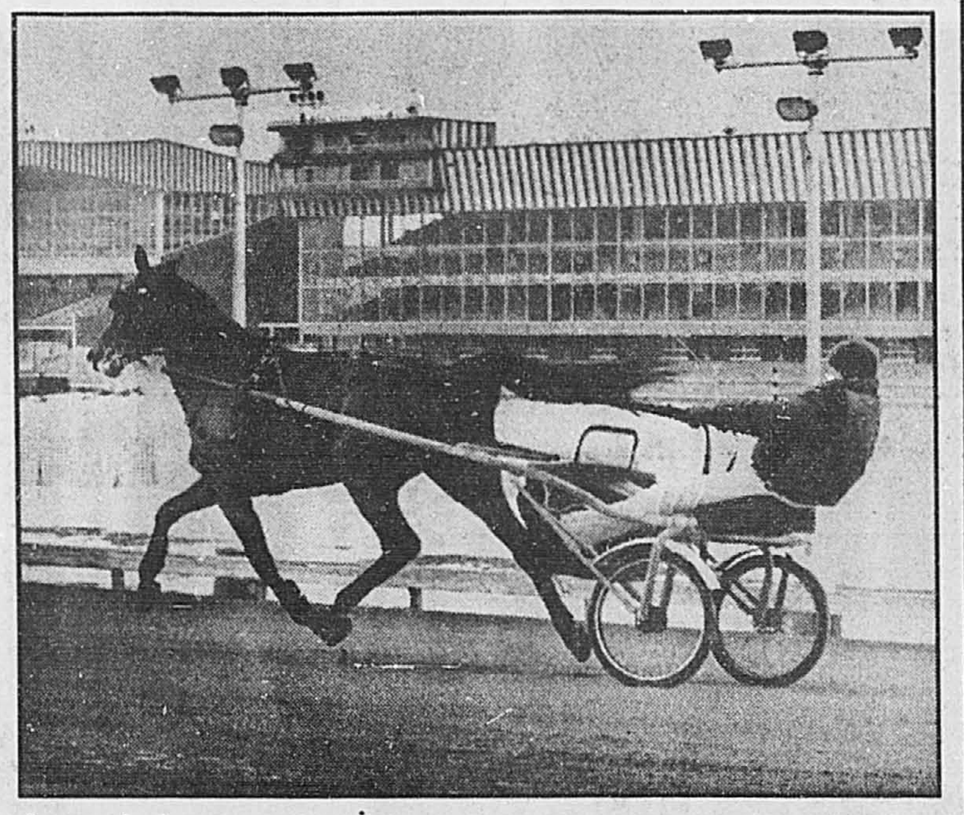
Nous avons dû envoyer à l'abattoir, il y a quelques mois, deux excellents poulains de trois ans, sains, aptes et prêts à figurer en course. Cependant, ils ne pouvaient courser le mille en mieux que 2:02. Il n'y a pas de classes pour les chevaux, qui ne peuvent courser à des vitesses «normales». Un de nos chevaux, dans une catégorie faible, a «fait» le mille en 1:56.2, l'été dernier, à Montréal. Il s'est classé cinquième et a reçu une bourse de 160 $...

Les présentes règles du jeu encouragent des vitesses folles, plus de «chimie» et elles détruisent complètement les chevaux. Un cheval ne devrait pas courser avant l'âge de quatre ans. Ici, nous devons faire courser des bébés de deux ans, qui ne sont pas encore formés, physiquement (parce que la Commission des courses accorde ses principales bourses à deux et à trois ans). Pour ce faire, il faut l'aide du vétérinaire, qui injecte trop rapidement les articulations non «prêtes» de ces bébés-chevaux. Et ici, je ne fais pas de différence entre les ambleurs et les trotteurs. Les vétérinaires consciencieux pourraient le confirmer.

Dans cette industrie, tout le monde peut être tout en même temps: propriétaire, entraîneur, conducteur et éleveur. Il n'y a pas de code d'éthique, sinon les lois de la Commission des courses, qui ne demeurent, pour l'essentiel, qu'un mélange de règlements insolites. On peut suspendre pour un mois ou plus les privilèges d'un entraîneur qui, sur la prescription de son vétérinaire, aura donné de l'aspirine à son cheval une journée avant sa course. Pire, on exigera qu'il vienne, en personne, demander pardon aux juges, de façon à ce que les pouvoirs de ces derniers, à tort ou à raison, soient bien compris. On ne se gêne pas pour humilier les personnes dans ce milieu.

Les conducteurs «choisissent» le cheval qu'ils veulent bien conduire. Parfois ils changent de monture pour toutes sortes de raisons. Qui accepterait qu'un joueur de baseball change de club, à sa guise, en fonction des chances de ces derniers d'atteindre la Série finale?

Un conducteur a même dit au propriétaire du cheval qu'il devait conduire, un dimanche récent, lors de la coupe des éleveurs, une heure avant le départ: «C'est long. Je ne pourrai peut-être pas rester pour la onzième course, car j'ai un rendez-vous à Granby...» Pourtant, il devait guider d'autres chevaux en course jusqu'à la dixième course. Pourtant, la bourse s'élevait à 188 000 $. Pourtant, c'était la journée de gloire des hommes à chevaux, avec des bourses de plus d'un million de dollars. Pourtant, cet homme avait déjà accepté de conduire le cheval. Pourtant, il s'agit ici d'un conducteur dont on vante l'équilibre...



Le monde des courses n'est plus du tout ce qu'il a déjà été.

Un propriétaire a peu de chances de posséder et de garder un cheval de course dans des conditions normales de courses. Les secrétaires de courses exigent des conditions reliées aux montants gagnés en courses ou selon la valeur estimée du cheval dans les courses dites «à réclamer». Dès qu'un cheval gagne un certain montant, il doit «monter» de classe ou son propriétaire risque de devoir le perdre dans une course à réclamer. Et les propriétaires des chevaux qui ne gagnent pas suffisamment de bourses ne peuvent rien faire d'autre que de ramener leurs chevaux dans des classes inférieures continuellement. S'il possède de la classe, le conducteur-pigiste, sachant ce qu'il vaut, pourra le réclamer lui-même ou par personne interposée.

Il n'y a plus de courses pour les chevaux qui se sont classés parmi les trois premiers dans une course, ou pour les chevaux qui ne se sont pas classés. Le sens de l'équilibre et du respect, dans ce milieu, n'existe pas. Pire, dans les «stakes», il n'est pas rare que les propriétaires des chevaux inscrits doivent payer, avant la course, la moitié de la bourse. Il y a quelques semaines, une course avec une bourse de 10 000 $, a coûté 5 400 $ aux neuf propriétaires des chevaux inscrits. Et ici, j'oublie les autres frais d'inscriptions des chevaux, depuis l'année précédente, en deux ou trois autres occasions. Il faut obligatoirement être un «gambler» pour être propriétaire d'un cheval de course.

Et, que dire du fait que, dans ce milieu, celui qui fait le spectacle doit débourser pour s'inscrire. Pour faire courser un cheval, il faut le mettre en condition, l'entraîner, le transporter en piste, payer un palefrenier pour ses soins, payer un entraîneur pour s'en occuper, et parfois même débourser des frais d'inscription. Si le cheval ne se classe pas parmi les cinq premiers, tous ces frais sont à la charge du propriétaire. Le conducteur et l'entraîneur ne reçoivent rien si leur cheval ne s'est pas classé parmi les cinq premiers.

Les éleveurs déboursent en moyenne neuf mille dollars pour élever un cheval jusqu'à l'âge de 18 mois pour le rendre à l'encan où, s'il peut le vendre, il recevra, en moyenne, sept mille dollars et moins pour ses frais. Le déséquilibre et le non-respect sont les symboles de cette industrie.

Les «hommes à chevaux» ont une association: «l'Association du trot et amble du Québec» (ATAQ). Cela ne suffit pas. Il y a aussi «l'Association des propriétaires et éleveurs de chevaux du Québec». Cela ne suffit toujours pas: il faut un *Jockey Club*, qui réunit ceux qui peuvent et veulent être propriétaires des installations de pistes de course. Il y a la Commission des courses, récemment mise sous tutelle et dont le président a dû être démis de ses fonctions. Il y a le gouvernement fédéral qui accorde les permis d'opération. Il y a le gouvernement du Québec, qui fait ses lois et qui dicte ses réserves. En fait, il y a beaucoup de monde pour discuter, mais personne pour régler les problèmes.

Monsieur Marier, au coeur du conflit, rappelle qu'il y a quelques années la piste Blue Bonnetts était à vendre et que personne ne s'est présenté. Il oublie de dire qu'on demandait, alors, une somme de 100 000 000 $. C'est le gouvernement du Québec et la ville de Montréal, qui ont étalé les millions, alors que monsieur Marier a conservé le permis d'opération qui lui laisse tous les pouvoirs, pour l'instant. On laisse aussi entendre que le gouvernement du Québec subventionne les courses. C'est plus que faux. Qu'il suffise de dire et d'exprimer une des bases injustes de cette industrie: les revenus proviennent des paris. Or, sur chaque dollar parié, 76 cents sont retournés aux parieurs, alors que les autres 24 cents sont partagés en trois: 8 cents à la piste de course, 8 cents aux «hommes à chevaux» (bourses) et 8 cents au gouvernement. Somme toute, le gouvernement conserve, sans rien produire, la même somme d'argent que tout ce qui va aux «hommes à chevaux». Piger ainsi dans la caisse, c'est de la pure indécence.

La présente grève aura un bon côté. Elle permettra à tous ceux et celles qui vivent dans ce monde de réévaluer leur qualité de vie. Dans les conditions présentes, avec les règles du jeu actuelles, il serait peut-être sage de voir disparaître pendant six mois, un an ou plus, cette industrie qui n'est pas capable de s'autodiscipliner. Et qui ne mérite peut-être pas d'exister.

La boîte aux lettres

Où êtes-vous, jeunes chrétiens?

■ Je reviens de Denver, où j'ai partagé avec plus de 200 000 jeunes la joie de célébrer notre foi en Jésus Christ avec son représentant sur la terre: le pape Jean-Paul II.

Ce rassemblement de jeunes chrétiens heureux et fervents m'a rassérénée. Comme il fait bon vivre tous ensemble! Le Saint-Père nous a encouragés à témoigner de notre foi, à ne pas avoir peur d'annoncer la Bonne Nouvelle, et même d'en être fiers. Pour ma part, je brûle de dire au monde entier combien Jésus Christ me comble et m'apporte la joie de vivre vraiment. N'y aurait-il que les 540 jeunes du Québec présents à Denver qui penseraient comme moi? Où sommes-nous tous?

Je ne peux me résoudre à croire que nous ne sommes qu'une poignée de jeunes à avoir la foi. Chacun de son côté, on hésite à s'affirmer comme catholique. Beaucoup ne vont pas à la messe. Alors, comment nous rencontrer? Sortons de nos cachettes, puisque nous sommes appelés à devenir «la lumière du monde»! Montrons-nous. Notre société a grand besoin du «sel de la terre» que nous devons être!

Diane POIRIER
Centre Leunis

Stéréotype «Westmountais»

■ À la lecture de l'article intitulé «Les riches», dans *La Presse* du 12 septembre, il ne fait nul doute que Nathalie Petrowski vient tout juste d'effectuer sa toute première visite de Summit Circle.

En effet, je ne peux m'expliquer autrement la pléthore d'erreurs presque risibles qu'elle a commises dans son article. En voici trois parmi d'autres:

«Devant chaque maison, on compte... au moins quatre portes de garage...»

Seulement deux maisons de Summit Circle possèdent un garage pouvant accommoder quatre voitures. Dans le cas des vingt-huit autres, la moyenne est de 1,5.

«...des bonnes en habits blancs...»

Je fais du jogging quotidiennement depuis plusieurs années autour de Summit Circle et je n'ai jamais vu de bonnes en habits blancs.

«...la presque totalité des maisons de Summit Circle, en 1988, valaient chacune à peine plus qu'un quart de million... les riches de Westmount étaient les riches les plus sous-évalués de la terre.»

En 1988, la valeur moyenne des maisons de Summit Circle était de 550 786 $, selon le rôle d'évaluation. En 1992, la valeur était de 1 077 471 $.

Westmount est une ville de contrastes. On y retrouve des logements subventionnés et des demeures luxueuses.

Nathalie Petrowski a pris le parti d'en exagérer un extrême et de renforcer par le fait même le stéréotype «Westmountais».

Je l'invite à venir visiter Westmount, accompagnée de quelqu'un qui connaît la ville. Moi-même.

Peter F. TRENT
maire de Westmount

Persécution religieuse

■ L'article publié récemment dans *La Presse*, à la suite de la poursuite au civil qui vient d'être déposée contre l'Église de Scientologie, ne raconte que la moitié de l'histoire.

Il est odieux de constater que Me Jean-Pierre Fafard s'est tourné vers les médias, avant même que la cause ne soit entendue devant les tribunaux. Une chose qui devrait être connue par le public et qui n'a pas été mentionnée dans l'article de *La Presse*, c'est que Me Fafard a, depuis près de dix ans, déposé des poursuites contre notre Église au Québec et qu'il n'en a jamais gagné une seule. Le but visé par ses actions semble être davantage celui de harceler que d'obtenir justice.

Il devrait être connu également que Me Fafard est le trésorier du groupe privé Info-Secte, de Montréal. Il y a quelques semaines, nous avons publié un mémoire à propos de ce groupe fort actif auprès des médias. Ce mémoire procure une documentation volumineuse, qui montre qu'Info-Secte a des relations très étroites avec des gens qui préconisent le kidnapping des individus afin de rompre leurs croyances religieuses. Plusieurs spécialistes en religion ont été dégoûtés des moyens et des méthodes employés par Info-Secte.

Cette situation n'est rien d'autre que de la persécution religieuse. Aucune religion, à ma connaissance, n'a jamais remboursé une personne lorsqu'elle quittait son Église. Une donation n'est pas une transaction commerciale. Elle est une offrande afin d'obtenir des supports matériels pour l'avancement et le salut spirituel. Et, il en sera toujours de même.

Rév. Al BUTTNOR
Directeur des relations publiques
Église de scientologie

Manque de considération

■ Je suis un cinéphile de longue date et je m'intéresse de près à tous les aspects du cinéma. Depuis le début de l'année, j'ai envoyé à la direction des deux grands réseaux de salles de cinéma au Québec, Cinéplex-Odéon et Famous Players, une première lettre de présentation et de demande de renseignements sur leur réseau respectif. Ma requête portait sur l'historique de chaque réseau, au Canada et aux États-Unis, sur l'implication de chacun dans la production et la distribution de films au Canada, etc... Bref, une documentation générale sur les activités passées et présentes de chaque réseau, ainsi que sur ses objectifs pour l'avenir.

À deux reprises, j'ai réitéré ma demande et, à ce jour, je n'ai toujours pas reçu de réponse. En conséquence, je pense que la direction de ces deux réseaux manque vraiment de considération à l'endroit de sa clientèle et, même, pour être plus direct, se fout éperdument de la correspondance que cette clientèle lui envoie.

Claude MAC DUFF
Montréal-Nord

Notre-Dame-des-Neiges pourrait se doter d'une toute nouvelle vocation

FRANÇOISE JAMMES, FRANCES MOYLE, et DENIS SAMSON

Les auteurs sont muséologues.

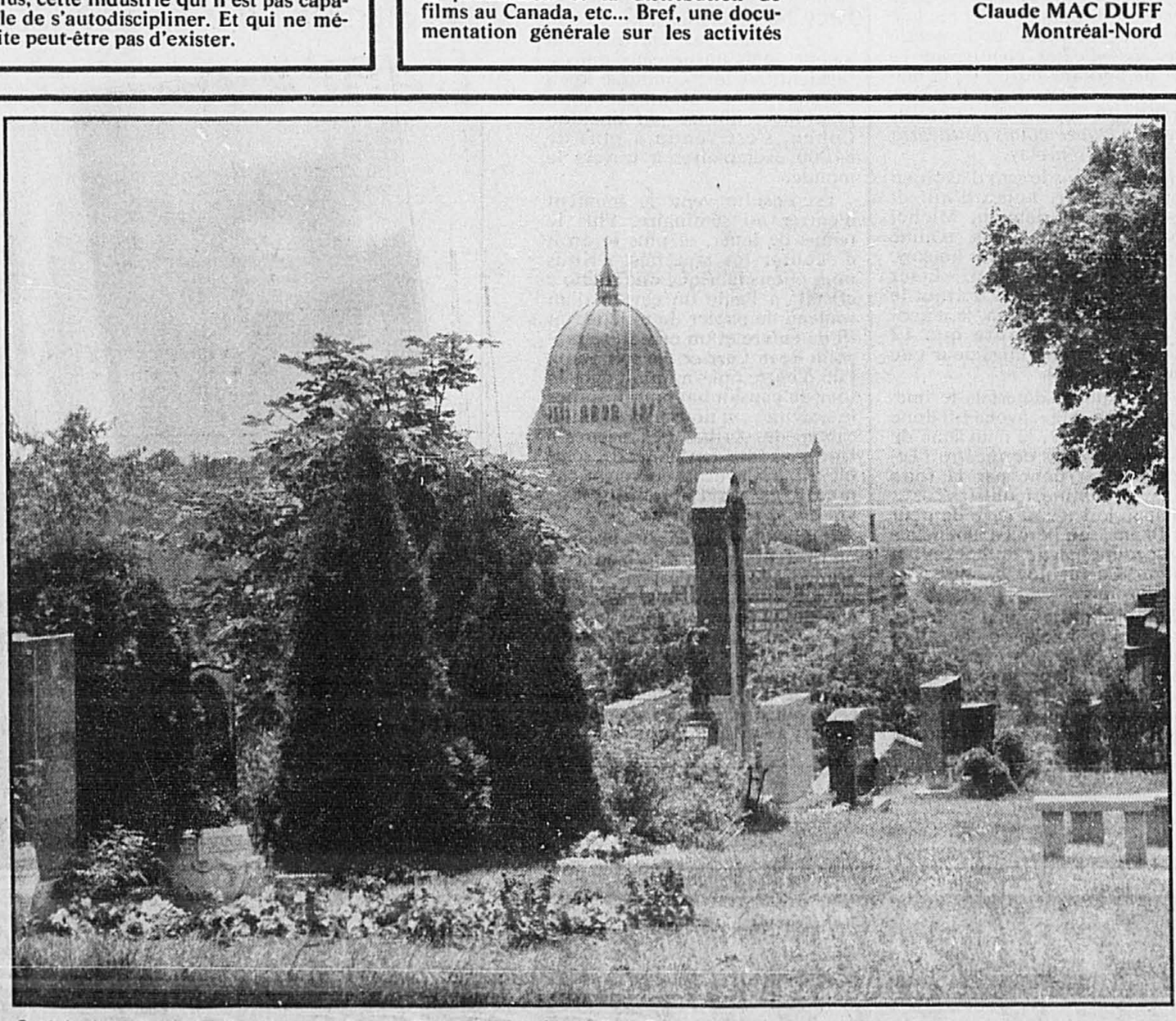
Depuis un an déjà, l'Écomusée de l'Au-Delà tente de sensibiliser les autorités propriétaires du cimetière Notre-Dame-des-Neiges à l'intérêt de créer un centre d'interprétation ou musée dans l'ancien charnier désaffecté, situé au coeur même de ce grand parc.

C'est avec regret que nous avons appris, récemment, que ces autorités ont décidé de transformer ce bâtiment patrimonial en colombariums, refusant la vocation culturelle et communautaire proposée. En faisant bénéficier de ce lieu unique un petit groupe de privilégiés, on choisit donc la rentabilité économique au détriment d'un intérêt culturel, qui aurait pu servir l'ensemble des Montréalais, ainsi que les visiteurs québécois et étrangers.

Plusieurs grands cimetières américains et européens tiennent compte de leur valeur patrimoniale en favorisant leur accès, leur interprétation et leur restauration. Malheureusement, le cimetière historique de Notre-Dame-des-Neiges est administré comme une entreprise privée du 19e siècle, privilégiant la seule rentabilité économique à court terme. Les autorités du cimetière ont d'ailleurs admis que cette transformation ne résoudra leur problème que pour une courte période, soit de 18 à 20 mois.

La création d'un centre d'interprétation au coeur du cimetière offrant des expositions, des visites guidées, des ateliers de restauration, des programmes éducatifs et des colloques, aurait permis à Notre-Dame-des-Neiges de sortir de son isolement et de sa mentalité corporatiste. De plus, le projet proposé devant les autorités du cimetière tenait compte des expériences faites ailleurs dans le monde et des développements de la muséologie contemporaine. Il présentait un caractère unique, novateur et scientifique, en regroupant toutes ces activités sous un même toit.

Des démarches préliminaires auprès des instances culturelles municipales, provinciales et fédérales permettaient de croire à un intérêt certain pour ce projet. Des organismes populaires avaient également offert leur appui. Ces instances sont conscientes de la richesse du patrimoine funéraire de la montagne, mais l'absence totale d'une politique cohérente et à long terme ainsi qu'un entêtement des autorités du cimetière condamnent ce patrimoine à continuer sa lente dégradation, privant ainsi la population montréalaise d'une partie importante de son histoire.



Assiste-t-on à une lente dégradation de Notre-Dame-des-Neiges?

La Presse

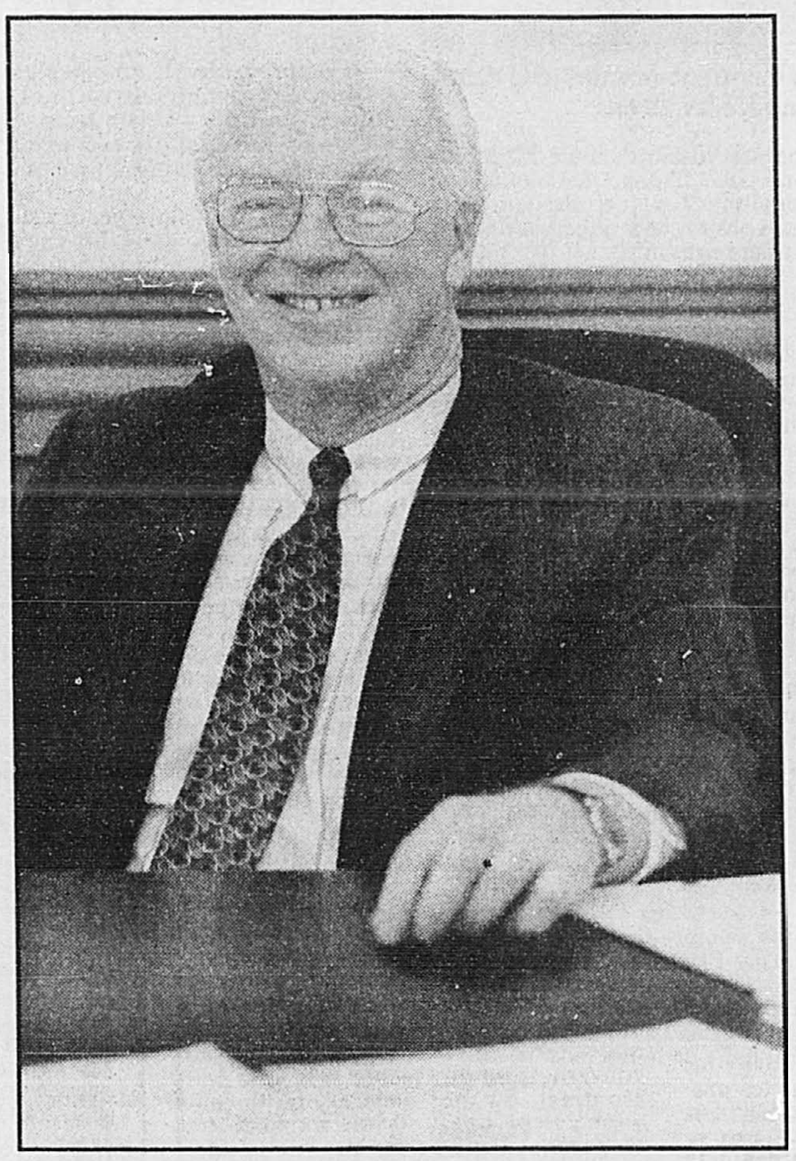
SUR LA SCÈNE DE L'ACTUALITÉ

SEMAINE DU 19 SEPTEMBRE

La personnalité de la semaine

Il n'est pas de succès qui se mérite
s'il n'est construit sur l'excellence

Il occupe depuis deux semaines la présidence du nouveau Conseil des Arts et des lettres du Québec



GUY MORIN

« La recherche d'équilibre dans la vie sur les plans physique, émotif et intellectuel, évacue parfois la passion. Avec l'art on peut être à la fois passionné et équilibré. »

ANNE RICHER

Il occupe depuis deux semaines la présidence du nouveau Conseil des Arts et des Lettres du Québec. Guy Morin entreprend avec sérénité et confiance ce mandat que lui a confié la ministre de la Culture, Mme Liza Frulla. Pour Guy Morin, il ne fait pas de doute que l'art au Québec est une valeur importante. Et les artistes doivent pouvoir compter sur un organisme qui va leur faciliter les choses, les réunir, leur permettre de s'épanouir.

Durant huit ans il a été à la barre de la Place des Arts et il reconnaît les qualités des gens avec qui il a travaillé; « le milieu très dynamique, très entrepreneur », les forces vives des créateurs l'ont emballé. Il croit que ses nouvelles fonctions, qui se situent en quelque sorte dans un continuum, vont l'amener sur des voies tout aussi stimulantes.

La Presse souligne l'engagement exceptionnel de Guy Morin dans le domaine des arts en le nommant Personnalité de la semaine.

Il en est encore à l'étape de l'organisation physique et ne révélera pas avant quatre ou cinq mois son plan de travail. Mais il sait d'ores et déjà qu'il pourra partager ses tâches et sa vision avec une équipe de collaborateurs exceptionnels, six hommes et six femmes. Il s'agit de: Monique Mercure, directrice de l'École nationale de théâtre; Marie Laberge, dramaturge et écrivaine; Jovette Marchessault, dramaturge et poétesse; Élise Paré-Tousignant, musicienne; William Saint-Hilaire, administratrice de *I Musici*; Ginette Laurin, troupe de danse *O Vertigo*; Luc Plamondon, parolier; Godefroy Cardinal, professeur; Jean-Claude Germain, dramaturge; Melvin Charney, architecte et professeur; Guy Rodgers, scénariste et traducteur; Gilles Maheux, metteur en scène.

Les arts, c'est sa vie

Il aurait pu être chimiste, il aurait pu être comptable. Mais ce sont des choix de carrière qui ne lui auraient pas donné satisfaction. Il s'en est rendu compte au cours d'un cheminement personnel où la musique en premier lieu est prépondérante.

Il naît le 22 novembre 1934, à Saint-Hyacinthe, qui est déjà un milieu de culture musicale vivant. Il y a les Orgues Casavant et La Bonne Chanson où le jeune homme travaille durant ses vacances scolaires, et les Jeunesses musicales du Canada dont il est le premier secrétaire. Il étudie le piano avec Gaston Harel.

Son enfance maskoutaine est heureuse « et douce » au sein d'une famille de quatre garçons. Son père, agent de gare pour le Canadien national lui répète souvent: « Sois moins intelligent, mais plus longtemps ». Stabilité, sens des responsabilités, ouverture d'esprit sont les caractéristiques qui lui viennent spontanément en mémoire lorsqu'il évoque sa jeunesse. La plus importante valeur dont il a hérité de ses parents, reconnaît-il, est une grande liberté de pensée.

Guy Morin a étudié à l'Académie Girouard puis au Séminaire de Saint-Hyacinthe. Il a bénéficié de bourses d'études dont une qui lui a fait passer une année à Philadelphie, en chimie. « J'ai découvert que j'aimais mieux les êtres humains que les produits chimiques », confie-t-il en riant.

Au retour, marché du travail et cours en sciences commerciales aux Hautes Études Commerciales. « Je ressentais la nécessité d'une formation en sciences comptables », mais il ne se voyait pas du tout exercer ce métier toute sa vie. Cependant, ces études lui ont rendu et lui rendent encore de grands services quand il s'agit d'administrer des budgets importants: celui du Conseil des Arts, notamment, est de 42 millions.

Avant de s'occuper de la gestion de la Place des Arts, Guy Morin a contribué à mettre sur pied et veillé à la destinée de la Société de développement des industries de la culture et des communications, « la SODICC ». Il a été précédemment vice-président sénior de CFCF de 1983 à 1985; il a occupé la vice-présidence de Télécapitale et de Québécor; il fut directeur des services de l'Union de Québec des Caisses populaires.

Il compte bien avec son nouveau mandat donner une voix aux artistes et les représenter auprès du gouvernement. « Une des plus grandes forces du Québec ce sont ses artistes », tient-il à souligner. Dans la fermeté de son ton, on reconnaît la ferveur, l'affection qu'il voue à ce milieu bouillonnant. S'il est curieux de tous les processus de créativité, qu'il s'agisse de chanson, de danse ou de théâtre, il cherche aussi à comprendre ce qui se passe ailleurs dans le monde au sein des organismes voués à la protection des arts et des artistes. Il lit tout avec passion.

Durant son mandat à la Place des Arts il n'a pas vu moins de trois ou quatre spectacles par semaine! Il a découvert d'autres formes de musique, la musique de chambre et le jazz. « Pour moi tout se vaut quand il s'agit d'une oeuvre de qualité, qu'il s'agisse d'un spectacle de Claude Dubois ou d'un concert symphonique. »

Pour lui: « L'art dans la vie est la recherche de la beauté. Les artistes se dépassent, se renouvellent. La recherche d'équilibre dans la vie sur les plans physique, émotif et intellectuel, évacue parfois la passion. Avec l'art on peut être à la fois passionné et équilibré. »

Enthousiaste, « mon rôle est de servir », le nouveau président place bien haut la valeur des artistes: « On fait l'éloge d'un homme d'affaires, d'un médecin qui travaille en recherche. L'art a maintenant, au Québec, autant de valeur que le social ou l'économique. C'est une réalité vivante. »

Encore plus que du talent, de l'intelligence, même du génie,
l'excellence naît de l'effort.

Hydro-Québec
Le meilleur de nous-mêmes

Bell
des gens de parole

ALCAN

Pour le plaisir
de découvrir
LA PERSONNALITÉ DE LA SEMAINE

Écoutez,
à CBF 690,
l'émission
EN DIRECT
avec
Christiane Charette
Demain matin
dès 9h30

Réalisation: Louise Carrière

SRC
CBF 690
Montréal

Livres

La langue vit dans un certain équilibre

Une refonte du dictionnaire marque les 25 ans du Nouveau Petit Robert

JACQUES-FOLCH RIBAS
collaboration spéciale

■ Le Petit Robert Nouveau est arrivé. C'est un poids lourd. Comme dit Julie: — Au dessus de seize onces, vous alors, vous détestez les livres! Elle sait bien que je lis couché, presque toujours, voilà le pourquoi, sans doute, de ma remarque acerbe.

En compagnie d'Alain Rey, madame Rey-Debove a dirigé la refonte du Nouveau Petit Robert, dont on fête les 25 ans.

— Un dictionnaire doit être lourd, dit encore Julie. Voyons donc, ce n'est pas une revue, il faut que ce soit un truc plein, bourré, tassé (enfin, pas trop tassé) afin que j'y trouve tout ce que je veux, moi! La langue française a tellement de mots, c'est effrayant!

Ainsi Julie m'a-t-elle donné, presque sans le vouloir, un argument pour commencer l'entrevue avec Madame Rey-Debove qui, en compagnie d'Alain Rey, a dirigé la refonte de ce dictionnaire célèbre dont on fête, aussi, les 25 ans. J'allais pouvoir lui objecter, avec une pointe de méchanceté, la taille et le poids de ce que ce livre contient.

Des mots, des mots...

— Donc, vous avez introduit dans ce dictionnaire beaucoup de mots nouveaux? — Oui, quatre mille, dit-elle. Ce n'est pas mal, n'est-ce pas?

— Hum, dis-je. Mais comment peut-on inscrire un mot nouveau, d'après *l'usage*, comme on dit, comme disait ce bon Monsieur Grévisse? L'usage de combien de personnes? À quel moment pouvez-vous décider que c'est un mot d'usage courant?

— Évidemment, voilà qui n'est pas scientifique. On dit que la linguistique est une science *molle*. Toutes les sciences humaines, d'ailleurs, sont ainsi. Je ne peux donc pas vous fournir de preuve certaine, mais ce que je peux vous dire, c'est que j'ai une très longue expérience, jointe à une passion des lexiques, qui me donnent l'habitude de certaines déductions. Nous avons aussi, mes collaborateurs et moi, une documentation prise dans la presse et dans la littérature, qui nous donne un *reflet* de l'emploi d'un mot. Si, par exemple, nous avons toute la presse, un échantillon de tous les journaux qui utilisent un mot, cela nous paraît bon signe pour lui donner l'existence. Et puis, il y a l'expérience de chacun: nous avons tous l'oreille très ouverte à ce qui se dit et s'écrit, dans la rue, à la radio, à la télévision...

— C'est de l'artisanat — Si vous voulez, oui — Je n'ai rien contre l'artisanat, bien au contraire, mais je voudrais faire le point avec vous, sur cette question d'*usage*, qui est au centre du problème de la langue.

— Bien sûr. Il est certain que l'on peut se faire une idée de l'importance d'un mot, mais c'est une idée qui ne sera jamais chiffrée. Importance que l'on ressent...

— C'est dire que vous donnez un pouvoir magistral à la presse, écrite ou non, et en l'occurrence à la presse parisienne... pour décider de l'usage d'un mot. Vu d'ici, c'est assez comique. Ou présomptueux. En tout cas, inacceptable.

— Non, pas un pouvoir magistral, nous faisons attention, très attention. — Si la presse dit *week end*, vous entrez *week end*, et on oublie fin de semaine. — Non, non, on commence à dire *fin de semaine*, et ça c'est l'influence québécoise...

Je vérifie: *Fin de semaine*: week-end (au Canada, pour éviter l'anglicisme).

Je continue à me montrer désagréable: — Tout de même, dis-je, c'est donner à la presse un pouvoir exorbitant, une sorte de dictature sur la langue, qu'elle ne peut pas exercer, en toute morale, non?

— Bien, dit Madame Rey-Debove, c'est une remarque honnête, je vous l'accorde. Il est possible qu'un mot, qu'une expression soient inscrits dans les habitudes de presse, mais ne soient pas ensuite répercutés dans le public. En ce cas, nous allons l'ôter, l'année d'après. Ce fut une mode, elle est passée... — Vous allez l'ôter? Dois-je vous croire? — Mais oui, voyons, nous en avons enlevé, mais ce sont parfois des mots qui vont vous intéresser, vous, des mots anciens par exemple, démodés, et c'est avec regret que nous faisons ce genre de «ménage»...

— On voit pourtant augmenter les dictionnaires, et jamais se réduire. N'est-ce pas la mort d'une langue, lorsqu'elle se gonfle et se boursoufle? — Une langue vit dans un certain équilibre interne, elle ne peut pas s'agrandir continuellement. Elle perd des mots et elle en gagne, mais toujours dans la même proportion. Je vais vous donner une autre explication, plus fine: on a scrupule à enlever des mots qui ne se disent plus, parce qu'ils sont encore dans des livres, dans la mémoire de la langue. Quelqu'un lira, et voudra savoir. C'est ce qu'on appelle le *vocabulaire passif*.

Notez bien, dit-elle un peu plus tard, que je comprends votre réaction. Pourquoi avoir quinze mots pour dire *fou*, par exemple? Cinglé, marteau, sonné, insensé, aliéné, dément... — Sans parler de piqué, craqué, sinoque, et azimuté! Azimuté, sans blague! (page 957). Cela aide beaucoup les chroniqueurs à parsemer leurs articles et leurs émissions de radio de synonymes amusants, mais enfin, il n'y a pas que les chroniqueurs dans la vie...

— Il y a aussi, dit Madame Rey-Debove, des choses, des phénomènes nouveaux, qui n'ont pas de nom, et auxquels il faut bien que l'usage donne un nom. Tenez, le *vide juridique* par exemple. C'est nouveau, ça... — Peuh, dis-je, toujours fidèle à mon mauvais esprit: on peut dire l'absence de législation, c'est tout! — Ce n'est pas tout à fait pareil, car il s'agit aussi d'une absence de jurisprudence... Non, voyez-vous, lorsque j'ai vu ce mot j'ai sauté dessus, cela m'a paru important.

o

Madame Rey-Debove est linguiste, spécialiste du lexique, se dit structuraliste, ce que je crois volontiers, et me semble à la fois passionnée et passionnante. Je ne veux plus penser qu'à l'intérêt de ce dictionnaire qu'elle a peaufiné avec une équipe de spécialistes et durant près de cinq années... Elle, très honnête, revient à notre propos: — Je vais être très franche avec vous, le français que nous décrivons est plutôt le français parisien, c'est vrai. — C'est souvent un si piètre français... — Mais laissons cette langue se développer comme il lui plaît. Ensuite, s'il y a quelque chose à dire, que c'est un emploi vulgaire, ou abusif, ou vieilli, on le dit, on l'explique, et c'est ce que nous faisons. C'est notre devoir, en somme. — Me voici désarmé: je vous parlais esthétique, vous me répondez éthique.

La norme du bon français d'usage

Résumons-nous. Nous fêtons les 25 ans du Petit Robert, et la refonte de ce dictionnaire. Qu'est-ce qui a changé? — Tout dans le contenu, rien dans la méthode, dit Madame Rey-Debove. L'histoire des mots, la description mise à la norme du bon français d'usage (sans parisianisme de mauvais aloi, j'espère), ainsi qu'un traitement raisonnable des tentatives de réforme. Notre propos, c'est que chacun puisse faire ce qu'il veut: il y a là un trésor, et on peut y piocher. — Sans que quelqu'un lui dise *ce qu'il faut en penser*. — Ce serait grotesque. Personne n'a le droit, ni les organismes d'État, ni même ces commissions dont nous avons fait partie. Nous avons à noter l'usage qu'il se fait des mots, c'est notre principe absolu. Le reste appartient aux utilisateurs.

Recrues et vétérans...

SUITE DE LA PAGE B1

âge — aimeront se plonger. *Zamboni*, c'est l'histoire d'un jeune gardien de but dont les pires adversaires ne sont pas les tirs des joueurs de l'équipe adverse, mais les attentes de son père.

À l'époque où il jouait au hockey de rue et collectionnait les cartes, François Gravel avait un héros: Ralph Backstrom. Peut-être pour se démarquer des autres, qui ne juraient que par Jean Béliveau et Bernard Geoffrion... «Il y avait aussi Jacques Plante. Mais lui, ce n'était pas une idole, c'était un dieu!», se rappelle l'écrivain qui, encore aujourd'hui, a une vision bien particulière du hockey. «Pour moi, toutes les équipes sont composées de figurants dont le but est de compliquer la tâche au Canadien, avoue-t-il en riant. Je trouve donc immoral que les autres équipes ne comprennent pas toujours leur rôle et osent gagner!»

Rêves de hockey

La recrue, en termes de hockey sur papier (glacé ou pas), c'est Marc Robitaille. Qui, en 1987, a fait une entrée remarquée dans les ligues majeures de l'écriture avec *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey* (VLB). Et qui, depuis, nous fait languir.

On dit que la vérité sort de la bouche des enfants et Marc Robitaille, en faisant semblant de s'exprimer comme un gamin, présente naïvement mais ô combien lucidement, noir sur blanc, du tac ou tac, les rêves et la réalité de ces enfants — temporairement — de la rue. L'attente toujours trop longue précédant l'arrivée des cartes de hockey au dépanneur du coin, les échanges des fameuses cartes, les matches disputés sous les yeux réprobateurs des voisins, la première partie au Forum, et la grande défaite — celle des Canadiens contre les Maple Leafs, durant la finale de 1967.

«La porte de ma chambre est resté fermée pendant une bonne semaine», se souvient Marc Robitaille, qui avait 10 ans à l'époque et qui a continué à jouer dans la rue et à échanger des cartes de hockey jusqu'à 14 ans bien sonnés. Là, une fille aux cheveux noirs a déménagé en face de chez lui. Il a rangé bâton de hockey, buts et cartes. Tout à coup, ça faisait trop bébé et pas assez romantique. Pourtant...

«Les poètes chanteront ce but!», s'est écrié Michel Normandin en 1945, quand Maurice Richard, Earl Seibert accroché au cou, a compté contre Harry Lumley de Détroit. Bernard Pozier, poète, a décidé que c'était à lui de le chanter. Et grâce à *Les Poètes chanteront ce but* (Les Écrits des forges), on découvre que la poésie se cache partout. Même sous la lame d'un patin.

Outre celle de Michel Normandin, le hockey a eu plusieurs voix. Celle de René Lecavalier, puis celle de Richard Garneau. Richard Garneau que l'on a entendu et vu pendant près de 40 ans, et que l'on peut à présent lire dans *À toi, Richard...* (Stanké). Une autobiographie dans laquelle, on s'en doute, le hockey occupe une place de choix.

Biographie, mais pas «auto» celle-là, *Guy Lafleur — L'Ombre et la lumière* (Art global), de Georges-Hébert Germain, se lit comme un roman. Dès les premières lignes, on s'y sent emporté comme par une tornade.

En terminant, quelques titres jeunesse qui ont fait leurs preuves. Bien des jeunes sportifs se sont mis à la lecture après avoir découvert *Hockeyeurs cybernétiques* de Denis Côté — récemment réédité sous le titre *L'Arrivée des Inactifs* (la courte échelle). Pour les plus jeunes (7-9 ans), un regard tendre et drôle sur les filles et le hockey avec *Sophie lance et compte* (la courte échelle) de Louise Leblanc. Et, pour les adolescents, un coup d'oeil sur le hockey, l'homosexualité et la violence dans *Le Bagarreur* (Pierre Tisseyre) de Diana Wieler.

Les best-sellers

Editions québécoises
Fiction (romans)

1	Le coeur éclaté	Michel Tremblay	Leméac	(6)
2	Le sexe des étoiles	Monique Proulx	Québec/Amérique	(1)
3	Homme invisible à la fenêtre	Monique Proulx	Boréal	(15)

Essais

1	La déroute des sexes	Denise Bombardier	Seuil	(7)
2	L'alliance de la brebis	Gabrielle Lavallée	J.C.L.	(1)
3	Simone Monet-Chartrand	En collaboration	Fides/R.Ménage	(5)

Editions étrangères
Fiction (romans)

1	Le maître des illusions	Donna Tartt	Plon	(4)
2	Un jour tu verras	Mary Higgins Clark	Albin Michel	(5)
3	La firme	John Grisham	Robert Laffont	(6)

Essais

1	Les hommes et les femmes	F.Giroudet et B.H.Levy	Oliver Orban	(5)
2	Marilyn Monroe	Donald Spoto	P. de la Cité	(8)
3	Sultana	J.P. Sasson	Fixot	(1)

Livres pratiques

1	Le petit Larousse illustré	En collaboration	Larousse	(4)
2	Le petit Robert 1	En collaboration	Le Robert/L'Homme	(6)
3	L'art de conjuguer	Bescherelle	Hurtubise/HMH	(4)

Les listes nous sont fournies par les librairies suivantes: **Bertrand, Champigny, Demarc, Ducharme, Le Fureteur** (St-Lambert), **Gallimard, Garneau** (Québec), **Guérin, Hermès, René Martin** (Joliette), **Monet, Le Parchemin, Les Bouquinistes** (Chicoutimi), **Maison de la Presse Internationale, Payette** (Sherbrooke), **Guy Poirier** (Trois-Rivières), **Raffin, Renaud-Bray, Sons et Lettres, W. H. Smith & Classic.**

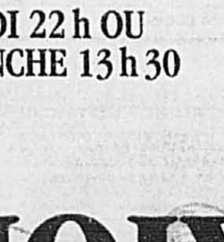
25 ans de culture
Radio Québec
SAMEDI 22 h OU
DIMANCHE 13 h 30

LES CHOIX DE LA SEMAINE

L'auteur invité:
SYLVAIN TRUDEL

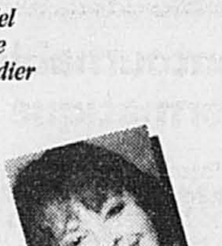
«Zara ou la mer noire», Quinze;
«Avec ce troisième roman Sylvain Trudel est, à 30 ans, l'un des piliers de la relève littéraire au Québec.» Danièle Bombardier

Les lectures de:
LOUISE PORTAL



- **Julien Green**, *«Le visionnaire»*, Le Livre de Poche;
  «C'est Julien Green qui m'a donné le goût de la lecture: j'avais 15 ans et l'univers de Green correspondait à mon besoin très grand de romantisme.»
- **Lanza del Vasto**, *«Le pèlerinage aux sources»*, Folio;
  «Ce livre a changé ma vie, m'a donné une lumière. Je l'ai relu au moins cinq ou six fois.»
- **Jean-Pierre Bélanger**, *«Le tigre bleu»*, Québec-Amérique;
  «C'est le genre de roman que j'aime le plus: il te prend dès la première ligne et tu voudrais que ça ne se termine jamais. Captivant!»
- **Michel Tremblay**, *«Le cœur éclaté»*, Leméac;
  «Tremblay est l'un de mes auteurs préférés parce qu'il est tellement près de lui-même. Michel Tremblay est authentique et j'aime beaucoup les auteurs qui se révèlent.»

Le coup de cœur de Danièle:



- **Joyce Carol Oates**, *«Reflets en eau trouble»*, Écriture;
  «Le roman le plus audacieux de Joyce Carol Oates. Un roman terrible, magistral.»

À souligner:
- **Sylvain Trudel**, *«Le souffle de l'harmattan»*, Quinze
- **Sylvain Trudel**, *«Terre du roi Christian»*, Quinze
- **Alexandra Lapierre**, *«Fanny Stevenson»*, Robert Laffont
- **Alice Thomas Ellis**, *«Les habits neufs de Margaret»*, de l'Olivier

La semaine prochaine à ***PLAISIR DE LIRE:***
Michel Tremblay, auteur de *«Le cœur éclaté»*
Les lectures de **Francine Noël.**

La Presse

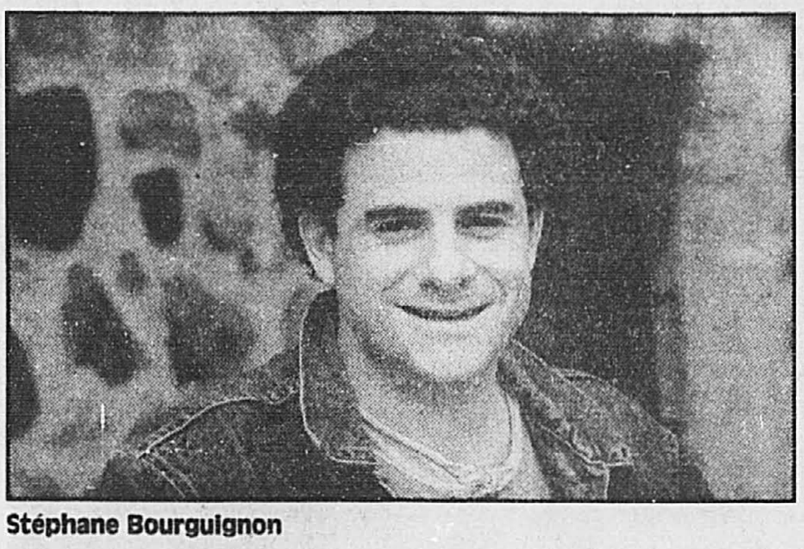
25 ans de culture
L'autre télé. L'autre vision. Radio Québec

Livres

Bourguignon : la sympathique arrogance de la jeunesse...

Reste que son premier roman est au moins une sacrée belle promesse

RÉGINALD MARTEL



Stéphane Bourguignon

■ L'érosion du lectorat littéraire ne décourage pas les jeunes auteurs. Il s'en présente chez nous un ou deux chaque année, qui entendent bien ramener au roman ceux qui l'ont déserté et rameuter ceux qui ne le connaissent pas encore. Le diagnostic est clair : les livres qui paraissent sont tordus et ennuyeux ; le remède va de soi : écrire ce que les infidèles de la littérature veulent, voudraient lire. Ainsi considéré, le métier d'écrivain cesse enfin d'être assimilé à quelque mission aussi fumeuse que sacrée ; il ressemble à celui de n'importe quel fournisseur de biens ou services. Il s'agit donc de répondre à une demande — après l'avoir créée s'il le faut — par une offre appropriée.

Personne ne va chicaner là-dessus, mais il y a gros à parier que de jeunes auteurs, plutôt que d'inventer un art qui leur soit propre, vont être tentés de piller les recettes des écrivains à succès. À ce jeu, le pétard littéraire le plus soigneusement fabriqué risque de faire long feu. C'est que les lecteurs sont conservateurs et près de leurs sous. Ils vont préférer le produit d'appellation d'origine contrôlée, celui des Stephen King & Cie, à ses imitations, même réussies.

Comment alors sortir de l'enfer de l'édition presque confidentielle, petit tirage et maigres ventes ? En apportant quelque chose de neuf, évidemment. Condition minimale : savoir raconter une histoire — c'est le talent. Conditions favorables : avoir beaucoup lu et si possible un peu vécu, posséder au moins les apparences d'une culture générale et, surtout, savoir regarder le monde d'un oeil différent. Mais finalement, on n'y peut rien, c'est le hasard, celui qui s'appelle chance, qui décidera de tout.

La plume joyeuse

Le cas tout récent de M. Stéphane Bourguignon est intéressant. Son premier livre, *l'Avaleur de sable*, a été reçu avec enthousiasme par son éditeur, qui s'est empressé comme il convient de le faire savoir. Les médias alertés sont allés voir ça de plus près. On interviewe l'auteur et on voit tout de suite qu'il a la sympathique arrogance de la jeunesse, qu'il croit en son talent et en son roman. Déjà, il a un autre ouvrage en chantier, une suite du premier. Tout cela est bon signe, le public marchera peut-être. Il n'aura du reste pas tort. Les critiques quant à eux ne vont pas crier au chef-d'oeuvre (je ne parle pas de ceux de la télé, qui ont la bénédiction facile et courte), mais ils seraient mesquins, je pense, de ne pas reconnaître que ce premier roman est au moins une sacrée belle promesse.

Une chose m'a frappé d'abord, dans *l'Avaleur de sable*. C'est l'espèce d'état jubilatoire dans lequel l'auteur semble avoir fabriqué son manuscrit. D'autres que lui, jeunes et moins jeunes, se prennent au sérieux au point de refiler à leurs lecteurs (d'ailleurs improbables), toutes les angoisses que la création de leur bouquin leur a imposées. J'ai souffert, semblent-ils dire, vous serez donc punis. M. Bourguignon, qui a tout de même consacré plusieurs années à peaufiner son premier livre, nous épargne au moins cela. Il a compris que les torturés du stylo sont d'incurables casse-pieds.

Le nouveau romancier serait plutôt du genre à vous dire qu'il a une fameuse histoire à vous raconter et que si vous voulez le suivre, vaut mieux attacher vos ceintures. Ici commence l'illusion, c'est-à-dire la littérature. Car les aventures des personnages ne se déroulent pas à un train d'enfer, loin de là. Elles avancent à leur rythme utile, qui est plutôt sage, et c'est le climat et c'est le ton qui nous donnent l'impression d'entrer dans un ouragan.

Ce climat, ce ton

Pour le climat, rien d'exotique. C'est celui de *«La ville ! La vraie ville ! Avec ses fous en liberté, ses policiers meurtriers et sa jeunesse finie.»* La critique sociale pointe le bout du nez, mais il ne s'agit pas, il ne s'agit surtout pas de faire un drame de rien. Disons que le narrateur a l'humeur à l'humour, quitte à le faire grinçant. Quant au ton, il est atteint par l'utilisation d'une langue dont la grammaire est plus près du français parlé que du français écrit. Ce choix révèle, je pense, un désir de connivence avec le lecteur ; c'est une manière d'aller le chercher au plus près de son expérience immédiate et intime : tout le monde n'écrit pas ! Et au cas où ça ne suffirait pas, le narrateur s'adresse directement au lecteur, un peu comme ces privés rigolos des romans policiers.

Happé par un tel appareil de séduction, je me suis tapé bien vite, sans avoir le temps ni le goût de réfléchir, les petits bonheurs et les grands malheurs de tous les personnages. La légèreté de l'écriture de M. Bourguignon est tellement dense — si j'ose dire ! — qu'elle a masqué des choses moches qui ne me sont apparues qu'après l'agréable traversée de *l'Avaleur de sable*.

Il était un peu tard, heureusement... Pour mémoire, tout de même : cet humour volontariste qui veut faire image mais ne se méfie pas assez de la grossièreté : *«Venez à moi toutes autant que vous êtes, et avec mon âme papier de toilette, je torcherai le cerne de vos emmerdes.»* ; ou cette propension à s'enfoncer, mais pour un instant seulement, dans le cliché le plus pesant : *«... je voulais juste quelques heures à moi, une simple poignée de minutes, un minable grain dans le grand sablier de l'éternité.»* Mais tout cela tient peut-être de la plus haute stratégie, puisque la grossièreté est vendable et le cliché, jamais loin d'une certaine poésie populaire.

L'amour quand même

S'il y tient vraiment, M. Bourguignon non seulement fera parler de lui, mais aussi de son livre. Les relations entre les femmes et les hommes, surtout quand elles sont orageuses, c'est du bonbon. Le jeune auteur en a fait le plat principal de *l'Avaleur de sable*, avec toutes les garnitures possibles. Qui n'a pas eu un jour l'envie — mais le souffle manquait, évidemment —, de s'offrir une belle tirade de ce genre : *«Comme quoi l'amour ça n'est pas possible, ça n'existe pas, c'est juste un autre dieu qu'on s'est inventé pour ne pas crever dans l'angoisse et la solitude, pour ne pas admettre qu'on est des meurtriers assoiffés de chair rouge et chaude, de copulation sans prémisse au sommet d'une colline surmontée par la lune...»* ?

L'AVALEUR DE SABLE, Stéphane Bourguignon. Collection Littérature d'Amérique, éditions QuébecAmérique, Montréal, 1993. 240 pages.

Trop de récits parallèles...

On se contenterait volontiers de l'histoire d'Anaïs No

RÉGINALD MARTEL

Danielle Dubé

■ Elles sont bien loin, *les Olives noires* qui avaient donné le prix Robert-Cliche à Mme Danielle Dubé. De celle-ci je me souviens très bien, elle était tout ensemble intelligente, jolie et enthousiaste ; de celles-là, pas du tout et je le regrette un peu, car je ne saurais comparer *le Dernier Homme* au roman paru il y aura bientôt dix ans.

Prenons-le donc pour ce qu'il est, ce roman, sans tenir compte de l'évolution probable de l'écrivain. Ce qu'il est, c'est beaucoup de choses : à la fois l'histoire (une de plus) d'une jeune femme amnésique, le portrait socio-psychologique des Québécois des années soixante et soixante-dix et la critique, pas piquée des vers, des pratiques journalistiques les plus déplorables.

Je pensais en lisant *le Dernier Homme* à mes étudiants d'autrefois, qui dans un simple mémoire de maîtrise entendaient épuiser littéralement non seulement leur sujet, mais la discipline tout entière. Mme Dubé aurait pu, aurait dû s'en tenir à son principal personnage, Anaïs No, et à ceux et celles qui ont fait partie de sa vie avant et après l'accident où elle a perdu la mémoire.

Intéressante, la jeune Anaïs. Une sorte de Stéphanie Rousseau (si vous ne connaissez pas *Scoop*, quittons-nous ici), pleine d'énergie et de compassion, assez belle pour convertir un frère de Saint-Vincent mais très indépendante et qui fixe toute seule la durée du bail, quand elle daigne prêter son corps aux hommes. Imaginez la gueule qu'ils font : ils la désirent tellement qu'ils trouvent même le courage de lui dire qu'ils l'aiment !

Ceux qui sont passés dans son lit, pour une nuit ou pour une semaine, n'en reviendront jamais. Un d'eux, un certain David, mènera après l'accident une enquête impitoyable et certainement inacceptable. Belle astuce de Mme Dubé, Anaïs avait la curieuse habitude de cacher des bribes de son journal dans les hôtels où elle séjournait. Grâce à l'agenda de la journaliste, il fera le même itinéraire, découvrant à chaque endroit, caché dans la couverture reliée de la *Bible*, des pages du journal.

Heureuse indiscrétion malgré tout, qui nous révèle une Anaïs beaucoup plus fragile que celle qu'elle affichait crânement avant le drame. Pour l'instant Anaïs n'a plus de mémoire, elle n'a donc plus de passé — et de présent à peine. Elle reconquerra bien sûr l'un et l'autre, mais pour s'en détacher totalement, en toute connaissance de cause. Et comme dans les romans Harlequin, elle vivra heureuse auprès du *Dernier Homme* de sa vie, dans le cadre idyllique d'une île incendiée par le soleil.

Tout le roman est là-dedans et il n'est pas mal du tout. On s'en contenterait volontiers, mais Mme Dubé a succombé à la tentation d'y ajouter un bon tiers de remplissage. L'éditeur ne l'a pas punie, ou alors pas assez.

Il aurait fallu éliminer les histoires parallèles des malades qui partagent la chambre d'hôpital d'Anaïs ; faire un livre à part, au besoin, de l'histoire des communes où on pensait réinventer la vie ; sabrer dans l'énumération des événements de la vie collective (mort de René Lévesque, etc.) qui n'ajoutent à peu près rien à la connaissance de l'héroïne.

La punition reçue par Mme Dubé, elle ne la méritait pas. C'était de laisser passer des dizaines, des centaines de ces choses désagréables qui découragent presque la lecture : expressions toutes croches, fautes de syntaxe et d'orthographe, substantifs mal choisis, ponctuation fantaisiste et quoi encore ?

Les écrivains qui sont édités en région ont droit au même professionnalisme que tous les autres, ni plus ni moins. N'est-il pas possible, dans une région culturellement riche comme le Saguenay-Lac Saint-Jean, de recourir aux services d'un directeur littéraire expérimenté, qui soit à la fois généreux et sévère, et de lui adjoindre un correcteur d'épreuves impitoyable ?

LE DERNIER HOMME, Danielle Dubé. Collection Couche-tard, Éditions JCL, Chicoutimi, 1993. 384 pages.

En quelques lignes

Voix parallèles

Les politiciens auront beau dire le contraire, il y a deux cultures au Canada. Et deux solitudes culturelles. Au point que l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ) ne compte à peu près pas de membres anglophones (ou écrivant en anglais) et que les éditeurs et les écrivains anglophones brillent par leur absence au Salon du livre de Montréal.

Le lauréat parisien du Goncourt ou du Médicis a plus de chances d'être connu ici qu'un écrivain montréalais de langue anglaise. Mavis Gallant est plus connue à Paris où elle réside qu'à Montréal d'où elle vient, Margaret Atwood aussi. Et si Mordecai Richler ne bavait pas sur le Québec de temps à autre, la majorité des lecteurs et bibliophiles québécois ne le connaîtraient pas. Léonard Cohen non plus.

C'est donc tout à l'honneur de Quarry Press, de Kingston, Ontario, et de XYZ, éditeur de Montréal, d'avoir conçu un recueil de nouvelles bilingue. Dix-huit écrivains réputés, québécois francophones ou «canadians» y publient chacun une nouvelle inédite rédigée dans leur langue.

Mais, ce qui est nouveau, c'est qu'on les a «pairés» et que non seulement chaque nouvelle est publiée dans les deux langues mais que chaque nouvelliste a été traduit par un autre nouvelliste. Margaret Atwood, par exemple, a traduit la nouvelle de Monique Proulx, laquelle a traduit celle d'Atwood.

Cela a obligé bien des auteurs devenus traducteurs amateurs à consulter le dictionnaire. L'expérience a aussi créé des liens de complicité, sinon d'amitié, entre Monique Proulx, Jean-Pierre Girard, Daniel Gagnon, Yves Lacroix, Bertrand Bergeron, Louis Jolicoeur, André Carpentier, Louise Dupré et Hélène Rioux, d'un côté, et Margaret Atwood, Steven Heighton, Gref Hollingshead, George Bowering, Sarah Sheard, Thomas King, Matt Cohen, Ann Diamond et Diane Schoemperlen, de l'autre.

Trop tôt cependant pour dire si cette première deviendra une mode.

Pierre Vennat

VOIX PARALLÈLES/PARALLEL VOICES, sous la direction de André Carpentier et Matt Cohen. Co-édition de XYZ Éditeur, Montréal, et de Quarry Press, Kingston, 1993. 250 pages, 23,95 $.

De père en fils, de mère en fille

La PME crée le plus grand nombre d'emplois ; quand la PME souffre, l'économie québécoise est malade ; la PME doit investir davantage en recherche et développement... Cette sacro-sainte institution fait pourtant face à un problème dont on parle moins, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il soit sans importance.

En fait, 90 p. cent des entreprises nord-américaines sont de type familial ayant pour caractéristique que le président fondateur prépare peu ou mal sa succession. C'est le mérite de M. Yvon G. Perreault de proposer des voies d'évitement à cet écueil sur lequel échouent trop d'entreprises, des petites comme des grosses. Pour un Jean Coutu qui réussit à passer la balle à ses fils, combien de Steinberg ou de McCain le Québec doit-il absorber chaque année et à quels coûts économiques et sociaux ?

Dans l'édition augmentée de son ouvrage, M. Perreault ajoute un nouveau chapitre sur la planification stratégique qui s'ajoute à ceux traitant en détail notamment de la succession, de la planification fiscale et juridique et même du rôle de la femme dans l'entreprise familiale. Le tout est évidemment illustré de nombreux tableaux fort didactiques.

Rudy Le Cours

L'ENTREPRISE FAMILIALE, LA RELÈVE : CA SE PRÉPARE, Yvon G. Perreault. Les éditions Transcontinentales, Montréal, 1993. 289 pages, 24,95 $.

Quand on vend le bonheur

Décidément on vend maintenant du *bonheur* comme on vend des aspirateurs ou des automobiles. Même qu'on l'enseigne, de la même façon qu'on enseigne la cuisine ou la conduite automobile.

Si *Le Jour* a lancé *Le bonheur c'est un choix* de Barry Neil Kaufman (ce qui revient presque à dire aux malheureux que c'est de leur faute !), voici que Quebecor fait de même. Cette fois-ci l'ouvrage s'appelle *Réfléchissez et trouvez le bonheur* et est l'oeuvre de Marcel Leduc.

Selon Leduc, s'aimer et ne plus être dépressif est immédiatement possible si on arrête de se juger sévèrement et si on se pardonne. «Cela débloque des énergies qui peuvent nous permettre de voir nos qualités qui sont, en fait, bien plus nombreuses que nos défauts. Cela débloque aussi des énergies qui peuvent nous permettre de faire plus facilement des efforts pour s'améliorer et être content de soi, jour après jour, petit à petit, sans stress, en se pardonnant et en étant compréhensif envers soi.»

Une recette qui en vaut d'autres !

Pierre Vennat

RÉFLÉCHISSEZ ET TROUVEZ LE BONHEUR, Marcel Leduc. Éditions Québecor, Montréal, 1993. 124 pages.

Incontournable informatique

L'informatique est maintenant devenue incontournable. Mais il est faux, du moins à court terme, qu'elle nuise à la lecture. Au contraire, certaines maisons s'en servent soit pour lancer de nouveaux produits aidant la lecture et l'écriture, comme le *Larousse électronique de poche*, soit pour développer des logiciels ayant rapport à l'orthographe et à une meilleure écriture, comme Logidisque, soit pour lancer des ouvrages (bref des «livres» à l'intention des informaticiens).

Car les informaticiens se doivent de lire, ne fût-ce que pour apprendre comment faire fonctionner leurs «précieuses machines».

C'est ainsi que les Éditions Logiques, qui à côté de la filiale informatique Logidisque publient, elles, des livres, viennent de lancer une toute nouvelle collection, baptisée *L'incontournable* et visant justement à fournir, à bas prix (moins de 10$ tps incluse) de petits manuels pratiques à l'intention des apprentis informaticiens.

La nouvelle série comprend, pour le moment, trois manuels, tous à prix populaire, un sur le windows, un sur le lotus et un sur le système 7 MacIntosh, trois termes barbares pour les profanes mais que les initiés connaissent bien.

Pierre Vennat

L'INCONTOURNABLE WORD POUR WINDOWS, Patrick et Didier Mendes. Éditions Logiques, Montréal, 1993. 9,35 $.

L'INCONTOURNABLE LOTUS 1-2-3 par Marie-Claude LeBlanc. Éditions Logiques, Montréal. 9,35 $.

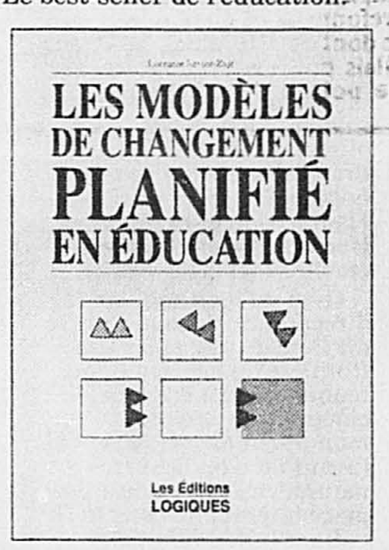
L'INCONTOURNABLE SYSTÈME 7 MACINTOSH, par Dominique Perras et Luc Dupuy. Éditions Logiques, Montréal, 1993. 9,35 $.

LOGIQUES

...PARCE QUE LE MONDE CHANGE

POUR UN ENSEIGNEMENT STRATÉGIQUE
Jacques Tardif
LX-68 – ISBN 2-89381-060-8
474 pages – **34,95 $**

Le best-seller de l'éducation!



LES MODÈLES DE CHANGEMENT PLANIFIÉ EN ÉDUCATION
Lorraine Savoie-Zajc
LX-112 – ISBN 2-89381-120-5
247 pages – **24,95 $**

Le changement, ça se planifie, en éducation comme ailleurs.

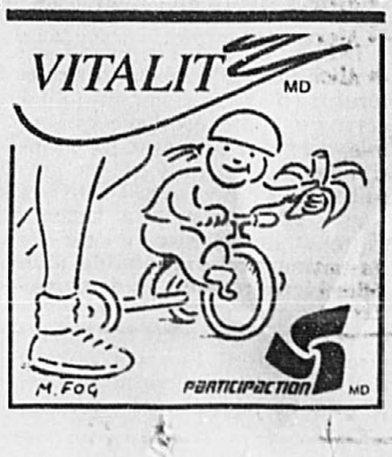
TRANCHES DE SAVOIR
Clermont Gauthier
LX-118 – ISBN 2-89381-125-6
179 pages – **24,95 $**

L'insoutenable légèreté de la pédagogie...

LE SAVOIR DES ENSEIGNANTS
Gauthier, Mellouki et Tardif
LX-88 – ISBN 2-89381-122-1
235 pages – **24,95 $**

Que savent les enseignants ? Comment se fait-il qu'ils puissent enseigner ?

LOGIQUES
Dist. excl. : LOGIDISQUE
Tél. : (514) 933-2225 FAX : (514) 933-2182



Livres

La vie des livres

PIERRE VENNAT

Renaud-Bray à l'ex-Beaver

Renaud-Bray, solidement implantée dans Côte-des-Neiges et qui déjà exploitait une librairie rue Laurier, a décidé de mieux servir sa clientèle huppée et hautement scolarisée d'Outremont en ouvrant une nouvelle succursale avenue du Parc, près de Laurier, à quelques centaines de mètres de la «frontière» séparant Montréal d'Outremont. Ce faisant, la librairie donnera une nouvelle vocation à l'ancien cinéma Régent (1915-1962), transformé par la suite en cinéma porno sous le nom de Beaver (1970-1985), avant de tenter une résurrection sous le nom de cinéma Laurier de 1985 à 1987.

Parallèlement à cette décision, Renaud-Bray transforme sa librairie existante de la rue Laurier en librairie jeunesse, semblable à celle qu'elle exploite déjà chemin Côte-des-Neiges.

La nouvelle librairie Renaud-Bray viendra s'ajouter à un quartier qui compte déjà sa part de librairies avec lesquelles elle devra compétitionner. C'est ainsi, notamment, qu'entre l'avenue du Parc et le chemin Sainte-Catherine, une distance qui se franchit facilement à pied, en plus de la Librairie Renaud-Bray existante, on retrouve notamment la Librairie Flammarion et la Librairie Hermès, deux autres établissements de qualité.

Quoi qu'il en soit, la direction de Renaud-Bray se dit fière de s'installer à la frontière d'Outremont, de redonner vie à l'ancien cinéma, cité comme monument historique et qui (avant l'ère du Beaver, naturellement), occupa une place importante dans la vie culturelle de Montréal.

Dans ce nouvel emplacement, aménagé sur trois étages, on trouvera les mêmes services qu'à la maison-mère du chemin Côte-des-Neiges. On essaiera également d'en faire un lieu d'animation culturelle et littéraire avec lancements, lectures, débats, conférences et expositions.

Les 40 ans de l'Hexagone et le centenaire de Jean Narrache

L'Hexagone, la maison fondée par Gaston Miron, maintenant partie intégrante du Groupe Ville-Marie Littérature, dont Jacques Lanctôt est l'éditeur principal, et filiale du groupe Sogides de Pierre Lespérance, célèbre cette année ses 40 ans.

Comme principal événement, l'Hexagone met l'accent sur le centenaire du poète Jean Narrache (Émile Coderre), né en 1893 et mort en 1970, qui en sept volumes publiés entre 1922 et 1963, fut le «poète des gueux», le poète populaire de la misère et de la bonté. En plus d'avoir produit une oeuvre considérable comme auteur remarquable et d'avoir écrit de la prose.

À cette occasion, la Bibliothèque nationale du Québec (l'ancienne Bibliothèque Saint-Sulpice) et l'Hexagone organisent une grande cérémonie pour marquer le début de la célébration de ce centenaire, demain en fin d'après-midi, à l'édifice de la rue St-Denis.

Le concours de nouvelles STOP

La revue *Stop* a couronné, il y a quelques jours, les lauréats de son grand concours 1993 de nouvelles. Au total, 292 auteurs ont soumis des manuscrits, dont neuf Canadiens vivant hors Québec et huit étrangers. Les Québécois se partageaient presque moitié-moitié entre ceux qui habitent le grand Montréal et ceux qui habitent en région.

Jeanne Le Roy est la grande gagnante du prix de 1000$ pour un texte intitulé *La zébresse*. Dix autres auteurs partagent avec elle l'honneur d'être publiés dans le numéro novembre-décembre de la revue en plus de recevoir une bourse de 100$. Il s'agit de Sylvain Trudel, Sylvie Prud'Homme, Cristianne Clough, Alain Tremblay, Monique Duchesne, Marie Dion, Nando Michaud, Marie-Josée Lacerte, Denis Montpetit et Carie Coppens.

André Roy traduit en macédonien

Pas tous les jours qu'un auteur québécois est traduit et publié en Macédoine. C'est pourtant le cas du poète québécois André Roy, dont le recueil de poésie *On sait que cela a été écrit avant et après la grande maladie*, paru aux Herbes Rouges, a été traduit en macédonien, publié à Skopje, capitale de la Macédoine et a valu à son traducteur le prix La Plume d'or de l'Association des traducteurs littéraires de ce pays.

Quant à André Roy, il a eu la chance d'être invité du ministère de la Culture de Macédoine, a pu se rendre à Skopje et a même prononcé une conférence sur la poésie québécoise à l'Université de Skopje.

Les Desjardins de l'Abitibi: une famille de poètes

Les liens affectifs créés dans ce pays d'Abitibi où «tout reste à faire» sont tissés serré et le cordon ombilical qui attache l'auteur à son lieu de naissance ne pourra jamais être coupé

KATIA GAGNON
collaboration spéciale

À cinquante ans, Louise Desjardins n'a pas hésité à plonger à la recherche de ses racines adolescentes. PHOTO ARMAND TROTTIER, *La Presse*

■ Louise Desjardins est une grande poète du petit quotidien. Pour écrire *La love* — son premier roman — comme pour ses sept recueils de poésie, elle a tiré son inspiration de ces mille petites choses qui rendent la vie vivante, les rassemblant cette fois avec un soin infini dans une toile romanesque qui parle d'amour et d'adolescence.

Invitée il y a plusieurs années à une conférence à Moncton portant sur l'américanité, elle pond d'un jet une petite nouvelle au titre mi-français, mi-anglais, *La love* — qui raconte les premières amours d'une jeune fille à lunettes au nom de garçon, Claude, et d'un adolescent anglophone, Eddy. L'histoire se déroule en Abitibi, le lieu de naissance et de résidence de Louise Desjardins, un pays où s'entremêlent étroitement l'anglais et le français.

«Quand j'étais petite, en Abitibi, les deux langues ne faisaient qu'une pour nous. Nous ne faisions absolument pas la différence et encore aujourd'hui, il y a des mots anglais qui correspondent à une réalité bien précise et qui restent intraduisibles en français». *La love*, par exemple, un terme qui désigne l'amour parfait auxquels sont destinés tous les personnages de roman ou de cinéma et que vivent par procuration toutes les adolescentes de la terre.

Les émois simples et les bonheurs discrets

Pour l'auteure, c'est précisément cette influence de l'anglais sur sa culture personnelle qui lui a donné cet amour des émois simples et des bonheurs discrets, qui transpire dans toutes les pages de *La love*. «Ce n'est qu'à la lecture de Margaret Atwood et d'autres auteurs canadiens-anglais que j'ai découvert que ce que j'avais à écrire n'était pas nécessairement anti-poétique, que l'attention que je portais aux objets quotidiens n'était pas déplacée dans un roman.»

Ce premier roman, elle l'a longtemps craint.

Auteure de sept recueils de poésie, de plusieurs nouvelles, de quelques traductions, elle craignait que ses mots précis ne se diluent, étalés sur des dizaines et des dizaines de pages. Elle s'est finalement convaincue de l'efficacité romanesque de son écriture minimaliste.

Un exemple:

«Après mon travail, cet après-midi, je vais chez le médecin. Il m'examine, puis je lui fais répéter plusieurs fois ce que j'ai parfaitement bien entendu: *You are pregnant*.

«Le monde s'écroule».

Dans *La love*, Louise Desjardins a fait feu de tout bois, rassemblant ses souvenirs d'enfance, les confidences de ses amies, les expériences vécues par ses deux fils alors adolescents et a créé le personnage de Claude, une jeune fille qui s'initie à la vie et à la sexualité dans l'Abitibi des années cinquante. Malgré l'époque qui demeure bien différente de celle d'aujourd'hui, l'histoire de Claude reste actuelle.

«J'ai eu beaucoup de commentaires d'adolescentes qui avaient lu mon livre et s'étaient énormément reconnues dans les joies et les peines du personnage. Ça m'a surpris, mais en y pensant bien, l'inégalité sexuelle, malgré ce qu'on en dit, est encore bien présente dans les relations entre adolescents... la crainte de ne pas être à la hauteur, de se faire blesser, de se faire mépriser. C'est toujours le même mystère», explique la belle Louise, qui, à cinquante ans, n'a pas hésité à plonger à la recherche de ses racines adolescentes.

L'enfance au milieu des sapins

La jeunesse reste d'ailleurs un thème-charnière de son oeuvre. «Dans la vie, souvent, on s'égare. Écrire sur l'enfance, c'était pour me retrouver. Pour me découvrir un point d'ancrage», dit-elle. Son enfance à elle, s'est épanouie au milieu des sapins abitibiens, fille d'une famille de poète et de musiciens.

«Tout le monde faisait de la musique, chez nous. Ma mère est une grande pianiste, mon père est un lecteur et un conteur. Mes parents ont un grand respect pour les mots et un sens aigu du professionnalisme», lance-t-elle avec ce petit rire enfantin qui résonnera souvent durant l'entrevue. Cette atmosphère familiale a porté fruit, formant deux poètes, Louise et Richard Desjardins.

Ces liens affectifs créés dans ce pays d'Abitibi où «tout reste à faire» sont tissés serré et le cordon ombilical qui attache l'auteur (et ses personnages) à leur lieu de naissance ne pourra jamais être coupé. L'Abitibi figure au premier plan de *La love*, autant que Claude et Eddy; Louise Desjardins n'a pu s'empêcher de retourner y vivre, ces dernières années, «étouffée par le manque d'horizon à Montréal».

«Je bois les paysages qui m'arrivent comme des cadeaux. La route est droite, droite. On dirait qu'au bout, elle entre dans le ciel. C'est ma notion à moi de l'infini», écrit-elle dans *La love*. Pourquoi ce soudain intérêt de plusieurs romanciers pour ce pays du bout de la terre? «Peut-être parce que l'Abitibi est un pays où tu peux trouver un avenir, même à cinquante ans. Le champ est libre, tout est encore possible là-bas. J'ai beaucoup reçu de l'Abitibi.»

Un pays adolescent, comme les personnages de Desjardins, qui déferont tout sur leur passage pour se construire une identité propre.

«Les adultes doivent accepter la révolte des ados. Elle est nécessaire, elle est constructive. On ne va pas se faire sans une certaine destruction. Il faut être prêt à tout perdre pour se construire», explique l'auteure. Une destruction qui s'opère au scalpel, avec toute la lucidité dont les ados sont parfois capables: «Je pense à Bernard, qui n'avait presque pas d'existence avant son accident. Je pense à mes cours d'histoire, à tous ces noms de ville qu'on n'aurait jamais connus sans les catastrophes: Nagasaki, Pearl Harbour, Dachau. Faut-il un drame pour qu'on existe?», se demande l'héroïne du roman.

Et ça donne un roman tissé avec la minutie d'une araignée.

L'auteure travaille présentement à l'écriture de son second roman et continue de tirer ses flashes littéraires de la vie de tous les jours. À bord de l'avion qui la menait à Montréal pour faire la promotion de *La love*, une passagère transportait un oiseau terrifié dans une cage. L'oiseau, l'avion et la cage ont frappé la poète et sont devenus quelques lignes d'écriture que vous aurez peut-être l'occasion de savourer dans le prochain roman de Louise Desjardins...

À la frontière de l'art littéraire

RÉGINALD MARTEL

■ La quatre de couverture nous aura avertis: «Le Comédon *est un roman qui emprunte à plusieurs genres: policier, psychologique, fantastique, d'aventure, symbolique et mythologique [...].*» L'éditeur n'exagère pas, il pourrait même en rajouter, puisque l'ésotérisme est aussi de la partie. Un gros roman qui fait plus de quatre cents pages et qui pourrait intéresser, il me semble, quiconque exige d'un livre

un divertissement total, plutôt que la révélation d'un style singulier.

Voici du travail propre pourtant, sur le plan de l'écriture, mais sans plus. Car pour agencer habilement les sources et les péripéties disparates du roman, l'auteur en a déjà plein les bras. *Le Comédon* se situe donc à la frontière de l'art littéraire. Son écriture est accessible à tous, ce qui pourrait, avec un peu de chance, en faire un roman à succès.

De l'auteur, M. François Landry, on sait qu'il enseigne la littérature dans un cégep et qu'il a écrit un conte érotique qui ne m'avait guère plu: âme trop sensible pour tant de violence gratuite. *Le Comédon* est une entreprise beaucoup plus intéressante et audacieuse, même s'il est à peu près impossible d'en extraire un résumé. Je dirai seulement que c'est l'histoire de deux frères qui n'en sont peut-être pas, dont l'un est fasciné par le jeu et qui entraîne l'autre, plus jeune peut-être et peut-être pas, dans des aventures extraordinaires.

En ce domaine, le fantastique et la magie sont des moyens efficaces. Malheureusement pour moi, rien ne m'ennuie autant que le fantastique et la magie. À tel point que j'ai lu en diagonale des pages qui sauraient sans doute enthousiasmer les fanas de lampes mystérieuses, de triangle des Bermudes et de failles dans l'espace-temps. Même chose pour les rêves, dans lesquels je ne sais lire, comme Roger Caillois, qu'incertitude.

Pour le reste, il est vrai que M. Landry sait accrocher son lecteur. Le rythme est bon, le *suspense* est bien dosé, l'humour arrive à point et les dialogues sont nets, vivants. Il suffit donc de se laisser embarquer dans les bateaux que montent les héros, d'apprécier la psychologie très juste des personnages, surtout celle du policier Mourhu, et d'essayer d'imaginer peu à peu, tandis que passent les heures et que vient l'aube, un dénouement qui sera évidemment contredit.

LE COMÉDON, François Landry. Éditions Triptyque, Montréal, 1993. 414 pages.

Maintenant qu'il n'y a plus de communisme, ni de socialisme ou de social-démocratie, quel est l'avenir de la gauche québécoise?

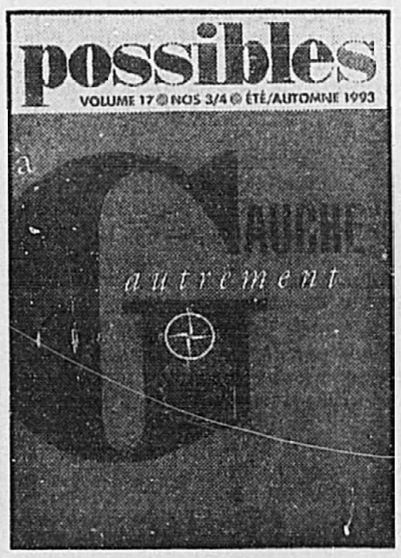
PIERRE VENNAT

■ «Il semble pour le moment tout à fait irréaliste d'attendre des partis politiques et des mouvements sociaux existants un renouvellement profond de notre imaginaire social. Cette conjoncture à première vue fort déprimante ne pourrait-elle pas inciter davantage intellectuels et créateurs à sortir des sentiers battus pour explorer de nouveaux possibles?»

Maintenant que le communisme est disparu comme force politique, que le socialisme réel s'est suicidé, que la social-démocratie n'a pas su résister aux coups de deux récessions trop rapprochées, que reste-t-il comme alternative à ceux qui aiment se dire de gauche et qui, en tous les cas, rejettent les solutions proposées par le monde des affaires et tous ceux qu'on considère, arbitrairement ou non, comme de droite?

Bref, existe-t-il une gauche québécoise et quel est son avenir?

La revue-livre *Possibles*, fondée par feu Marcel Rioux et maintenant dirigée surtout par le sociologue Gabriel Gagnon, professeur à l'Université de Montréal, vient de publier un numéro thématique de 330 pages là-dessus, bref un véritable volume intitulé *Gauche autrement*, auquel ont contribué 24 collaborateurs permanents, le tout devant aboutir à un grand colloque sous l'égide du



Département de sociologie de l'Université de Montréal.

Vieux militant péquiste et socialiste lui-même, ancien président du Rassemblement des citoyens de Montréal et ex-lieutenant de Marcel Rioux à l'Université de Montréal, Gabriel Gagnon, qui a agi comme coordonnateur de ce numéro, écrit que si l'on compare aux expériences françaises et américaines, le cheminement tortueux et un peu naïf d'une «gauche québécoise en quête de sens», on est heureux de constater que la construction de nouveaux projets de société n'est pas encore confinée ici à l'intimité des salons ou au divan des psychanalystes.

Peut-être! Mais un des auteurs invités à ce questionnement collectif, le poète et ancien animateur de *Parti Pris*, Paul Chamberland, n'en écrit pas moins, pour sa part, que la gauche québécoise (ce qu'il en reste), s'est cantonnée dans une placide intellectualité, ou s'en tient, quant à l'action, à des interventions ponctuelles, pragmatiques (pas forcément dénuées de congruence).

«Je ne déplore pas, je ne condamne pas, je constate que la gauche n'est pas à la hauteur», conclut-il.

De toute façon, de ce dossier volumineux, il ressort les constats suivants:

● L'État québécois est loin d'avoir terminé son rôle. Il n'est pas encore temps qu'il cède la place au continentalisme nord-américain et aux particularismes locaux et régionaux. Il lui reste encore à veiller aux politiques de développement durable, à la création culturelle et au partage du travail et du savoir.

● Face au nombre de plus en plus grand d'exclus du système économique, une idée commence à prendre racine chez nous: il s'agit de la diminution radicale du temps de travail pour enrayer la montée du chômage, nous donner le «temps de vivre» et accorder du répit à une planète submergée par les résidus délétères d'une croissance incontrôlée.

● Les groupes communautaires devraient occuper une place de plus en plus grande dans notre société. L'État les incite à répondre de façon plus efficace aux nouveaux besoins des groupes les plus démunis et ils préparent l'émergence d'un monde nouveau où les activités conviviales bénévoles pourraient se développer sans entraves.

● Les syndicats, pour employer l'expression de Louis Fournier, s'en vont «d'abord à Québec» avant de pencher vers la droite ou la gauche. Le mouvement syndical veut faire du Québec un pays. Un pays souverain, moderne, pluraliste et ouvert sur le monde. Après, on verra jusqu'où on pourra aller à gauche.

● L'écologie n'occupe pas encore ici l'espace important qu'elle a conquis dans plusieurs sociétés européennes. Les formations souverainistes, Parti québécois et Bloc québécois, occupent trop de place dans notre système électoral uninominal à un tour pour que les partis verts puissent se développer rapidement.

Mais, de conclure pour sa part Gabriel Gagnon, «au moment où ceux qui n'ont jamais souffert du chômage et de l'exclusion s'opposent à toute forme de partage du travail et de la richesse, au moment où tous nos gouvernements criblés de dettes réduisent de façon aveugle les missions de l'État-providence, au moment où les travailleurs n'ont plus de projet crédible à opposer à l'idéologie néo-libérale, l'absence d'une vision exaltante de l'avenir se fait durement sentir.

«Il ne sera plus possible de prôner la souveraineté du Québec à partir de vieux slogans éculés qui tenteraient de faire croire aux gens que le raptriement des impôts et des pouvoirs garantirait à lui seul le plein-emploi et la solidarité sociale.

«Les souverainistes ont encore beaucoup de chemin à faire pour répondre à nos inquiétudes justifiées et combler nos aspirations les plus profondes.»

GAUCHE AUTREMENT, numéro thématique sous la responsabilité de Gabriel Gagnon, Yvan Comeau, Stéphane Kelly et Patrice Leblanc. Possibles, numéro double, Montréal, 1993. 333 pages.

Livres

Voyage au bout de l'enfer

Tenu en otage au Liban pendant plus de six ans, Terry Anderson ne nourrit aucune haine à l'égard de ses ravisseurs

Associated Press
NEW YORK

■ Deux ans après sa libération le 4 décembre 1991, l'ancien chef du bureau de l'Associated Press à Beyrouth, Terry Anderson, a choisi de raconter ses six ans et demi de captivité dans un livre écrit en collaboration avec son épouse Madeleine Bassil, qui sortira en octobre aux États-Unis: *Den of Lions* (*L'Antre des Lions*, édité par Crown Publishers). Avant même sa publication, NBC a acquis les droits d'adaptation cinématographique de l'ouvrage.

L'ancien otage libanais Terry Anderson est ici photographié, avec Madeleine Bassil et sa fille Salomé, quelques mois après sa libération.

BIOGRAPHIE

Durant sa détention, Terry Anderson, aujourd'hui âgé de 45 ans, avait pendant un temps tenu un journal qu'il dissimulait soigneusement. De peur d'être puni par ses geôliers, il l'a détruit mais son épouse et lui-même ont néanmoins réussi à relater avec précision ses six années et demie d'enfermement.

«Seule notre misère physique nous distrayait de nos pensées noires», écrit-il en parlant de la période qu'il traverse en 1987 en compagnie d'autres otages. D'appartements condamnés à des cellules de fortune, de Beyrouth à l'est du Liban, Anderson a déménagé de geôles une vingtaine de fois. Et plus le temps passe, plus sa raison titube... comme en décembre 1987, où il se frappe la tête contre un mur jusqu'à saigner. «J'ai peur de commencer à perdre la tête, de perdre complètement le contrôle», écrit-il à propos de son état mental en 1986. «J'aimerais mourir. Je demande souvent à Dieu d'en finir, de mettre fin à mes jours de la façon qui lui plaira».

Il trouve aussi refuge et réconfort dans la vision des êtres aimés. Dans les pages d'une Bible que lui ont donnée ses ravisseurs, Anderson glisse la photo de sa fille Salomé, née peu après son enlèvement. Et il rêve de sa compagne Madeleine, qu'il épousera le 18 avril 1993. «Notre amour ne peut être mis en doute», écrit-il. «Mais combien de temps une jeune et belle femme, seule avec un enfant, peut fonder ses espoirs et sa vie sur le peu de temps que nous avons passé ensemble?»

La réponse, Madeleine Bassil la donne dans l'ouvrage: elle va attendre son compagnon tout au long de sa détention, malgré les doutes qui l'assaillent, malgré le découragement et l'envie d'en finir avec la douleur.

La fin de cette histoire, le monde entier la connaît. Aujourd'hui, Anderson, qui a quitté l'an dernier l'AP, affirme ne nourrir aucune «haine» à l'égard de ses anciens ravisseurs. Mais ses sentiments sont complexes. «Il est tellement enrageant, écrit-il, d'être à la merci de ces jeunes hommes et de ne pas les trouver méchants, stupides, paresseux ou indifférents...»

Un *Maximum Bob* crampant et triste

CLAUDE MARCIL
collaboration spéciale

■ Elmore Leonard vient de publier son 29e roman. Des esprits chagrins auraient pu espérer que Elmore Leonard est passé dû pour un navet. En effet, cet auteur prolifique a écrit des westerns, des thrillers, des romans policiers et d'autres inclassables. Tous réussis. Or, les longues plaintes stridentes devront attendre: *Maximum Bob* est à la fois crampant et triste, les dialogues impeccables, l'histoire menée de main de maître et les caractères bien tracés.

TRADUCTION

L'action se passe en Floride dans le comté de Palm Beach. Pas le Palm Beach des snobs près de l'avenue Worth, mais la petite partie au sud peuplée de bums de toutes couleurs.

Le début est du pur Leonard sans aucun additif. Dale Crowe junior, une jeune tête à claques, raconte sa dernière mésaventure à Kathy Baker, son agent de probation. Junior était dans un bar, buvant une bière, quand une danseuse à commencé à lui donner une représentation privée.

«Elles vous écartent les jambes pour venir tout près, dit Dale Crowe, et elles vous collent leur truc en pleine figure! Celle-là s'appelait Earlene. J'lui ai dit que j'en avais rien à foutre, mais elle a continué à se tortiller, alors je me suis levé pour partir. La go-go se met à crier que je lui dois cinq dollars, et voilà le videur qui s'amène en courant. Moi je le pousse, pas plus, je sors de la boîte et là, y a la bagnole des flics garée devant la porte, à surveiller.»

Les flics arrêtent Dave qui ne s'inquiète pas trop; la bagarre est une offense mineure qui ne devrait pas hypothéquer sa libération conditionnelle. Mais Dave se retrouve devant le juge «Maximum Bob» Gibbs qui, joyeusement, le condamne aussitôt à cinq ans de prison en lui laissant une semaine pour mettre ses affaires en ordre.

Leonard excelle à travers le portrait d'excentriques. Gibbs est raciste, sexiste, avec une tendance à se voir, à soixante ans, cheveux teints, comme le cadeau que Dieu a envoyé sux femmes du milieu judiciaire. Il est convaincu que son aura brillera d'autant plus si la jolie Kathy Baker accepte de coucher avec lui. Il n'a pas l'ombre d'un doute que s'il réussit à l'amener chez lui, son charme fera le reste.

Alors qu'il essaie de la séduire avec des tactiques qui enverront rouler par terre toute lectrice âgée de plus de dix ans, quelqu'un dépose un alligator sur sa véranda.

La police est convaincue que quelqu'un a voulu tuer le juge. Parmi les suspects, Dickie Campeau, un braconnier spécialisé dans la vente d'alligators; le docteur Vesco, coké jusqu'au dernier synapse; Dave Crowe et son oncle Elvin, le Everett Dalton du crime qui vient tout juste de sortir de prison

«Merde, dit Elvin. On dirait que pour avoir Bob Gibbs, il faut prendre des numéros?»

Est-ce que le sympathique flic Gary Hammond aidé de Kathy Baker pourront garder Maximum Bob en vie en attendant de trouver l'assassin?...

C'est une histoire intéressante du premier acte criminel jusqu'au dernier, avec tellement de rebondissements que le lecteur pourrait se croire dans une machine à boules. Leonard, comme toujours, connait très bien les moeurs des criminels des petites villes, qui n'ont inventé ni l'eau chaude ni la façon de s'en servir. Il a fait un sérieux travail de recherche et rencontré des juges de la Floride, des officiers de probation, des flics, etc.

Le tout donne des dialogues rigoureusement authentiques et des situations plausibles. On s'y croit. On y est.

MAXIMUM BOB, Elmore Leonard. Rivages Thriller, Paris, 1993, 29,95$.

Le temps des héros fatigués

GILBERT GRAND

■ «La douleur lui transperça la poitrine de son fer chauffé à blanc... Dave se retrouva sur le ventre, le nez dans la poussière du perron... puis l'air lui manqua, et la douleur se fit féroce, et c'était le matin et il n'aurait jamais dû faire aussi sombre, et pourtant il faisait aussi noir qu'en pleine nuit.»

ROMAN POLICIER

C'est ainsi que dans *Un pays de vieux* (*A Country of Old Men*, 1991), Joseph Hansen et le lecteur prennent — avec une émotion réelle — définitivement congé de Dave Brandstetter, le seul détective privé homosexuel du genre qui, dans une dizaine d'enquêtes, fut le témoin de la dérive américaine.

Qu'est-ce qui peut bien pousser un auteur à vouloir tuer son héros fétiche?

Pour Agatha Christie, ce fut officiellement la peur de mourir sous les bombes du Blitz sans avoir achevé de façon satisfaisante son oeuvre. Le manuscrit de *Curtain* (*Poirot quitte la scène*), dans lequel elle se débarrasse de son cher Hercule, attendra trente-cinq années avant d'être publié — il y avait la lassitude et surtout le sentiment étouffant que sa créature, avec son intelligence et tous ses tics, avait acquis une existence quasi autonome, s'imposait à elle, était de surcroît le principal responsable de sa fortune et de sa renommée!

Conan Doyle, aussi, avait tenté de tuer son Sherlock Holmes devenu trop encombrant, pour le ressusciter peu après sous la pression populaire. Simenon a abandonné Maigret durant quelques années pour écrire des romans «durs» où il traquerait «l'homme nu»; mais il s'aperçut vite que le commissaire était ce qu'il y avait de mieux en lui, que sa compagnie lui était vitale aussi bien mentalement que financièrement.

Si, en créant Dave Brandstetter en 1970, Hansen entendait montrer les homosexuels «tels qu'ils sont et non tels qu'on les caricature», il a choisi de le faire, sans sensationnalisme ni prosélytisme, dans un genre — le roman noir — qui selon lui «n'est jamais aussi bon que lorsqu'il reflète une époque et une société». D'épisode en épisode, il ne cache ainsi ni le veillissement du héros, ni celui de l'auteur, confrontés tous deux à un environnement mouvant dans lequel ils se sentent de plus en plus mal à l'aise.

Dave, le fringant enquêteur d'assurances des débuts, s'est embourgeoisé, sans toutefois perdre ni son honnêteté ni sa capacité d'indignation devant l'injustice. Dans *Un pays de vieux*, on le retrouve, miné par une sournoise fatigue physique et mentale, aux commandes du fameux restaurant Chez Max. S'il accepte de quitter sa retraite pour affronter une dernière fois ce monde ravagé par la drogue, la violence et le sida, c'est à la demande d'un ami en difficulté. Que ce dernier soit un écrivain de polars désabusé dont le dernier manuscrit, une autobiographie sans concessions, dérange beaucoup d'ex-collègues arrivistes ou arrivés, voilà qui en dit long sur la lassitude lucide de Hansen lui-même.

Dépassés par leur temps

Ce sentiment d'être dépassé, étranger à son époque, de défendre des valeurs qui n'ont malheureusement plus cours dans le grand désordre planétaire actuel, ronge aussi bien l'inspecteur moscovite Porphyri Petrovitch Rostnikov cher à Stuart M. Kaminsky, le vieux policier barcelonien Mendez de Francisco Gonzales Ledesma que les flics hollandais De Gier et Grijpstra de J. Van de Wetering. Voici le temps des héros fatigués et désabusés!

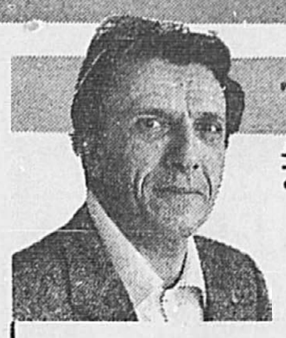
Dans *Le Caméléon rouge* (1985), Rostnikov constate une fois de plus que pour survivre dans la gabegie de l'ère Brejnev-Tchernenko, il faut savoir naviguer entre les fausses certitudes et les vrais mensonges, et surtout fermer les yeux sur les crimes qui viennent d'en haut. Quand sa conscience lui pèse trop au point de risquer sa vie et celle de sa famille, il lui reste à punir son corps en levant des haltères et à rêver de justice en lisant les polars d'Ed McBain! Comme dans les cinq autres enquêtes déjà traduites en français, Kaminsky étonne par la complexité de ses personnages et par la justesse de la reconstitution de la réalité soviétique.

Après *Une dame de Cachemire* des plus canailles, voici que Gonzales Ledesma remet ça avec une *Histoire de Dieu à un coin de rue* aussi truculente que parfaitement amorale, sans conteste l'un des meilleurs romans noirs de l'année. On aurait pu croire que rien n'indignait plus ce vieux cynique de Mendez, qui a tout vu des rafles franquistes aux scandales olympiques et qui, par la fréquentation assidue des bas-fonds, bordels et bouges de Barcelone, a perdu depuis longtemps toute illusion sur la nature humaine. Pourtant, la découverte dans une décharge publique du cadavre d'une fillette assassinée soulève en lui une telle colère que le voilà, vieille pétoire en main, traquant le criminel — un maître-chanteur impitoyable — jusqu'aux bords du Nil en passant par les beaux quartiers de Madrid. Mais la façon dont il se fait ultimement subtiliser la rançon du crime par un policier complice est claire: soit Mendez a perdu la main, soit la justice n'est pas de ce monde.

La retraite est cependant loin d'assurer paix et tranquillité de l'âme. Parlez-en aux drôlatiques flics de Janwillem Van de Wetering qui pensaient, dans *Retour au Maine*, pouvoir se la couler douce après avoir touché une fortune aussi providentielle que mystérieuse. De Gier, devenu «privé» à Amsterdam, reçoit un jour un SOS transatlantique: son ami Grijpstra, installé sur un îlot de la côte du Maine, est accusé de meurtre, en plus d'être victime de chantage par les trafiquants de drogue locaux.

Connaissant le penchant prononcé de son collègue pour les vapeurs d'alcool, la mari, le jazz et la philosophie zen, et flairant une entourloupe, De Gier vole sans tarder à son secours, alors que resté à Amsterdam, le vieux commissaire perclus de rhumatismes supervise cette inénarrable équipée à laquelle il brûle de se joindre. En virtuose de l'absurde et de l'humour noir (cf. la douzaine d'épisodes de la saga De Gier/Grijpstra), Van de Wetering peuple son récit de personnages complètement farfelus, doucement dingues, que les fervents de *Northern Exposure* adoreront.

UN PAYS DE VIEUX, Joseph Hansen. Traduit de l'américain par Frank Reichert. Rivages / Noir no 155, Paris, 1993, 260 pages, 17.95 $.
LE CAMÉLÉON ROUGE, Stuart M. Kaminsky. Traduit de l'américain par Thomas Bauduret. Le Masque no 2128, Librairie des Champs-Élysées, Paris, 1993, 253 pages, 9.95 $.
HISTOIRE DE DIEU À UN COIN DE RUE, Francisco Gonzales Ledesma. Traduit de l'espagnol par Jean-Baptiste Grasset. Collection La noire, Gallimard, Paris 1993, 400 pages, 39.95 $.
RETOUR AU MAINE, J. Van de Wetering. Traduit de l'américain par Isabelle Reinharez. Rivages / Thriller, Paris, 1993, 201 pages, 29.95 $.



Tout en lisant...

JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale

Le nègre du Président

Voici un livre intitulé *Grand Amour*, roman, et qui n'a pas grand besoin de l'imagination de son auteur: ce qu'il raconte suffit, en drôlerie, à nous plaire, et il raconte la vraie vérité, la vie et les bonheurs du scribouillard du pouvoir.

Erik Orsenna commence par nous dire comment, futur grammairien amoureux de la langue française, il fit cadeau d'une copie d'examen à sa voisine, Frédérique, qui obtient dix-huit sur vingt et, pour remercier le gracieux donateur, lui fit l'amour dix-huit fois. Comment le papa de cette Frédérique lui offrit d'écrire des biographies pour les autres: de devenir nègre. Et comment on peut être nègre, et heureux.

Le mot *nègre* vient d'un certain Auguste Maquet, qui écrivit un gros morceau du *Monte-Cristo*, signé Alexandre Dumas. Ce Maquet fit reconnaître ses mérites dans un procès célèbre... Or, il avait la peau foncée du mulâtre qu'il était. Erik Orsenna, lui, ne voit aucun intérêt à revendiquer sa paternité. Il est nègre, et heureux de l'être. C'est ainsi que cela commence, et c'est donc l'histoire d'un bésogneux grammairien, un certain Gabriel O. (sans doute pour signifier Orsenna... qui est par ailleurs un pseudonyme choisi dans un roman de Julien Gracq... On est en pleine mystification, c'est assez agréable).

Erik Orsenna

Car le nègre est devenu trois: Gabriel, Marguerite et un Africain, Hampaté-Francis, natif de Rufisque, Sénégal. Je ne vous raconte pas comment le nègre est devenu trois, cela ressemble au Bon Dieu. Mais le fait est là: une plume d'ombre a besoin de conseillers techniques. Et même, tenez, en voici une quatrième, Lucienne.

Tout ce monde va s'installer à l'Élysée qui est un palais aussi laid que la Maison Blanche mais en plus sale.

Jusque-là, c'était drôle, mais alors cela devient désopilant. Tout ce fatras, ces discours, ces mésaventures, ce monde paradisiaque du pouvoir, ou plutôt des théâtres du pouvoir, dominé par Lui, Dieu, le Président, on L'appelle comme on veut. Il vous appelle *quand il veut*...

Désopilant.

L'humour est la politesse du désespoir? Ah bon. Erik Orsenna est très poli, mais ne semble pas du tout désespéré.

o

Gabriel raconte ses «clients», ceux dont il écrit la biographie: un joueur de football, un accordéoniste, un coiffeur du tout-Paris. Ceux qui lui confient «tel ou tel détail insignifiant d'une enfance malheureuse» et demandent ensuite: — Croyez-vous que cet épisode, capital n'est-ce pas pour comprendre ma sensibilité d'artiste, intéressera un assez large public?

On se plaît, on se complaît à lire ces premières pages qui nous vengent de certaines lectures stupides qui crispent nos orteils délicats. Merci, le nègre, de te moquer des faux auteurs. Mais nous savons, bien sûr, que tout ceci n'est qu'un hors-d'oeuvre, une mise en scène pour en venir à l'essentiel: Gabriel O. va devenir le nègre du Président de la République française. C'est comme on vous le dit.

o

Un jour, on l'appelle par téléphone. «Ne quittez pas, Standard de la Présidence, etc... le Palais a besoin d'une plume...» et c'est parti. Conseil de guerre dans un bistro parisien, entre trois personnes.

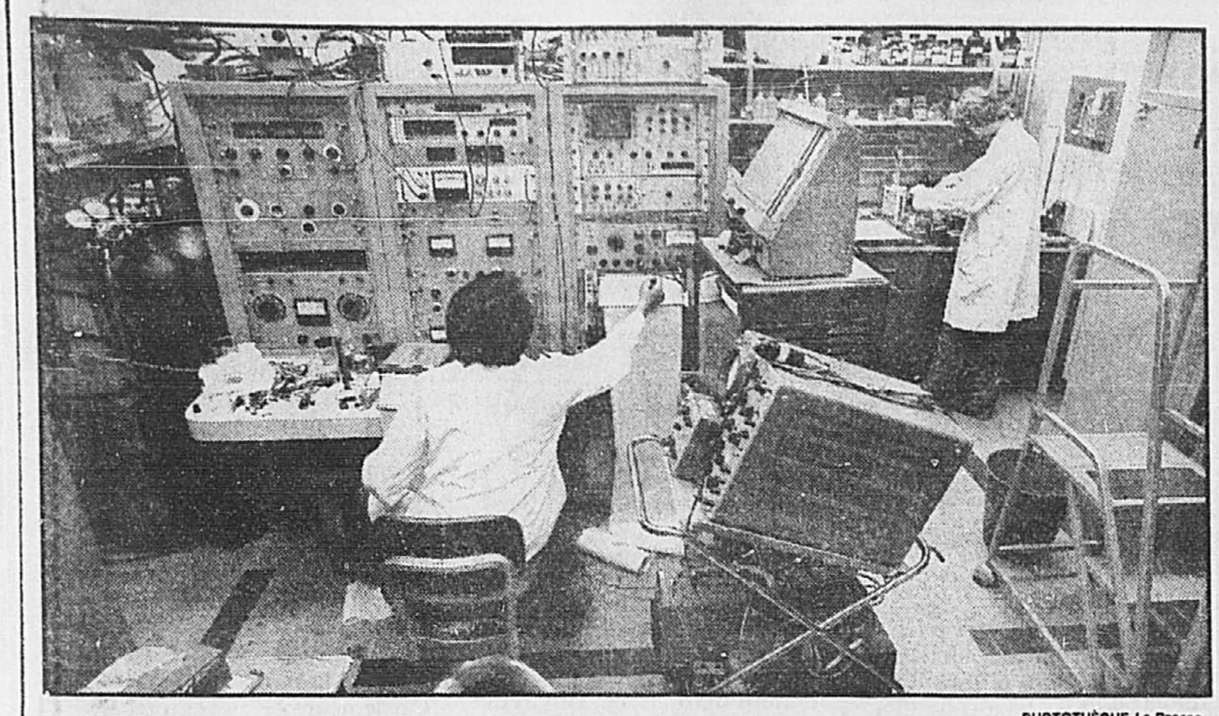
o

Une surprise m'a saisi, en lisant toutes ces aventures drôlatiques du nègre du Président: un jour, en hélicoptère, ont atterri à Versailles le Premier Ministre du Canada (eh oui, PET) et son fils, qu'on appelle ici Oscar, coiffé d'un walkman... Et l'on a confié ce rejeton anglophone au grammairien de service: le nègre du Président. Alors, tous deux, Gabriel et Oscar, se sont réfugiés dans les appartements de la Du Barry où ils ont vécu, jusqu'au communiqué final du sommet des Sept. Et toutes les polices du monde, pendant ce temps, cherchaient Mme Trudeau qui, sait-on jamais, se trouvait peut-être en compagnie de Mick Jagger et que son fils réclamait à cor et à cri (forcément à Versailles)... Bien amusante, cette anecdote, suivie d'une foule d'autres non moins suaves.

Erik Orsenna a réussi dans ces pages un exploit rare: la défense et l'illustration du porte-plume secret. Quand ils parlent, les gens du pouvoir, quelqu'un écrit au fond d'une cave. Mélodie en sous-sol. On s'en doutait.

GRAND AMOUR, Erik Orsenna. Editions du Seuil, Paris, 1993. 299 pages.

Livres



PHOTOTHÈQUE *La Presse*

Le changement technologique suscite de plus en plus d'intérêt au Québec et l'industrie devient davantage consciente des retombées positives de l'innovation, mais aussi des défis qu'elle pose.

Le Québec n'a rien à envier aux autres en matière de «R & D»

PIERRE VENNAT

■ Le Québec n'a rien à envier aux autres provinces canadiennes ni à bon nombre de pays industrialisés en ce qui a trait aux différentes mesures qui y sont déployées à titre de politique scientifique et technologique.

Comme le notent les deux principaux rédacteurs d'un ouvrage collectif publié aux Presses de l'Université de Montréal et intitulé *La politique technologique au Québec*, les politicologues Robert Dalpé et Réjean Landry, le premier de l'Université de Montréal, le deuxième de l'Université Laval, le changement technologique suscite de plus en plus d'intérêt au Québec. L'industrie devient davantage consciente des retombées positives de l'innovation, mais aussi des défis qu'elle pose.

De l'avis de plusieurs, cependant, le rythme du changement technologique demeure encore trop lent.

Le gouvernement du Québec, bien sûr, s'intéresse à la question et a publié maints documents d'orientation importants depuis une dizaine d'années, soit depuis *Le virage technologique* du gouvernement Lévesque. Selon les humeurs gouvernementales et les changements de partis au pouvoir, les orientations et les institutions de la politique scientifique et technologique ont cependant souvent changé. De toute évidence, constatent Dalpé et Landry, le gouvernement du Québec cherche toujours sa voie.

D'autant plus que, bien sûr, le gouvernement fédéral reste traditionnellement l'intervenant principal dans la politique technologique au Canada. Ceci s'explique notamment par ses compétences dans certaines industries très actives en recherche au Canada, surtout la défense et les communications, puis par ses programmes de financement de la recherche industrielle et par la recherche intra-muros.

Et puis, la responsabilité du système d'éducation étant du ressort du gouvernement québécois, c'est donc lui qui a l'initiative dans la formation du personnel et le développement scientifique. Néanmoins, tout le monde sait que le gouvernement fédéral intervient lui aussi dans la recherche scientifique par le biais des organismes subventionnaires, soit le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie, le Conseil de recherche médicale du Canada et le Conseil de recherches en sciences humaines. Les juridictions se chevauchent donc beaucoup en ces matières.

Pour en revenir au Québec, le gouvernement Lévesque avait publié *Le Virage technologique* en 1982. Aux dires de Charles Davis, un des co-auteurs de *La Politique technologique au Québec* et administrateur de programme au Centre de recherches pour le développement international (CRDI), ce fut à la fois la première et la seule tentative du gouvernement provincial de définir et de mettre en oeuvre un programme de développement économique à grande échelle et aux objectifs multiples, dont plusieurs d'ordre scientifique et technologique.

Comme le constate Davis, le gouvernement Bourassa, après sa prise de pouvoir en 1985, a répudié les principes de base du *Virage technologique*, notamment ceux qui donnent à l'État un rôle de guide et de coordonnateur du développement économique. Il a donc démantelé l'appareil ministériel chargé de la mise en oeuvre du *Virage technologique* et instauré un régime de politique technologique aussi subtil et discret que le *Virage technologique* était explicite et formel.

Mais, à la fin de 1991, un autre virage s'est amorcé. Dans un climat de stagnation économique et de crise constitutionnelle, le gouvernement Bourassa annonçait la mise en oeuvre d'une stratégie complexe de développement industriel qualifiée de «plan de développement industriel le plus complet à être jamais sorti des officines publiques québécoises».

Les auteurs de *La politique technologique au Québec* concluent que tous ces virages politiques soulèvent plusieurs questions, qui subsistent d'ailleurs, quant aux priorités, à la stabilité, et aux arrangements institutionnels de la politique québécoise de la science et de la technologie.

«Le besoin se fait de plus en plus urgent de développer de meilleurs critères de prise de décision pour rendre les interventions publiques en politique scientifique et technologique plus efficaces. La politique de la science et de la technologie, comme domaine de pratique et de réflexion, n'a pas encore pleinement bénéficié des apports que pourraient fournir les diverses disciplines connexes comme l'administration publique, la gestion ou les relations internationales. Ainsi, la rationalisation et l'amélioration des interventions gouvernementales dans ce domaine demeurent problématiques».

LA POLITIQUE TECHNOLOGIQUE AU QUÉBEC, Robert Dalpé et Réjean Landry. Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1993. 243 pages.

Nancy Huston: une Française d'adoption qui a cessé de tourner le dos au Canada pour accepter son histoire et ses origines

CAROLE-ANDRÉE LANIEL
collaboration spéciale

■ Elle parle doucement et avec chaleur, heureuse de passer quelques jours à Montréal, la ville canadienne qu'elle connaît le mieux maintenant. Mieux que Calgary qui a vu naître et grandir Nancy Huston durant quinze ans. Il y a un quart de siècle, sa famille quittait la ville albertaine pour le New Hampshire et aujourd'hui, sa mère et son frère habitent ici, à Montréal.

Nancy Huston a choisi de s'exiler à Paris il y a 20 ans, après un bref séjour à New York où elle a étudié. Dans ce Paris post-soixante-huitard donc, elle rédige sa maîtrise sous la direction de Roland Barthes (*Dire et interdire: Éléments de jurologie*, Payot, 1980, prix Binet-Sangle de l'Académie française) et épouse Tzvetan Todorov, l'essayiste bulgare, exilé comme elle et père de ses deux enfants.

Depuis, elle a écrit avec sa fille Léa deux albums pour enfants sur la mort. Et elle vient tout juste de terminer son treizième livre, *Une enfance d'ailleurs* (qui paraîtra en novembre chez Belfond), où dix-sept écrivains exilés vivant maintenant à Paris racontent un moment singulier de leur enfance étrangère.

En fait, ce livre est une suite aux *Lettres parisiennes: autopsie de l'exil*, paru en 1986, avec Leïla Sebbar. «C'est ce livre-là qui m'a fait prendre conscience du fait que j'étais en exil, du fait que ça n'allait pas de soi et que l'exil était une chose plus problématique que je ne le croyais.»

Ce livre et un reportage qu'elle a réalisé pour France Culture sur la diaspora des Haïtiens, ces exilés qui n'arrêtent pas de recréer leur pays perdu partout où ils se trouvent. Pour la première fois en 25 ans, la douce Française d'adoption cesse de tourner le dos au Canada et accepte son histoire, son pays et ses origines après de longues années de fausse indifférence. Elle peut maintenant écrire *Cantiques des plaines* (chez Leméac-Actes Sud).

En juillet dernier, après avoir terminé son roman, Nancy Huston est retournée pour la première fois dans son pays natal: elle est venue y confronter sa mémoire et son imagination. Elle se souvient d'un voyage très curieux. «Calgary est devenu une ville sans caractère et le peu de caractère qu'il y avait encore dans les années 50 et 60 est disparu. Ça ressemble maintenant à n'importe quelle ville moderne avec ses quartiers piétons et ses gratte-ciel».

Elle ne voudrait pas trop médire sur Calgary, ne voudrait surtout pas paraître snob car «il est tellement facile de vivre à Paris et de trouver Calgary ennuyeux». Mais ses retrouvailles avec la ville l'ont prise à la gorge. «Ça a commencé dans l'avion. Il y avait un film documentaire sur tout le Canada. On y voyait entre autres des courses de chariots de Calgary et du Stampede. Je me suis mise à pleurer. J'ai pleuré parce que j'ai pensé à la rencontre des parents de mon personnage dans ce contexte du grand ouest sauvage. J'étais émue par procuration, pour des personnages imaginaires.»

Cantiques des plaines est le long monologue intérieur d'une femme qui raconte la vie de Paddon, son grand-père obsédé par l'échec et le temps qui passe. Il n'arrive pas à écrire le livre qui le hante depuis toujours, un traité philosophique du temps. Il ne reste de son oeuvre inachevée que des notes, des brouillons, des feuilles jaunies par le temps justement. «L'ironie la plus grinçante: mes enfants ont détruit mon livre et mon livre a détruit mes enfants», dira Paddon à la fin de sa vie.

«Ce n'est pas tellement un livre qui raconte une histoire, explique son auteure. Ce qui m'intéressait, c'était de raconter une vie assez plate, comme la géographie albertaine, et de montrer qu'il existait quand même des choses terribles, des tragédies, des espoirs, des passions. Même s'il n'y avait pas la violence de l'ouest américain, même s'il n'y avait pas tous les ressorts d'un roman habituellement structuré.»

Cantiques des plaines est un portrait critique, le plus bel hommage qui soit, à un homme qui a raté sa vie et brisé celle des autres. Il est devenu instituteur avec de grandes ambitions intellectuelles mais s'est marié trop rapidement. C'est également l'histoire du peuple indien qui parle à travers la mémoire agonisante de Miranda, la métisse et la maîtresse de Paddon.

Pour Nancy Huston, cette histoire «dépend de la voix de la narratrice, de l'amour qu'elle porte pour son grand-père et de son désir de le sauver». Cette voix justement que la jeune femme emprunte pour raconter la vie de son aïeul est un si beau chant qu'il nous arrive de lire des passages à voix haute, de reprendre des pages entières pour l'entendre encore. Et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la voix de la narratrice ressemble à celle de son auteure. Une voix douce qu'un léger accent anglais puis parisien égaie.

Arts et spectacles

La Presse

Soljenitsyne confirme son retour définitif en Russie au printemps

Agence France Presse
PARIS

■ L'écrivain russe Alexandre Soljenitsyne a confirmé vendredi qu'il rentrerait définitivement en Russie au printemps prochain après 20 ans d'exil, soulignant qu'il n'y briguerait aucun mandat politique, dans une interview accordée à Bernard Pivot, pour *Bouillon de culture*.

«Je rentre définitivement, je ne voulais pas y revenir avant en touriste», a-t-il déclaré.

Il avait toujours su qu'il reviendrait un jour et espère pouvoir y jouer un rôle «non pas politique» mais social. «Je ne m'enfermerai pas dans une tour d'ivoire mais je ne me présenterai pas à des élections. Je vais enfin avoir la possibilité d'aller au devant de mes compatriotes. Partout on a besoin de secours et d'aide. Un écrivain ne doit pas désunir mais unir le peuple», a-t-il affirmé. «Je ne suis lié à aucun parti, je dirai ce qui me semble utile à la Russie. Peut-être m'empêchera-t-on de parler à la télévision, ça ne m'étonnerait d'ailleurs pas», a-t-il ajouté.

L'écrivain, en grande forme physique pour ses 75 ans, a beaucoup insisté sur le rôle de l'éthique, de la morale, «nécessaire en politique». Interrogé sur les jeunes générations qui n'ont pas connu le Goulag et les rigueurs du communisme, Alexandre Soljenitsyne a déclaré qu'il «leur était en effet difficile de comprendre que les difficultés actuelles étaient des séquelles du communisme, mais ça l'est tout autant pour les moins jeunes et les plus anciens» qui ont tout perdu, avenir, argent ou semblant de sécurité, a-t-il remarqué. «Ils souffrent tous, et loin des camps, il faut les aider.»

Soljenitsyne a encore évoqué «le devoir de mémoire» et a regretté que des acteurs du communisme comme Molotov et Kaganovitch aient été enterrés avec les honneurs sans avoir été jugés. «Mais ils sont des milliers aux mains ensanglantées», a-t-il dit.

Interrogé sur un éventuel retour des anciens communistes au pouvoir en Russie, Alexandre Soljenitsyne a estimé que seul «un repentir sincère» de leur part pouvait les réhabiliter. «Beaucoup de dirigeants actuellement au pouvoir ont été des laquais du communisme. Un arbre ne tient pas sur un tronc pourri», a affirmé l'écrivain.

Malgré «le chaos» et les difficultés actuelles, Soljenitsyne est confiant: «La vie est là, elle avance, l'herbe repousse, c'est l'espoir». Cet espoir peut être renforcé par la religion, pas «une propagande religieuse» mais par une foi «transmise de l'un à l'autre. Si ces racines réapparaissent, nous sommes sauvés», a-t-il affirmé.

Pour Soljenitsyne, le retour à la démocratie est «un lent processus qui doit venir de la base. Je ne suis pas du tout pour que l'on vienne en aide à la Russie. Nous devons nous relever de nous même», a-t-il dit.

Interrogé sur son prochain voyage en Vendée à l'inauguration du mémorial de Lucs-les-Boulognes à l'occasion du bicentenaire du soulèvement vendéen, l'écrivain russe a déclaré qu'en inaugurant ce mémorial, il inaugurait en même temps un mémorial aux paysans de Tambov, de Novossibirsk et d'ailleurs massacrés sous le communisme.

À une question de l'écrivain albanais Ismail Kadaré, Soljenitsyne a répondu qu'il avait l'intention, en Russie, de se consacrer à des récits et des nouvelles courtes. «Je sais que les gens que je vais rencontrer vont nourrir mon oeuvre», a-t-il affirmé.

Bernard Pivot accueille Alexandre Soljenitsyne sur le plateau de *Bouillon de culture* PHOTO AFP

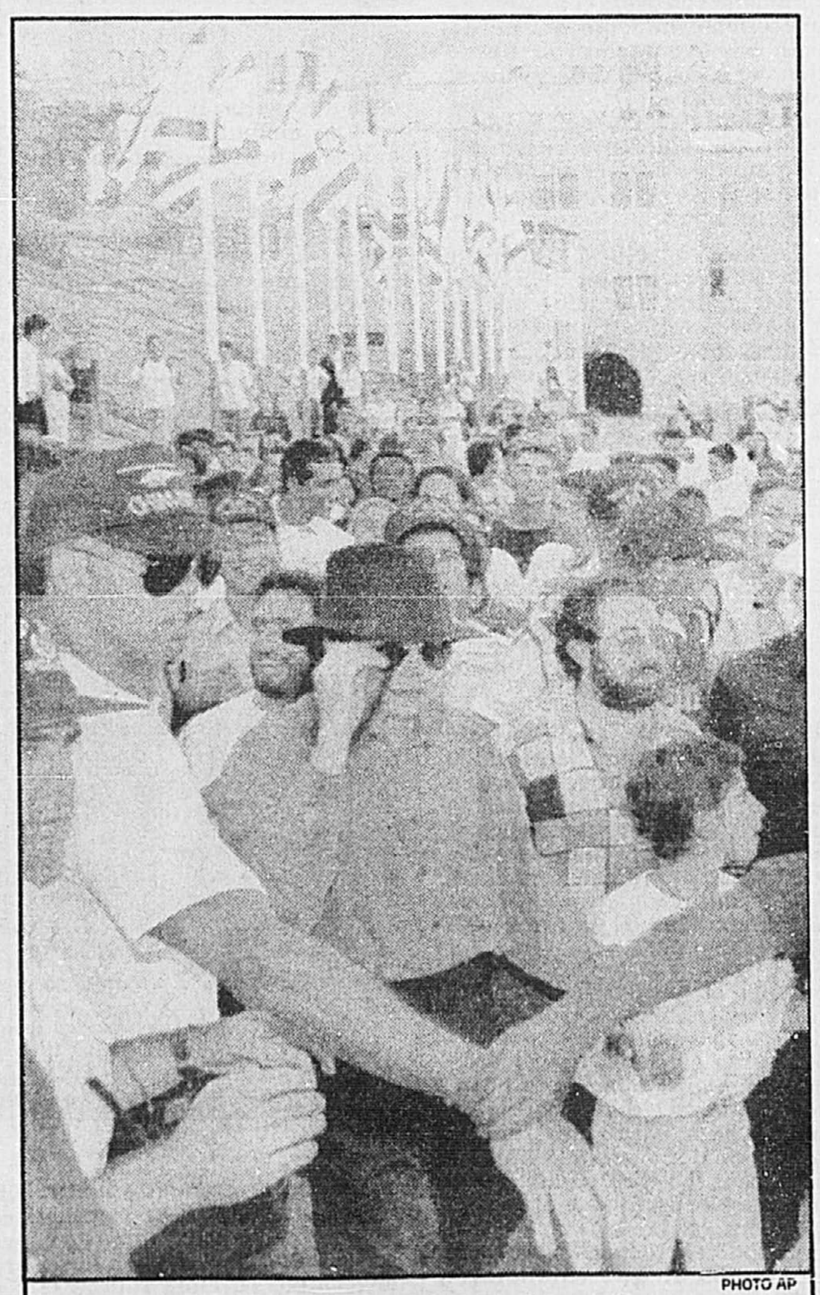


PHOTO AP

Au mur des Lamentations

Le chanteur américain Michael Jackson s'est rendu hier au mur des Lamentations, à Jérusalem, mais n'a pu toucher les pierres sacrées à cause de l'opposition des fidèles juifs. Accompagné de centaines de jeunes fans des deux sexes, de gardes du corps, de policiers, de militaires et de photographes, le chanteur est arrivé jusqu'à une barrière séparant les hommes et les femmes devant le Mur, premier lieu saint du judaïsme. Mais des fidèles qui priaient pour le jour du Shabath l'ont empêché d'aller plus avant, en formant un barrage avec leurs chaises. Arrivée vendredi de Moscou à bord de son avion privé, Michael Jackson doit se produire à deux reprises, ce soir et mardi soir, au Parc Hayarkon de Tel Aviv, où 100 000 fans sont attendus.

Michelle Wright domine les Country Music Awards

d'après Canadian Press

HAMILTON

■ Michelle Wright, chanteuse à la voix éraillée, est demeurée la reine incontestée de la musique country hier après avoir décroché quatre prix aux Canadian Country Music Awards, cérémonie qui a eu lieu à Hamilton, en Ontario.

Michelle Wright s'est adjugée un trophée dans toutes les catégories sauf une dans lesquelles elle avait été mise en nomination.

Elle a a reçu le prix de chanteuse de l'année pour la quatrième année consécutive et le prix du simple de l'année pour la troisième année consécutive — cette fois-ci c'était pour son grand succès *He Would Be Sixteen*. Cette chanson a obtenu également le prix du vidéoclip de l'année.

Elle s'est vu décerner aussi le prix d'artiste de l'année — qui est décerné d'après le nombre de voix recueillies auprès des fans à travers le Canada — devançant les autres favoris établis tels que l'orchestre Prairie Oyster et le chanteur George Fox.

Voici la liste complète des gagnants.

Artiste de l'année: Michelle Wright

Meilleure interprète féminine: Michelle Wright

Meilleur interprète masculin: George Fox

Meilleur duo ou ensemble vocal: The Rankin Family

Meilleur simple: *He Would Be Sixteen* (Michelle Wright)

Meilleur album: *Bad Day for Trains* (Patricia Conroy)

Collaboration vocale: Cassandra Vasik et Russell deCarle

Prix de l'étoile montante: The Rankin Family

Chanson de l'année: *Backroads* (écrite par Charlie Major, enregistrée par Ricky Van Shelton)

Meilleur vidéoclip: *He Would Be Sixteen* (par Michelle Wright, réalisé par Steven Goldmann)

Album canadien ou étranger qui s'est le plus vendu: *Some Gave All* (Billy Ray Cyrus)

Francine Grimaldi

collaboration spéciale

Un «vrai» théâtre pour les Québécois en Floride

Une bonne et une mauvaise nouvelle de Floride.

La mauvaise concerne surtout les nombreux téléphages québécois qui iront passer l'hiver en Floride: il sera illégal, à compter du 6 octobre prochain, et ce dans tous les États-Unis, de capter via une antenne parabolique maîtresse, les émissions de télévision de Radio-Canada, TVA, etc., diffusées par satellite. Cette mesure ne s'applique heureusement pas aux maisons résidentielles. Toutefois cela touchera les vacanciers qui louent un condo ou un appartement aux États tout en continuant de suivre leurs émissions favorites...

La bonne nouvelle, c'est qu'il y aura des spectacles québécois cet hiver à voir dans un nouveau théâtre, tenu par des Québécois en Floride! Oui, oui, un vrai théâtre, pas un bar d'hôtel, pas un cabaret, comme il y en a déjà plusieurs dans la région de Miami.

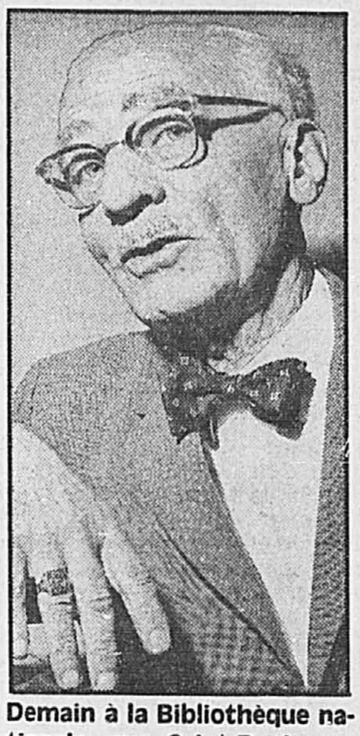
La nouvelle m'a été confirmée jeudi par Denyse Chartrand et Jean Laurac, deux anciens journalistes montréalais qui fêtent cette année le 10e anniversaire de leur journal mensuel *Le Soleil de la Floride*.

«Oui ça marche! Mais il était osé de lancer un journal québécois en Floride il y a 10 ans, sur un terrain étranger, presque hostile, où les Cubains prennent déjà beaucoup de place. Nous sommes solidement établis maintenant et nous pouvons oser faire un autre pas en achetant le Young Circle dans le centre-ville de Hollywood. C'est un cinéma de 850 places que nous allons transformer en théâtre de 600 places. Les travaux devraient être terminés pour la mi-novembre et, veux-tu un autre scoop — Mets-en! —, en février prochain, le Théâtre de La Fenière de Québec viendra présenter *Les Grandes chaleurs*!»

Du théâtre d'été en hiver en Floride, ça devrait plaire aux Québécois, non?

«Nous recevrons différents festivals de films francophones, des spectacles des Antilles aussi, et l'été, pendant ce qui est la saison morte ici, de continuer mes informateurs, nous avons l'intention de présenter du théâtre pour enfants, y compris américains. Nous ne serons pas seuls tous les deux dans cette nouvelle entreprise. Il y aura de 10 à 15 actionnaires.»

Bon dixième anniversaire! Et le mot de Cambronne pour le théâtre d'Hollywood P.Q.!



Demain à la Bibliothèque nationale, rue Saint-Denis, on fête le centenaire de la naissance d'Émile Coderre, mieux connu sous le nom de Jean Narrache (1893-1970).

MAÎTRESSE D'ÉCOLE

■ L'excellente actrice québécoise Karen Racicot n'a pas le temps de vieillir ni de grossir. La belle passe sa vie à courir entre Montréal, Toronto et Los Angeles où elle s'est établie il y a deux ans. À l'instar de Daniel Pilon, c'est surtout à la télé qu'elle travaille. On l'a vue, entre autres, dans 22 épisodes de la série *Days of our Lives*.

Au cinéma, mis à part *The Terry Fox Story* de Ralph Thomas, on ne l'a employée que dans des films d'action, mais aujourd'hui elle a joué son premier rôle de maîtresse d'école. «Nous avons tourné à L.A., aux Studios Universal, dans des décors futuristes évalués à 40 millions. Il s'agit de *Sea Quest*, une série produite par Spielberg pour NBC. L'action se passe en l'an 2018. Je n'ai pas tout lu mais je peux vous dire que l'épisode que je viens de tourner est assez saisissant: je joue le professeur qui emmène ses élèves en excursion à bord d'un sous-marin. Effets spéciaux, drame, le capitaine meurt, panique! C'est captivant!» À suivre...

LE TEMPS DES LIVRES

■ La librairie Renaud-Bray ouvrira les portes d'une troisième succursale le 5 octobre à Montréal, dans un ancien grand cinéma classé monument historique sur l'avenue du Parc. En 1915, c'était le cinéma Régent. Puis ce fut le Laurier. Et finalement le Beaver. Il y a trois étages, et le troisième servira à l'animation, comme ça se fait déjà au magasin de la Côte-des-Neiges. La succursale de la rue Laurier deviendra une librairie exclusivement «jeunesse».

Il y aura foule la veille de l'ouverture de la nouvelle librairie, car le 4 octobre, Jacques Godbout y lancera son nouvau roman intitulé *Le Temps des Galarneau*, 25 ans après avoir lancé *Salut Galarneau*. C'était le 26 septembre 1967, à la librairie Renaud-Bray. Sympathique non?

UN CENTENAIRE

■ L'inoubliable animateur du *Cabaret du soir qui penche*, Guy Maufette, va sortir de son antre pour une fois! Il faut dire que c'est une occasion très spéciale: la célébration du centenaire de Jean Narrache (Émile Coderre), demain soir à la Bibliothèque Nationale.

On inaugurera une exposition en hommage au poète populaire montréalais. Et Richard Foisy lancera aux éditions de l'Hexagone une anthologie des poèmes et proses de Jean Narrache, sous le titre de *Quand j'parle pour parler*, titre de la chronique qu'il nourrit pendant huit ans dans le journal *La Patrie du Dimanche*, et titre également de son recueil de poèmes paru en 1939.

Richard Foisy aura la dure tâche d'ouvrir le bal, enfin la célébration. Il donnera tout d'abord, à 17 h 30, un récital des poèmes de Jean Narrache. Faut le faire!

MARIAGES ET DIVORCES

■ Surprise: c'est une jeune fille en robe de mariée qui m'est arrivée toute souriante, à 7h du matin, pour me remettre une invitation pour *Mariage à Hollywood*. À Hollywood? Ben non. C'est le titre du nouveau roman de Marc-André Poissant qui sera lancé, en grandes pompes paraît-il, mardi le 21 au bar l'Opéra (à Montréal).

Poissant est déjà passé par *Le Miroir de la folie*, *Le Divorce*, *L'Ouverture du coeur*, *L'Histoire d'une passion*, *Le Millionnaire instantané*. Un *Mariage à Hollywood* le lance dans un nouveau cycle de thriller où le conte de fées (dans le genre Harlequin) vire au cauchemar. Les divorces coûtent une vraie fortune aux «millionnaires», à Hollywood...

ÉTIENNE EN CHAIR ET EN OS

■ Avez-vous hâte de voir le *Germinal* de Zola, tel que porté à l'écran par Claude Berri (*Jean de Florette*, *Manon des Sources*, *Uranus*)?

Nous n'aurons sûrement pas les mêmes réactions au Québec qu'en Europe. Nous n'avons pas les mêmes références, culturelles et politiques. Je me laisserai donc tout entière aller au plaisir de découvrir Renaud — oui, le chanteur! — dans la peau d'Étienne Lantier. Pas trop feluette, j'espère! Avec à ses cotés Miou Miou et Gérard Depardieu, Jean Carmet, Laurent Terzieff, Bernard Fresson, Anny Duperey, etc...

Bonne nouvelle: le réalisateur Claude Berri viendra, avec son Étienne Lantier en chair et en os, pour la sortie en salles de *Germinal*. Renaud sera donc à Montréal le 15 octobre. À suivre...

Sur ce, bon dimanche.

Renaud — le comédien — sera à Montréal le 15 octobre pour la sortie de *Germinal*, dans lequel il tient le rôle d'Étienne Lantier.

Les uns et les autres

«Je ne suis pas manipulable»

Sophie Marceau

Passé de la plume à la caméra, Alexandre Jardin a fait de Sophie Marceau sa «Fanfan» à l'écran; ce film a été l'occasion pour elle de prouver qu'elle est une grande actrice. La jeune comédienne a fait le point avec le magazine *Max*.

— Votre père était routier...

— On le saura. Ça a été dit mille fois. Je n'en peux plus de lire ça. Je vais m'inventer une autre biographie. Désormais, je dirai que je suis une princesse hongroise! Je crois qu'on n'échappe pas à son milieu. Moi, je suis d'où je viens. Ça me colle à la peau comme une plaie. Parfois, c'est bien, d'autres fois moins. Pour devenir actrice, c'est bien, parce que vous en avez pris plein la gueule, parce que ça vous a appris à aimer et à détester. L'inconvénient, c'est que vous vivez dans le rationnel, le concret et le terrestre, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Vous avez du mal à irrationnaliser la vie, à lui trouver une valeur lyrique, fantaisiste...

— Quel est le dernier scénario que vous ayez lu?

— Je ne peux même pas vous dire de quoi il s'agissait. C'était tellement mauvais qu'à la vingtième page, j'ai arrêté de lire. C'était... beurk!...

— Vous êtes assoiffée de transparence...

— Nous vivons trop dans le culte de l'objet. Ça ne fait de bien à personne, à aucune société. L'argent, la capitalisation, la culture de masse, c'est lourd, c'est grossier, c'est vulgaire, ça rend les gens violents, bêtes, méchants. Ça me gonfle. Je suis très vulnérable à la connerie.

— Cette préoccupation rejoint votre goût pour l'écologie et vos activités humanitaires. Vous avez reçu la médaille d'or de la Société protectrice des animaux et vous êtes la marraine d'Arc-en-ciel...

— C'est une association présidée par un couple — un postier et une couturière — qui aide des enfants malades à réaliser leurs rêves. Aller en Inde, etc...

— Vous, vous vivez où?

— Je vis à la campagne, à 40 kilomètres de Fontainebleau, et à Paris. À Paris, je déménage tous les ans. J'ai habité presque tous les quartiers. Je suis la reine des déménagements. Avant *Fanfan*, je suis restée un an et demi à la campagne. Sans travailler. Cela fait un an et demi que je ne suis pas allée au cinéma. Le dernier film que j'ai vu, c'était *Le silence des agneaux*. À la campagne, je fais des confitures de griottes, je lis, je peins, je pense...

— Quelles sont vos rivales dans le cinéma français?

— J'ai remarqué que, dans les interviews, je parle beaucoup plus des actrices que les actrices ne parlent de moi. Ça me fait rire. Moi, je ne me sens pas rivale de qui que ce soit. Évidemment, s'il y en a une qui fait la couverture d'un journal, je me dis: «Merde, et moi alors!» Mais c'est passager.

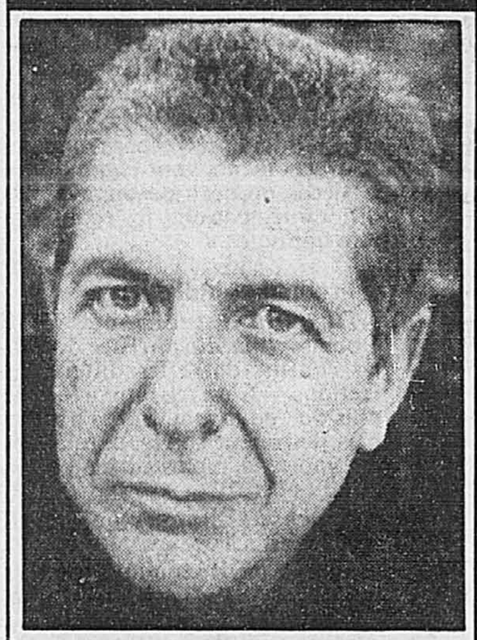
— Vous n'avez encore cité aucun nom.

— J'aime bien Béatrice Dalle.

— Isabelle Adjani?

— En France, le gens ont peur des stars. Ils préfèrent Bobonne. Les stars, c'est trop compliqué, c'est chiant, c'est trop bon, ça risque de bouffer le film. Machine, on peut l'utiliser dans une pub pour un truc ou dans un film de bidule. Moi, je ne suis pas un objet. Je ne suis pas manipulable...

ZOOM



Leonard Cohen

«Tout est vraiment foutu, tout agrément social, tout moyen d'entente entre les races s'est dissout, la notion même d'existence de l'âme s'est évaporée... Le pessimiste prédit la pluie, moi, il y a belle lurette que je suis trempé... J'ai perdu intérêt aux choses de ce monde. Je ne me sens plus le courage de parler français. Ni anglais, d'ailleurs.»

Glamour

LES MOTS

L'EXCEPTION CONFIRME LA RÈGLE

— Le Robert des expressions et locutions note que cette formule est dangereuse si on prétend l'appliquer sous sa forme réduite. Elle s'emploie généralement avec la valeur suivante: «l'existence de cas qui ne relèvent pas d'une règle ne met pas cette règle en cause». La phrase est empruntée à un adage juridique tronqué: *exceptio firmat regulam in casibus non exeptis* «l'exception confirme la règle — permet son application — pour les cas qui ne sont pas explicitement exceptés». C'est-à-dire que, en présence d'une règle et d'une liste d'exceptions, la règle doit s'appliquer dans tous les cas qui ne sont pas énumérés, ou encore, que la règle l'emporte, sauf lorsqu'il s'agit d'un cas précédemment défini comme exception.

Pop-corn

Tom Hanks

Whoopi Goldberg

● Des fois, j'en ai tellement marre de voir ma face partout, d'entendre ma voix, que je me demande si ce n'est pas l'avis d'un peu tout le monde.

Tom Hanks

● J'ai trente-six ans. Il est à peu près temps que je m'assagisse.

Bo Derek

● Partout où je vais, je rencontre des gens qui veulent voir des choses gaies, stimulantes. Tous disent en avoir assez de vivre leurs problèmes sans les retrouver à la télévision.

Shirley Jones

● Je veux faire quelque chose dont mon fils puisse dire un jour: «Mon père était tout un acteur!»

Burt Reynolds

● Je ne pourrai jamais être une mère à plein temps.

Demi Moore

● Je ris beaucoup, mais je pleure aussi beaucoup.

Whoopi Goldberg

On oublie tout...

■ *Ursula Andress* a été appelée à six heures du matin, à Rome, par un individu qui s'est identifié comme étant *Marlon Brando* et qui lui a demandé tout de go: «Avons-nous jamais couché ensemble?» Outrée de cette impudence, l'actrice raccrocha, mais elle apprit un peu plus tard que c'était bien Brando qui lui avait parlé; il rédige actuellement son autobiographie, et désirait de toute évidence s'assurer que sa mémoire ne le trompait pas. Ursula le rappela à Los Angeles, et il lui apprit qu'il s'efforçait de se remémorer exactement le séjour qu'il avait fait à Rome dans les années 1960. On ignore ce que lui a dit Ursula, mais, si l'on croit l'écrivain *Peter Manso*, qui doit publier sous peu un livre sur Brando, ils ont effectivement couché ensemble. Mais ce n'était pas à Rome dans les années 1960, mais plutôt à Hollywood dix ans plus tôt.

Ursula Andress

■ Submergé de propositions depuis *Basic Instinct*, *Paul Verhoeven* semble avoir choisi son prochain film. Il s'agit de *Mistress of the Seas*, un film sur la vie d'*Anne Bonnie* et de *Mary Reed*, deux femmes pirates qui écumèrent les Caraïbes au XVIIIe siècle. On parle de *Michelle Pfeiffer* et de *Bridget Fonda* dans les rôles principaux.

■ Sa carrière réduite aux films de second ordre, *Bo Derek* cherche à reprendre le dessus en vendant des produits de beauté. Elle vient de lancer une gamme de produits appelée *War Paint*, qu'elle se propose de faire connaître par une série de messages télévisés.

■ Le coiffeur d'*Alec Baldwin* se rend tous les quinze jours chez l'acteur... pour lui épiler la poitrine. Baldwin explique que sa femme, *Kim Basinger*, ne supporte pas les hommes velus.

■ La rupture de son mariage avait laissé *Suzanne Somers* si démunie qu'elle se vit obligée de se vêtir d'un costume d'écureuil et de vendre des noisettes dans les rues, pour nourrir ses enfants et elle-même. «C'était plutôt humiliant, mais c'était cela ou mourir de faim», a-t-elle confié récemment.

■ Sur le plateau de *Jour de fête* de *Jacques Tati*, il y avait deux caméras; l'une filmait en noir et blanc, l'autre expérimentait un nouveau procédé qui devait permettre à Tati de réaliser le premier film français en couleurs, mais aucun laboratoire ne put développer la pellicule. En 88, les journalistes de *Cinéma-cinémas* parvinrent à mettre au jour le premier photogramme couleur du film; des techniciens firent le reste. Quarante-cinq ans après sa sortie en noir et blanc, *Jour de fête* peut maintenant être vu en couleur. Si tout va bien, on devrait pouvoir le redécouvrir en avant-première mondiale au prochain festival de Cannes.

■ Les fils de *Sophia Loren* adorent le homard, si bien que l'actrice a agi comme toute mère qui se respecte le ferait dans un tel cas: elle a fait installer un vivier à homards dans sa maison, au coût de 20 000 dollars...

■ *Régine Conquières* (propriétaire, entre autres, de la maison Balenciaga) se lance dans la production de films avec *Jean-Luc Ormière*, initiateur de *Moi Ivan, toi Abraham*, de *Yolande Zauberman*. Elle s'apprête maintenant à sortir une oeuvre inédite de... *Orson Welles*.

■ *Bruce Willis* s'est fait tirer dessus, a sauté sur des mines et a reçu des coups de karate qui auraient dû lui faire éclater la rate, mais c'était au cinéma. Récemment, toutefoid, alors qu'il faisait une excursion de saute-mouton sur une rivière déchaînée, il fut projeté hors du canot pneumatique et se trouva coincé sous l'eau pendant près d'une minute par un arbre qui flottait à la dérive. Épuisé et sur le point de s'évanouir, il revint finalement à la surface, où des amis le hissèrent à bord d'un radeau.

■ *Frank Sinatra* a décidé, sur ses vieux jours, de jouer à l'homme invisible. Ayant consenti à enregistrer son premier album en neuf ans chez Capitol Records, à Hollywood, il avait demandé à *Natalie Cole*, *Aretha Franklin* et *Luther Vandross* de venir chanter avec lui. Mais lorsque le trio arriva au studio, pas de Frank! Le crooner avait laissé des cassettes de chansons qu'il avait enregistrées, pour qu'on l'accompagne sans lui...

■ *Elizabeth Taylor* adore sortir en toute simplicité avec son mari, *Larry Fortensky*, sans limousine ni gardes du corps. Mais ce n'est pas toujours facile... Le couple entra dans un magasin, et en l'espace de quelques minutes, un embouteillage monstre s'était créé dans la rue, tout le monde voulant apercevoir l'actrice. Celle-ci ressortit enfin, et ce fut le délire. «Ils étaient tous très gentils», a simplement commenté Liz.

■ *David Lynch* nourrit depuis longtemps le projet d'adapter au cinéma *La métamorphose* de *Kafka*. Ce rêve pourrait bientôt devenir réalité si Ciby 2000, la maison de production avec laquelle il a déjà tourné *Twin Peaks*, accepte de produire le film.

■ *Sondra Locke*, l'ex-amie de *Clint Eastwood*, a eu la peur de sa vie en rentrant chez elle lorsqu'elle s'aperçut que deux individus suivaient sa voiture à bord d'une camionnette. Elle tenta de les semer en empruntant des petites rues, mais ils étaient toujours derrière elle. Affolée en se remémorant les agressions d'automobilistes qui ont fait récemment la manchette des journaux de Los Angeles, l'actrice, qui incarne la victime d'un viol dans le film *Sudden Impact*, d'Eastwood, s'est finalement précipitée jusqu'à un poste de police, et les deux importuns prirent la fuite. Un agent l'escorta ensuite jusque chez elle.

Sources: AP, AFP, Star, Examiner, Globe

Pleurez donc un bon coup!

L'analyse chimique des larmes de chagrin et des larmes d'irritation a montré que les deux liquides contiennent des protéines différentes. Et, rapporte *l'Écho des savanes*, pleurer d'émotion serait une façon de débarrasser l'organisme de l'excès de productions chimiques liées au stress. Ce qui expliquerait pourquoi pleurer un bon coup fait du bien. C'est biochimique.

Le magazine précise qu'il y a une différence entre les *larmes-réflexe* et les *larmes-détresse*. Toutes ont une fonction d'élimination, elles débarrassent les tissus des toxines qui autrement les empoisonneraient, mais seules les larmes d'émotion paraissent jouer le rôle d'exutoire à l'égard des scories laissées par le stress.

Les larmes d'émotion, c'est vraiment très corsé. Une étude menée par le Dr William Frey, du centre médical de St. Paul Ramsey, au Minnesota, établit qu'elle ont une prodigieuse richesse chimique.

Outre le sel et l'eau, on y trouve aussi du manganèse, en plus forte proportion que dans le sérum, et surtout des protéines en quantité bien plus importante que dans la larme d'oignon..

D'autres expériences ont permis de constater que les diabétiques pleurent sucré; que les nourrissons crient, mais sans larmes, ce n'est qu'au-delà de quelques mois qu'ils pleurent vraiment, quand la maturation de leur système nerveux est achevée; que la quantité de larmes dépend aussi de l'alcool, du tabac ou dun manque de sommeil.

Les Québécois seront-ils les derniers à voir *Kanehsatake*, le film d'Alanis Obomsawin sur la crise d'Oka?...

SUZANNE DANSEREAU
Presse Canadienne

TORONTO

■ Alanis Obomsawin sait d'avance que *Kanehsatake, 270 Years of Resistance*, son film sur la crise d'Oka, recevra un accueil controversé au Québec.

«Il y a des gens qui vont détester, qui n'aimeront pas revoir les scènes de racisme. Mais il y a aussi beaucoup de gens qui vont apprendre quelque chose s'ils ouvrent leurs oreilles. C'est seulement dans la compréhension qu'on peut se parler», explique-t-elle lors d'une entrevue accordée à *La Presse Canadienne* à la suite de la première nord-américaine de son film au Festival of Festivals de Toronto.

«Ce conflit a été tellement incompris. Ce que je voulais, c'est qu'on comprenne pourquoi c'est arrivé, qu'on comprenne le sentiment de ces gens-là qui ont eu le courage de faire cette résistance. Cela ne date pas du 11 juillet 1990, cela vient de plusieurs générations. Il faut connaître l'histoire.»

Elle ajoute, à l'endroit des Québécois: «L'histoire qu'ils ont apprise n'est pas la bonne. Par exemple, ils ne savent pas que les Iroquois se sont battus du côté des Français au temps de la colonie.»

Kanehsatake est un documentaire de deux heures, organisé sur une base chronologique, qui offre

Alanis Obomsawin

des scènes inédites du conflit et qui contient une perspective historique remontant jusqu'à 1663, à l'époque où les Iroquois (Mohawks) se sont faits déposséder par les Sulpiciens et ont été refoulés à Oka.

Pour le spectateur, le visionnement est parfois ardu mais les témoignages de Mohawks sont émouvants.

Alanis Obomsawin et ses deux équipes de l'Office national du film ont accumulé 36 heures de pellicule. Mme Obomsawin est restée durant les 78 jours du conflit, jusqu'à la fin. Elle a vécu là-bas jour et nuit et s'est retrouvée du côté des autochtones lors de l'évacuation finale, le 26 septembre 1990.

Un parti pris

Son film dénote un penchant très clair pour les Indiens. Comment pourrait-il en être autrement, venant de la part de Mme Obomsawin, une Indienne Abenaki?

Mais, malgré ce parti pris, le film de Mme Obomsawin est resté descriptif, sans dénonciation, sans pointer du doigt, par exemple, la police.

«Cela aurait été trop facile de crucifier la police. Il faut vivre avec la police. Et dans certains cas, elle aide les gens.»

La cinéaste croit avoir été honnête avec ce documentaire.

Son seul commentaire vient à la fin: «Le conflit a coûté 155 millions aux deux paliers de gouvernement. Le maire d'Oka a été réélu. Et la question des revendications territoriales n'est toujours pas résolue.»

«Tout ça pour un terrain de golf», ajoute-t-elle.

Selon elle, la crise d'Oka a été un point tournant dans les relations entre les autochtones et les Blancs au Canada.

«Toutes les communautés indiennes du pays ont vu à quel point quelque chose de tragique peut survenir à cause d'une question de territoire. C'est devenu beaucoup plus large qu'une affaire de terrain de golf.

«Maintenant, j'espère que les gouvernements vont comprendre la nécessité de s'asseoir avec les différentes nations, les écouter et être honnêtes.»

Problèmes indiens

Du côté autochtone, Mme Obomsawin a été attristée de voir les conflits entre les différentes factions. «C'est ce qui a été le plus dur pour moi. Si ces problèmes pouvaient se résoudre avant ma mort, je mourrais en paix», lance-t-elle.

Kanehsatake a reçu un accueil très positif à Toronto.

«C'est un documentaire très puissant. Après l'avoir visionné, j'ai eu honte d'être Canadienne», a commenté Bianca Brynda, une journaliste et réalisatrice.

Le film est très en demande partout dans le monde, surtout en Europe.

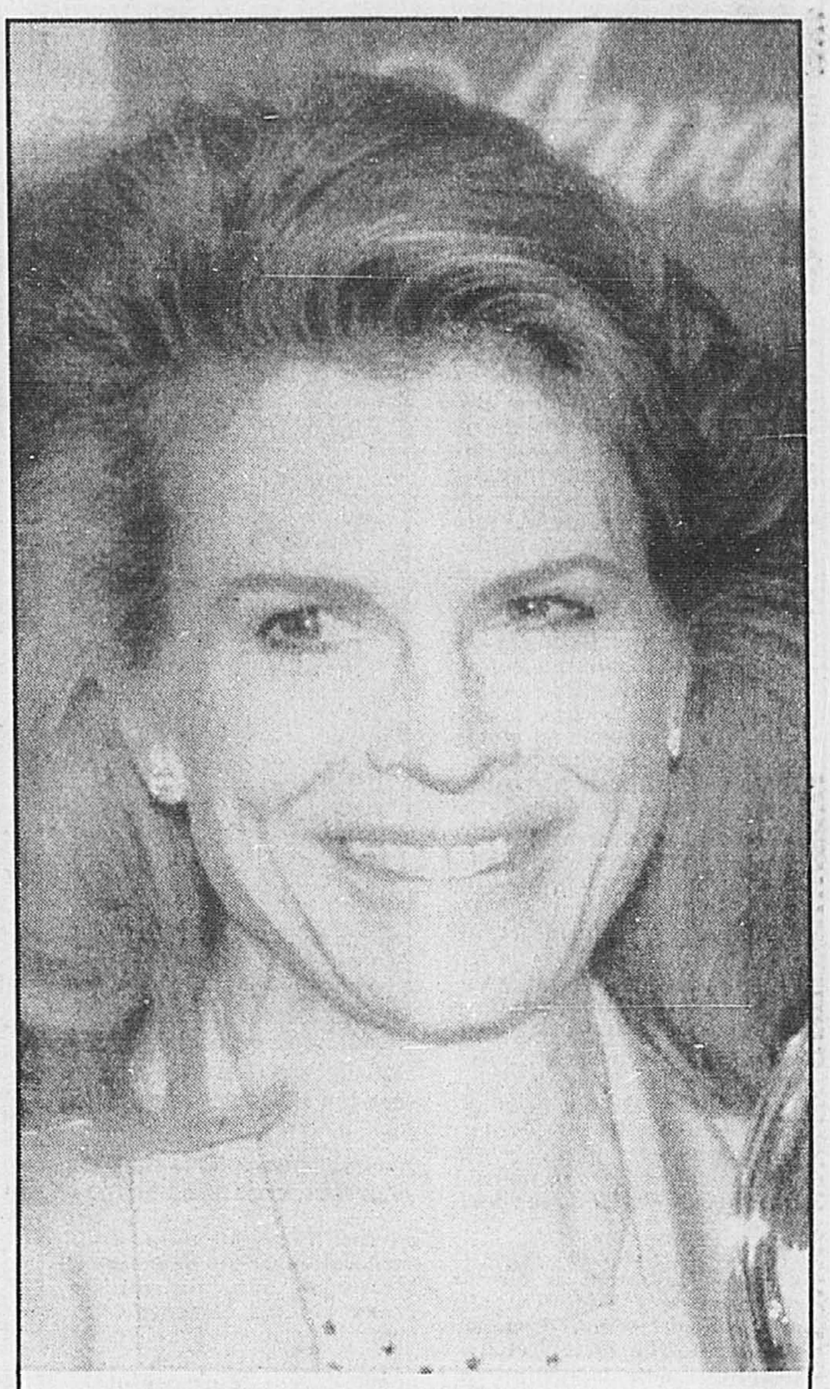
Après Toronto, Mme Obomsawin se dirige sur Vancouver, Halifax, Winnipeg, et Regina. Puis elle s'envolera pour la Belgique, la France et la Nouvelle-Zélande où le film sera montré dans le cadre d'un festival de cinéma aborigène.

Kanehsatake sera présenté pour la première fois à Montréal dans sa version originale anglaise le 29 septembre prochain, au cinéma de l'ONF, sur invitation seulement. On voudrait ensuite distribuer la version française du film dans un cinéma de répertoire.

La télé britannique l'a acheté.

La télévision privée canadienne est également intéressée à le diffuser. Des pourparlers ont repris avec la télévision anglaise de Radio-Canada qui l'a d'abord rejeté. Puis, du côté de la télévision française de Radio-Canada, Mme Obomsawin n'a pas eu de réponse.

Ce serait quand même ironique que les téléspectateurs québécois soient les derniers à voir ce film qui les concerne.



La vérité sort de la bouche de Murphy

Candice Bergen, l'irascible Murphy Brown de la série de télévision, est une des célébrités auxquelles les Américains croient le plus, selon une enquête menée auprès de 3000 personnes. Elle est également la première femme à occuper la première place dans l'étude annuelle effectuée par Video Storyboard Tests. Viennent ensuite par ordre décroissant, sur ce palmarès de la «crédibilité», Bob Cosby, Cher, Cindy Crawford, Burt Reunolds, Regis Philbin, Susan Lucci, Sally Struthers, Ray Charles et Katie Lee Gifford. Candice Bergen sera d'ailleurs du gala des Emmy Awards (les Oscars de la télévision américaine), animé par Angela Lansbury, ce soir à 20 h sur CTV. Mais selon les augures, Murphy Brown *n'a aucune chance devant* Seinfeld *et* Roseanne. PHOTO AP

«Madame Heidi» formellement inculpée de proxénétisme

Agence France Presse

LOS ANGELES

■ Heidi Fleiss, soupçonnée de diriger un réseau de prostitution de luxe pour les vedettes de Hollywood, a été inculpée vendredi de proxénétisme et d'infraction à la législation sur les stupéfiants, a-t-on appris de source judiciaire.

Un grand jury (chambre d'accusation) de Los Angeles a retenu contre «Madame Heidi» cinq charges, quatre pour proxénétisme et une pour transport et vente de cocaïne.

«Le procureur adjoint et le grand jury ont jugé que c'est la meilleure façon de conduire cette affaire jusqu'au procès», a déclaré un porte-parole du procureur Suzanne Childs, peu après l'annonce de l'inculpation.

L'arrestation, il y a plus de trois mois, de Heidi Fleiss, 27 ans, a suscité un grand intérêt aux États-Unis. L'ampleur du scandale qui agite le tout-Hollywood est liée à l'identité des clients, qui selon la rumeur appartiennent au milieu du show-business.

Selon la police, le réseau opérait depuis la résidence de Heidi Fleiss, une propriété de 1,6 million de dollars dans le quartier huppé de Beverly Hills. Les jeunes femmes étaient pour la plupart des call-girls occasionnelles et «Madame Heidi» faisait payer 1 500 dollars la rencontre.

Seuls un petit nombre de représentants de la presse ont pu assister à l'inculpation de vendredi, le procureur souhaitant «éviter l'atmosphère de cirque» qui avait régné au tribunal lors d'une première comparution le 9 août dernier.

La prochaine audition de l'inculpée a été fixée au 19 novembre.

Montréal ville plurielle

Une exposition-carrefour sur le thème de la diversité culturelle de Montréal

Du 17 juin 1993 au 16 janvier 1994

Toujours quelque chose de neuf!

Au programme cette semaine :

Têtes d'affiche... paroles de choc
Le mariage inter-ethnique : intégration forcée ou en douceur? Invités : Jocelyn Turcotte et Marie-Anna Murat. Débat animé par Dominique Ollivier.
mardi 21 septembre à 12 h 10

Rythmes en mouvance
Joëlle Lanoix, un worldbeat personnalisé.
mercredi 22 septembre à 12 h 10

Cinéma du mercredi
Caffè Italia, en présence du réalisateur Paul Tana. Au coeur de la petite Italie montréalaise, c'est près d'un siècle d'une certaine histoire qui nous est contée.
Nouveau
mercredi 22 septembre à 17 h 30

"Moi, j'en ai pas de préjugés"
Participez en famille aux activités de l'atelier "Moi, j'en ai pas de préjugés" dans la zone interactive de l'exposition. Vous pourrez y échanger vos impressions avec les autres participants et laisser un témoignage de votre présence sous forme de texte, de dessin ou de collage.
tous les samedis à 13h30 et 15 h

Spectacle-famille
J'habite une planète. À la recherche de son chat, Alycia rencontre dans son quartier, des personnages venus des quatre coins du monde. Un spectacle chanté pour les enfants de 5 à 10 ans, présenté par les productions Sonne.
Dimanche 26 septembre à 15h00

Tarification spéciale. Procurez-vous votre carte-passeport valable pour toute la durée de l'exposition.

Pointe-à-Callière
Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Vieux Montréal
Informations : 872-9150
Ouvert du mardi au dimanche de 10 h à 17 h.
Fermé le lundi.

La Presse

1922221-416

Île de France

OUVERT LE DIMANCHE DÈS 17 H
TABLE D'HÔTE 15,95 $ ET +
301, DE MAISONNEUVE OUEST 849-6331

FAMOUS PLAYERS

Notre cinéma LAVAL est maintenant ouvert en matinée tous les jours !

OFFREZ LE CADEAU IDÉAL !
CERTIFICATS CADEAUX en vente dans tous nos cinémas

Ligne d'information FAMOUS PLAYERS 866-0111 de 11h00 à 22h00

CENTRE EATON 705 Ste-Catherine O. 985-5730
UNDERCOVER BLUES (13+) DOLBY 1:20-3:20-5:20-7:25-9:25
TRUE ROMANCE (16+) DOLBY 1:25-4:00-6:45-9:20
MAMAN J'AI ENCORE RATE L'AVION (G) DOLBY dim 12:30
PAS DE VACANCES POUR LES BLUES (13+) 1:00-3:00-5:00-7:00-9:00
AIRBORNE (G) DOLBY 1:05-3:05-5:05-7:05-9:05
CARNOSAUR ( ) DOLBY 1:10-3:10-5:10-7:10-9:10
SECRET GARDEN (G) DOLBY Tous les jours 12:45-2:55 dim 2:55
SON OF THE PINK PANTHER (G) 5:00-7:15-9:15

FAMOUS PLAYERS 8 boul. Hymus angle St-Jean (Pointe-Claire) 697-8095
FREE WILLY/DENNIS MENACE (G) DOLBY Tous les soirs 7:00 dim-mar 12:30-7:00
MAN WITHOUT A FACE (G) Tous les soirs 6:40-9:15
SECRET GARDEN (G) DOLBY dim-mar 12:30-2:45
CARNOSAUR ( ) DOLBY Tous les soirs 7:00-9:00 dim-mar 1:15-3:15-7:00-9:00
TOM AND JERRY (G) DOLBY dim-mar 1:00-3:00
THE FUGITIVE (13+) DOLBY Tous les soirs 6:40-9:30
MAMAN J'AI ENCORE RATE L'AVION (G) dim 12:30
TRUE ROMANCE (16+) DOLBY Tous les soirs 6:50-9:30 dim 2:55-6:50-9:30 mardi 12:30-2:55-6:50-9:30
THE FIRM (G) DOLBY Tous les soirs 6:30-9:30 dim-mar 2:00-6:30-9:30
UNDERCOVER BLUES (13+) DOLBY Tous les soirs 7:10-9:20 dim-mar 1:00-3:10-7:10-9:20
AIRBORNE (G) DOLBY Tous les soirs 7:00-9:10 dim-mar 1:10-3:20-7:00-9:10

VERSAILLES Place Versailles 353-7880
TRUE ROMANCE (16+) DOLBY Tous les soirs 6:40-9:20 dim-mar-merc 1:30-6:40-9:20
STRIKING DISTANCE (16+) DOLBY Tous les soirs 7:10-9:25 dim-mar-merc 1:05-3:25-7:10-9:25
LA FIRME (G) DOLBY Tous les soirs 8:00 dim-mar-merc 1:45-8:00
PAS DE VACANCES POUR LES BLUES (G) DOLBY Tous les soirs 7:05-9:10 dim-mar-merc 1:15-3:20-7:05-9:10
LE SEXE DES ETOILES (13+) DOLBY Tous les soirs 7:00-9:15 dim-mar-merc 1:00-3:15-7:00-9:15
BLANCHE NEIGE (G) DOLBY dim-mar-merc 1:10-3:10
THE FUGITIVE (13+) DOLBY Tous les soirs 6:50-9:30

DORVAL 260 ave. Dorval 631-8586
STRIKING DISTANCE (16+) DOLBY Tous les soirs 7:05-9:15 dim-mar-merc 1:10-7:05-9:15
THE FUGITIVE (13+) DOLBY Tous les soirs 7:00-9:30
TOM AND JERRY (G) DOLBY dim-mar-merc 1:30
SNOW WHITE (G) DOLBY dim-mar-merc 1:15
REAL McCOY (G) DOLBY Tous les soirs 7:15-9:25
TRUE ROMANCE (16+) DOLBY Tous les soirs 7:00-9:25 dim-mar-merc 1:00-7:00-9:25

CINEMA DU PARC 3575 ave. du Parc 844-9470
THE FUGITIVE (13+) Tous les soirs 7:00-9:25 dim 4:30-7:00-9:25
UNDERCOVER BLUES (13+) Tous les soirs 7:00-9:00 dim 5:00-7:00-9:00
TRUE ROMANCE (16+) Tous les soirs 7:10-9:30 dim 4:45-7:10-9:30

IMPERIAL THX 1430 Bleury 288-7102
THE FUGITIVE (13+) THX DOLBY Tous les soirs 8:15 dim-mar 5:30-8:15

PARISIEN 480 Ste-Catherine O. 866-3856
LA FIRME (G) DOLBY 12:15-3:05-6:00-9:00
TOM & JERRY LE FILM (G) Tous les jours 12:40
LES VISITEURS (G) DOLBY 2:30-4:40-6:55-9:10
A COEUR PERDU (16+) DOLBY 1:40-4:10-6:50-9:15
LE SEXE DES ETOILES (13+) DOLBY 12:30-2:40-4:50-7:05-9:20 lundi 12:30-2:40-4:50-9:30
LE SEXE DES ETOILES (13+) 1:30-3:45-6:10-8:30
EN PLEIN VOL (G) DOLBY 1:10-3:15-5:15-7:15-9:30
LIBERA ME (G) DOLBY 1:20-3:30-5:30-7:30-9:40

LOEWS 954 Ste-Catherine O. 861-7437
THE FUGITIVE (13+) DOLBY 12:50-3:30-6:15-9:05
MAN WITHOUT A FACE (G) 1:30-4:05-6:30-9:10
JOY LUCK CLUB (G) DOLBY 12:30-3:20-6:20-9:15
THE FIRM (G) DOLBY 12:00-3:00-6:05-9:00
BOXING HELENA (16+) 12:40-2:50-5:10-7:25-9:35

LAVAL 1600 Le Corbusier 688-7776
MAMAN J'AI ENCORE RATE L'AVION (G) DOLBY dim 12:30
REAL McCOY (G) DOLBY Tous les jours 12:30-3:00-7:00-9:30 dim 3:10-5:10-7:20-9:30
THE FUGITIVE (13+) DOLBY Tous les jours 3:00-6:50-9:20 dim 4:20-6:50-9:20
TOM & JERRY LE FILM (G) DOLBY Tous les jours 1:00 dim 12:30-2:30
THE FIRM (G) DOLBY 12:20-3:20-6:20-9:20
LA FIRME (G) DOLBY 12:10-3:10-6:10-9:10
ALADDIN (V.F.) (G) DOLBY Tous les jours 1:00
TRUE ROMANCE (16+) Tous les jours 3:30-6:40-9:00
EN PLEIN VOL (G) DOLBY Tous les jours 1:20-3:15-5:10-7:10-9:15 dim 1:20-3:15-5:10-7:10-9:15
UNDERCOVER BLUES (13+) DOLBY Tous les jours 1:00-3:00-7:00-9:00 dim 1:00-3:00-5:00-7:00-9:00
LE SEXE DES ETOILES (13+) DOLBY Tous les jours 12:40-2:50-7:10-9:20 dim 12:40-2:50-4:50-7:10-9:20
JARDIN SECRET (G) DOLBY Tous les jours 12:30 dim 12:30-2:40
MAN WITHOUT A FACE (G) DOLBY Tous les jours 2:50-7:00-9:25 dim 4:40-7:00-9:25
AIRBORNE (G) DOLBY Tous les jours 1:00-3:00-7:00-9:00 dim 1:00-3:00-5:00-7:00-9:00
CARNOSAUR ( ) DOLBY Tous les jours 1:30-3:30-7:30-9:40 dim 1:30-3:30-5:30-7:30-9:40
PAS DE VACANCES POUR LES BLUES (13+) Tous les jours 1:00-3:00-7:20-9:30 dim 1:00-3:00-5:00-7:20-9:30

GREENFIELD PARK 519 boul. Taschereau 671-6129
THE FUGITIVE (13+) Tous les soirs 7:00-9:30
TOM & JERRY LE FILM (G) dim 1:00-2:50
PAS DE VACANCES POUR LES BLUES (13+) Tous les soirs 7:10-9:10 dim 1:05-3:10-7:10-9:10
EN PLEIN VOL (G) Tous les soirs 7:20-9:20 dim 1:10-3:05-7:20-9:20

4$ CHAQUE FILM TOUS LES JOURS ! Cinéma PALACE 698 Ste-Catherine O. 866-6991
DOLBY STEREO

BAD LIEUTENANT (18+) 3:00-7:35
SWEET KILLING (13+) 1:25-5:25-9:25
MEURTRE EN DOUCEUR (13+) 3:25-7:25
CLIFFHANGER (16+) 12:00-2:20-4:50-7:15-9:40
SLIVER (16+) 1:30-3:30-5:30-7:30-9:30
ALADDIN (G) 12:40-2:30-4:30
WHAT'S LOVE GOT TO DO WITH IT (G) 12:35-5:05-9:35
GUILTY AS SIN (13+) 7:00-9:25 WED.9:25
APOCALYPSE NOW (13+) 6:15-9:15
PROGRAMME DOUBLE 4$
FREE WILLY & DENNIS THE MENACE (G) DOLBY 1:00

Votre soirée de télévision

La Presse

CHOIX D'ÉMISSIONS
par Louise Cousineau

13:30 ② — **EN TOUTE LIBERTÉ**
Interview de Roger Duhamel, un meurtrier condamné à perpétuité.

15:00 ⑰ — **FALSTAFF**
L'opéra de Verdi donné l'an dernier au Met avec Paul Plishka, Mirella Freni et Marilyn Horne.

20:00 ② — ***JE T'AIME GROS, GROS, GROS***
Un court documentaire sur des gros qui ont appris à vivre avec leurs rondeurs. On y verra notamment Mireille Thibault (Angélique dans *Cormoran)* jouer Juliette avec le poète Michel Garneau en Roméo.

⑩ — **« PATSY CLINE : RÊVES ET DESTINS »**
Un film fascinant sur la chanteuse country Patsy Cline, tuée dans un accident d'avion en 63. La voix de Patsy, le corps de Jessica Lange.

⑫ — **LES EMMY AWARDS**
Si vous vous intéressez à la télé américaine, ceci est pour vous. Seinfeld, Roseanne et Murphy y seront

21:00 ⑮ — **FROU-FROU**
Enrico Macias est tellement fin qu'il ne faut pas rater cette émission !

	18 h 00	18 h 30	19 h 00	19 h 30	20 h 00	20 h 30	21 h 00	21 h 30	22 h 00	22 h 30	23 h 00	23 h 30
②	Téléjournal / Découverte		Surprise sur prise		Je t'aime gros, gros...	Soirée Tchaikovski (20h50)		● Le Dimanche (21h55)		● Sports (22h50)	Ciné-club: Monsieur (23h20).	
③	CBS News	Emergency Call	60 Minutes		It Had To Be You	Movie: The Hunt for Red October.					CBS News (23h05)	Designing... (23h20)
⑤	Football (16h)		I Witness Video		Seaquest DSV		Movie: Quigley Down Under.				The Untouchables	
⑥	The Magical World of Disney		Movie: Blossom in Paris.				God's Dominion		Sunday Report	Venture (22h28)	Sunday Night	Sports (23h37)
⑦	Dinosaures	Docteur Doogie	J.E.		Cinéma du dimanche: Patsy Cline: Rêves et destin.					Gens riches & célèbres	Le TVA / Sports	Lotto / Vision...
⑧t	Dinosaures	Docteur Doogie	J.E.		Cinéma du dimanche: Patsy Cline: Rêves et destin.					Gens riches & célèbres	Le TVA / Sports	Lotto / Vision...
⑧	Newsline	Donohue's Legend	Am. Fun. Home Videos	Am. Fun. People	The 45th Annual Primetime Emmy Awards						CTV News	Nightline
⑧	News 8 New England	ABC News	Am. Fun. Home Videos	Am. Fun. People	The 45th Annual Primetime Emmy Awards						News 8	Crusaders
⑨	Téléjournal / Découverte		Surprise sur prise		Je t'aime gros, gros...	Soirée Tchaikovski (20h50)		● Le Dimanche (21h55)		● Sports (22h50)	Ciné-club: Monsieur (23h20).	
⑩	Dinosaures	Docteur Doogie	J.E.		Cinéma du dimanche: Patsy Cline: Rêves et destin.					Gens riches & célèbres	Le TVA / Sports	Lotto / Vision...
⑫	Pulse	Travel, Travel	Am. Fun. Home Videos	Am. Fun. People	The 45th Annual Primetime Emmy Awards						CTV News	Pulse
⑬	Téléjournal / Découverte		Surprise sur prise		Je t'aime gros, gros...	Soirée Tchaikovski (20h50)		● Le Dimanche (21h55)		● Sports (22h50)	Ciné-club: Monsieur (23h20).	
⑰	L'Enfance (2e de 7)		Droit de parole	Nord-Sud	Pousse-pousse	Montagne	Vivement dimanche: Un siècle sur scène.			Contact (22h55)		Pts de vue (23h55)
㉒	ABC News	Family Works	Am. Fun. Home Videos	Am. Fun. People	The 45th Annual Primetime Emmy Awards						Countdown at The Neon Armadillo	
㉔	À la claire fontaine	Deke Wilson	Imagine	Station d'été	Ciné-vision: La Cage.			Le Lancement de la nouvelle saison			Station d'été	Coulent les rivières
㉝	The Ghostwriter Hour		Wild America	Naturescene	Nature		M. Theatre: A Murder of Quality (2e de 2).		For The Living		Mystery! Casebook of Sherlock Holmes.	
㉟	Autovision	Murphy Brown	Paire d'as		Super-cinéma: Lignes interdites.				Le Journal (22h27	Sports Plus (22h57)	Cinéma: La Puritaine (23h27).	
㊼	The Ghostwriter Hour		The Darling Buds of May		Sunday Night Feature: Charade.				Audrey Hepburn Remembered		Movie: Mr. & Mrs. Bridge (23h05).	
⑮	L'École des fans		Le Journal télévisé	Vision 5 (19h35)	7 sur 7		Frou-Frou		52 sur la une (dern.)		Les Arts en liberté	
⑳	Musique Vidéo		Musique Vidéo		Musique Vidéo		Musique Vidéo		Musique Vidéo		Musique Vidéo	
RDS	Monde du sport	Sports 30	Les Quilles		Baseball: les Mets de New York vs les Braves d'Atlanta.						Sports 30	Auto Stores
SE	L'Argent des autres (18h15)				Le Roi des teamsters			Terre interdite (21h55)				Le Sang... (23h40)
TMN	Ferngully (17h30)		Folks!				Christopher Columbus - The Discovery				White Men Can't Jump	

● Changement de dernière heure.

Spectacles

CINÉMA

ABOMINABLE (') LUTIN
Commodore.
A COEUR PERDU
Brossard (2): 19 h 05, 21 h 30; sam., dim.: 13 h 40, 16 h 25, 19 h 05, 21 h 30.Carrefour du Nord (2): 21 h 30; sam., dim.: 15 h 30, 21 h 30.Carrefour Joliette (1): 19 h 05, 21 h 25; sam., dim.: 13 h 35, 16 h 05, 19 h 05, 21 h 25.Carrefour Laval (2). Sam., dim., mar.: 13 h 10, 16 h 05, 19 h 05, 21 h 35; ven., lun., merc., jeu.: 19 h 05, 21 h 35. Langelier (10: 19 h 15, 21 h 30; sam., dim.: 17 h, 19 h 15, 21 h 30. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 55.Parisien (3): 13 h 40, 16 h 10, 18 h 50, 21 h 15. Plaza Repentigny (3): 19 h 10, 21 h 30; sam., dim.: 12 h, 14 h 20, 16 h 35, 19 h 10, 21 h 30. Dernier spectacle sam.: 23 h 50. Terrebonne (5): 18 h 50, 21 h 10; sam., dim.: 13 h 05, 15 h 25, 18 h 50, 21 h 10. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 30.
AGE (THE) OF INNOCENCE
Faubourg (1): 13 h 30, 16 h 15, 19 h, 21 h 30.Faubourg (2): 13 h, 15 h 45, 18 h 30, 21 h 10.
AIRBORNE
Centre Eaton (4): 13 h 05, 15 h 05, 17 h 05, 19 h 05, 21 h 05. Dernier spectacle sam.: 23 h 05. Famous 8 (8): 19 h, 21 h 10; sam., dim., mar.: 13 h 10, 15 h 20, 19 h, 21 h 10.Laval (10): 13 h, 15 h, 19 h, 21 h; sam., dim.: 13 h, 15 h, 17 h, 19h, 21 h. Dernier spectacle ven., sam.: minuit. Plaza Côte-des-Neiges (2). sam., dim., mar.: 13 h 30, 15 h 30, 17 h 25, 19 h 25, 21 h 25; ven., lun., merc., jeu.: 19 h 25, 21 h 25.
ALADDIN
Palace: 12 h 40, 14 h 30, 16 h 30.
ALADDIN V.F.
Laval (5): 13 h.
AMI (MON) WILLY
Langelier (3). Sam., dim.: 13 h, 15 h.Oméga (2). sam., dim.: 13 h, 15 h.
APOCALYPSE NOW
Palace: 18 h 15, 21 h 15. Dernier spectacle sam.: minuit.
BAD LIEUTENANT
Palace: 15 h, 19 h 35. Dernier spectacle sam.: 23 h 45.
BLANCHE-NEIGE ET LES SEPT NAINS
Cinema Chateauguay (4). Sam., dim., mar.: 13 h, 17 h.Versailles (8). Sam., dim., mar., merc.: 13 h 10, 15 h 10.
BOXING HELENA
Loews (5): 12 h 40, 14 h 50, 17 h 10, 19 h 25, 21 h 35. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 45.
CALENDAR GIRL
Carrefour Laval (5): 21 h 45.Cineplex Centre-Ville (5): 21 h 10.Pointe-Claire (2). sam., dim., mar.: 14 h, 19 h; ven., lun., merc., jeu.: 19 h.
CARNOSAUR
Centre Eaton (5): 13 h 10, 15 h 10, 17 h 10, 19 h 10, 21 h 10. Dernier spectacle sam.: 23 h 10.Famous 8 (3): 19 h, 21 h; sam., dim., mar.: 13 h 15, 15 h 15, 19 h, 21 h. Laval (11): 13 h 30, 15 h 30, 19 h 30, 21 h 30; sam., dim.: 13 h 30, 15 h 30, 17 h30, 19 h 30, 21 h 40.
CLIFFHANGER
Palace: 12 h, 14 h 20, 16 h 50, 19 h 15, 21 h 40. Dernier spectacle sam.: 23 h 55.
CRISE (LA)
Cineplex Centre-Ville (4): 15 h 10, 17 h 10, 19 h 10, 21 h 10; sam., dim.: 13 h 10, 15 h 10, 17 h 10, 19 h 10, 21 h 10.
DAVE V.F.
Cine-Parc Châteauguay (1): des 19 h. Cine-Parc Laval (4): des 19 h.Cine-Parc Odeon (1): des 19 h.
DENIS LA PETITE PESTE
Cineplex Centre-Ville (5): 15 h 10, 17 h 10, 19 h 10; sam., dim.: 13 h 10, 15 h 10, 17 h 10, 19 h 10.Omega (4): 19 h 15; sam., dim.: 13 h, 15 h, 17 h, 19 h 15.
DERNIERE (LA) CHANCE
Berri (2): 13 h 30, 15 h 30, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 30.Brossard (1): 19 h 10, 21 h 25; sam., dim.: 14 h, 16 h 30, 19 h 10, 21 h 25.Carrefour du Nord (1): 19 h 20, 21 h 30; sam., dim.: 13 h 30, 16 h, 19 h 20, 21 h 30.Cinema Chateauguay (1). Sam., dim., mar.: 13 h, 15 h, 17 h, 19 h, 21 h 30; ven., lun., merc., jeu.: 19 h, 21 h 30. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 30.Joliette (1): 19 h 10, 21 h 30; sam., dim.: 13 h 40, 16 h 10, 19 h 10 h, 21 h 30.Langelier 95): 19 h 10, 21 h 15; sam., dim.: 13 h 10, 15 h 10, 17 h 10, 19 h 10, 21 h 15. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 15.Laval 2000 (2): 19 h 10, 21 h 10; sam., dim.: 14 h, 16 h 10, 19 h 10, 21 h 10.Terrebonne (6): 19 h 10, 21 h 15; sam., dim.: 13 h 10, 15 h 10, 17 h 10, 19 h 10, 21 h 15. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 15.
DERNIER (LE) DES HÉROS
Cine-Parc Chateauguay (2): des 19 h. Cine-Parc Laval (3): des 19 h.Cine-Parc St-Eustache (3): des 19 h.
DIRTY DR. FEELGOOD
L'Amour: 11 h, 13 h 41, 16 h 22, 19 h 03, 21 h 44.
DRAGON V.F.
Cine-Parc Odeon (2): des 19 h.Cine-Parc St-Eustache (1): des 19 h.
EN PLEIN VOL
Greenfield (3): 19 h 20, 21 h 20; sam., dim.: 13 h 10, 15 h 05, 19 h 20, 21 h 20.Langelier (4): 18 h 15, 20 h; sam., dim.: 13 h, 14 h 45, 16 h 30, 18 h 15, 20 h. Laval (6): 13 h 20, 15 h 15, 19 h 10, 21 h 15; sam., dim.: 13 h 20, 15 h 15, 17 h 10, 19 h 10, 21 h 15. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 45.Parisien (6): 13 h 10, 15 h 15, 17 h 15, 19 h 15, 21 h 30.Rex (1): 19 h, 21 h 30.Terrebonne (2): 18 h 15, 20 h; sam., dim.: 13 h, 14 h 45, 16 h 30, 18 h 15, 20 h.
FALAISE DE LA MORT
Cine-Parc Laval (3). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h.Cine-Parc St-Eustache (2): des 19 h.
FIRM (THE)
Famous 8 (6): 18 h 30, 21 h 30; sam., dim., mar.: 14 h, 18 h 30, 21 h 30.Laval (3): 12 h 20, 15 h 20, 18 h 20, 21 h 20.Loews (4): 12 h, 15 h, 18 h 05, 21 h. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 50.
FIRME (LA)
Cinema Chateauguay (2): 21 h. Ciné-Parc Châteauguay (3). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h.Cine-Parc St-Eustache (3). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h Laval (4): 12 h 10, 15 h 10, 18 h 10, 21 h 10 Parisien (1): 12 h 15, 15 h 05, 18 h, 21 h.Versailles (3): 20 h; sam., dim., mar., merc.: 13 h 45, 20 h.
FLORIDA (LA)
Cine-Parc St-Eustache (4): des 19 h.
FREE WILLY
Famous 8 (1): 19 h; sam., dim., mar.: 12 h 30, 19 h.Palace: 13 h.
FUGITIF (LE)
Berri (3): 13 h 30, 16 h, 19 h, 21 h 30.Brossard (3): 19 h, 21 h 35; sam., dim.: 13 h 30, 16 h 15, 19 h, 21 h 35.Carrefour du Nord (3): 19 h, 21 h 30; sam., dim.: 13 h, 15 h 30, 19 h, 21 h 30.Carrefour Laval 93). Sam., dim., mar.: 13 h, 16 h, 19 h, 21 h 35; ven., lun., merc., jeu.: 19 h, 21 h 35. Cinema Chateauguay (4). Sam., dim., mar.: 14 h 45, 19h , 21 h 30; ven., lun., merc., jeu.: 19 h, 21 h 30. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 45.Cine-Parc Chateauguay (1). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h.Cine-Parc Laval (4). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h.Cine-Parc Odeon (1). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h. Cineplex Centre-Ville (9): 16 h 15, 19 h, 21 h 35; sam., dim.: 13 h 05, 16 h 15, 19 h, 21 h 35 Cremazie. Sam. et tous les soirs: 20 h; dim.: 14 h, 17 h 30, 20 h. Du Plateau (1): 19 h, 21 h 35; sam., dim.: 13 h 45, 16 h 30, 19 h, 21 h 35. Joliette (3): 21 h 30; sam., dim.: 16 h, 21 h 30.Langelier (6): 19 h, 21 h 30; sam., dim.: 13 h 05, 15 h 45, 19 h, 21 h 30. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 50.Omega (1): 19 h, 21 h 30; sam., dim.: 13 h, 15 h 30, 19 h, 21 h 30.Plaza Repentigny (2): 19 h, 21 h 35; sam., dim.: 13 h 45, 16 h 30, 19 h, 21 h 35. Dernier spectacle sam.: 23 h 55.St-Basile (10: 19 h, 21 h 35; sam., dim.: 13 h 45, 16 h 30, 19 h, 21 h 35 Terrebonne (3): 19 h, 21 h 30;sam., dim.: 13 h 15, 15 h 45, 19 h, 21 h 30. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 55.
FUGITIVE (THE)
Astre (3): 20 h 30; sam., dim.: 14 h 45, 20 h 30.Decarie (1). Sam. et tous les soirs: 19 h, 21 h 30; dim.: 13 h 30, 16 h 15, 19 h, 21 h 30.Dorval (2): 19 h, 21 h 30.Du Parc (1): 19 h, 21 h 25; sam., dim.: 16 h 30, 19 h, 21 h 25.Famous 8 (4): 18 h 40, 21 h 30.Greenfield (1): 19 h, 21 h 30.Imperial: 20 h 15; sam., dim., mar.: 17 h30, 20 h 15.Laval (2): 15 h, 18 h 50, 21 h 20; sam., dim.: 16 h 20, 18 h 50, 21 h 20. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 45.Loews (3): 12 h 50, 15 h 30, 18 h 15, 21 h 05. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 35.Plaza Côte-des-Neiges (5). Sam., dim., mar.: 13 h 45, 16 h 20, 19 h 05, 21 h 35; ven., lun., merc., jeu.: 19 h 05, 21 h 35.Versailles (6): 18 h 50, 21 h 30. Dernier spectacle sam.: l23 h 55.
GRANDEUR ET DESCENDANCE
Cineplex Centre-Ville (2): 15 h 30.Omegas (4): 21 h 30.
GUILTY AS SIN
Palace: 19 h, 21 h 25; merc.: 21 h 25. Dernier spectacle sam.: 23 h 40.
HARD TARGET
Carrefour Laval (4): 21 h 40.Cine-Parc Laval (1). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h.Pointe-Claire (3). Sam., dim., mar.: 13 h 10, 15 h 10, 17 h 10, 19 h10, 21 h 10; ven., lun., merc., jeu.: 19 h 10, 21 h 10.
HEART AND SOULS
Cineplex Centre-Ville (1): 21 h 20.
HOMME (L') SANS VISAGE
Berri (4): 13 h 40, 16 h 20, 19 h 15, 21 h 35.Boite a films (2). Sam. et tous les soirs: 19 h, 21 h 20; dim.: 13 h, 15 h 20, 19 h, 21 h 20.Carrefour du Nord (5): 19 h 10, 21 h 30; sam., dim.: 13 h, 15 h 30, 19 h 10, 21 h 30.Carrefour Joliette (2): 19 h, 21 h 30; sam., dim.: 13 h 30, 16 h, 19 h, 21 h 30.Carrefour Laval (1). Sam., dim., mar.: 13 h 30, 16 h 05, 19 h 05, 21 h 30; ven., lun., merc., jeu.: 19 h 05, 21 h 30.Cinema Chateauguay (5). Sam., dim., mar.: 13 h, 15 h, 17 h, 19 h 10, 21 h 30; ven., lun., merc., jeu.: 19 h, 21 h 30. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 45. Cine-Parc Laval (2). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h. Langelier (2): 19 h 25, 21 h 40; sam., dim.: 13 h, 15 h 10, 17 h 15, 19 h 25, 21 h 40. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 55.Longueuil (2): 19 h, 21 h 30; sam., dim.: 14 h, 16 h 30, 19 h, 21 h 30.Plaza Repentigny (5): 19 h, 21 h 25; sam., dim.: 12 h, 14 h 15, 16 h 30, 19 h, 21 h 25. Dernier spectacle sam.: 23 h 45. Terrebonne (8): 19 h 25, 21 h 40; sam., dim.: 13 h, 15 h 10, 17 h 15, 19 h 25, 21 h 40.Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 45.
IMAX - LA FOLIE DE L'INVENTION - MOMENTUM - PROPULSION
Vieux-Port-de-Montreal: 10 h 15, 11 h 15, 13 h 15, 14 h 15, 15 h 15, 16 h 15, 17 h 15, 19 h 15, 20 h 15 (en français): 12 h 15, 18 h 15 (en anglais).
IMAX - L'HOMME ET LA BÈTE - LES FEUX DU KOWEIT
Vieux-Port-de-Montreal: version française: dim.; version anglaise: sam.: 21 h 30.
INCONNU (L') DE CASTLE ROCK
Berri (5): 13 h 30, 16 h, 19 h, 21 h 30.Boite a films (1). Sam. et tous les soirs: 19 h, 21 h 30; dim.: 13 h, 15 h 30, 19 h, 21 h 30.Carrefour du Nord (2): 19 h 10; sam., dim.: 13 h, 19 h 10.Carrefour Laval (5). Ven., lun., merc., jeu.: 19 h 15; sam., dim., mar.: 13 h, 16 h, 19 h 15.Cinema Chateauguay (3). Sam., dim., mar.: 14 h 45, 19 h, 21 h 30; ven., lun., merc., jeu.: 19 h, 21 h 30. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 45.Cine-Parc Chateauguay (2). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h. Ciné-Parc St-Eustache (1). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h.Joliette (2): 19 h 05, 21 h 30; sam., dim.: 13 h3 5, 16 h 05, 19 h 05, 21 h 30.Langelier (4): 21 h 45. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 55.Omega (3): 19 h, 21 h 30; sam., dim.: 13 h, 15 h 30, 19h , 21 h 30. Plaza Repentigny (6): 19 h, 21 h 30; sam., dim.: 14 h, 16 h 30, 19 h, 21 h 30. Dernier spectacle sam.: minuit. St-Basile (2): 19 h, 21 h 30; sam., dim.: 14 h, 16 h 30, 19 h, 21 h 30. Terrebonne (4): 19 h 05, 21 h 20; sam., dim.: 13 h 10, 15 h 30, 19 h 05, 21 h 20. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 35.
IN THE LINE OF FIRE
Place Alexis Nihon (3): 13 h 30, 16 h 15, 19 h, 21 h 30 Pointe-Claire (2). Sam., dim., mar.: 16 h, 21 h; ven , lun., merc., jeu.: 21 h.
JARDIN SECRET
Cineplex Centre-Ville (1): 15 h 05, 17 h 10, 19 h 15; sam., dim.: 13 h, 15 h 05, 17 h 10, 19 h 15. Laval (9): 12 h 30; sam., dim.: 12 h 30, 14 h 40.
JOY LUCK CLUB
Loews (1): 12 h 30, 15 h 20, 18 h 20, 21 h 15. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 55.
JURASSIC PARK
Carrefour Laval (4). Sam., dim., mar.: 13 h, 16 h, 19 h; ven., lun., merc., jeu.: 19 h. Cine-Parc Laval (1): des 19 h.Pointe-Claire (1). Sam., dim., mar.: 13 h, 16 h, 19 h, 21 h 30; ven., lun., merc., jeu.: 19 h, 21 h 30.
KALIFORNIA
Complexe Desjardins (1): 13 h 45, 16 h 20, 19 h 10, 21 h 40.Faubourg (3): 13 h 10, 16 h, 19 h, 21 h 35.
LAVIGUEUR (LES) REDÉMÉNAGENT
Cine-Parc St-Eustache (4). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h.Commodore: 19 h.
LIBERA ME
Parisien (7): 13 h 20, 15 h 30, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 40.
LIKE WATER FOR CHOCOLATE
Cineplex Centre-Ville (8): 15 h 05, 17 h 10, 19 h 20, 21 h 30; sam., dim.: 13 h, 15 h 05, 17 h 10, 19 h 20, 21 h 30.
LOLOS (LES) DE LA POMPISTE
L'Amour: 12 h 18, 14 h 59, 17 h 40, 20 h 21.
MANHATAN MURDER MYSTERY
Egyptien (3): 14 h, 16 h 15, 19 h 15, 21 h 30.Plaza Cote-des-Neiges (4). sam., dim., mar.: 13 h 30, 15 h 50, 19 h 05, 21 h 20; ven., lun., merc., jeu.: 19 h 05, 21 h 20.
MAMAN J'AI ENCORE RATÉ L'AVION
Centre Eaton (2). Sam., dim.: 12 h 30.Famous 8 (5). Sam., dim.: 12 h 30.Laval (1). Sam., dim.: 12 h 30
MAN WITHOUT A FACE
Famous 8 (2): 18 h 40, 21 h 15.Laval (9): 14 h 50, 19 h, 21 h 25; sam., dim.: 16 h 40, 19 h, 21 h 25. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 50. Loews (2): 13 h 30, 16 h 05, 18 h 30, 21 h 10. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 30.Plaza Côte-des-Neiges (3). sam., dim., mar.: 13 h3 5, 15 h 55, 19 h 05, 21 h 25; ven., lun., merc., jeu.: 19 h 05, 21 h 25.
MAZEPPA
Complexe Desjardins (3): 14 h, 16 h 15, 19 h, 21 h 15.
MEURTRE EN DOUCEUR
Palace: 15 h 25, 19 h 25.
ORLANDO
Egyptien (1): 13 h 30, 15 h 30, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 30.
LE PARC JURASSIQUE
Berri (1): 13 h 30, 16 h 15, 19 h, 21 h 35; jeu.: 13 h 30, 16 h 15, 21 h 35.Capitol (St-Jean). sam. et tous les soirs: 19 h, 21 h 30;dim.: 13 h, 15 h 30, 19 h, 21 h 30.Cinema Chateauguay (6). Sam., dim., mar.: 13 h, 15 h 30, 19h; ven., lun., merc., jeu.: 19 h. Cine-Parc Odeon (2). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h.Cine-Parc St-Eustache (5). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h.Faubourg (4): 13 h 15, 15 h 55, 18 h 45, 21 h 15; lun., merc., et jeu.: 13 h 15, 15 h 55, 21 h 30. Joliette (3): 19 h; sam., dim.: 13 h 30, 19 h.Langelier (3): 19 h, 21 h 25; sam., dim.: 13 h 10, 15 h 40, 19 h, 21 h 25.Laval 2000 (1): 19 h, 21 h 35; sam., dim.: 13 h 30, 16 h, 19 h, 21 h 35.Longueuil(1): 19 h 05, 21 h 35; sam., dim.: 14 h 05, 16 h 25, 19 h 05, 21 h 35.Plaza Repentigny (1): 19 h; sam., dim.: 14 h, 16 h 30, 19 h.St-Basile (3): 19 h, 21 h 30; sam., dim.: 14 h, 16 h 30, 19 h, 21 h 30.Terrebonne (7): 18 h 45, 21 h 15; sam., dim.: 13 h, 15 h 30, 18 h 45, 21 h 15. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 40.
PAS DE VACANCE POUR LES BLUES
Carrefour Joliette (4): 19 h 10, 21 h; sam., dim.: 13 h 40, 16 h 10, 19 h 10, 21 h. Centre Eaton (3): 13 h, 15 h, 17 h, 19 h, 21 h. Dernier spectacle sam.: 23 h. Cinema Chateauguay (2). Sam., dim., mar.: 13 h, 15 h, 17 h, 19 h 10, 21 h30; ven., lun., merc., jeu.: 19 h, 21 h 30. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 45. Greenfield (2): 19 h 10, 21 h 10; sam., dim.: 13 h 05, 15 h 10, 19 h 10, 21 h 10.Laval (12): 13 h, 15 h, 19 h 20, 21 h 30; sam., dim.: 13 h, 15 h, 17 h, 19 h 20, 21 h 30.Plaza Repentigny (4): 19 h 30, 21 h 30; sam., dim.: 13 h 30, 15 h 30, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 30. Dernier spectacle ven.: 23 h 30.Rex (2): 19 h, 21 h 30.Terrebonne (1): 19 h, 21 h; sam., dim.: 13 h, 15 h, 17 h, 19 h , 21 h.Versailles (4): 19 h 05, 21 h 10; sam., dim., mar., merc.: 13 h 15, 15 h 20, 19 h 05, 21 h 10. Dernier spectacle sam.: 23 h.
PROPOSITION INDECENTE
Cine-Parc Chateauguay (3): des 19 h. Cine-Parc St-Eustache (5):d es 19 h.
REAL McCOY (THE)
Astre (4): 19 h 05, 21 h 10; sam., dim.: 13 h, 15 h 05, 17 h 10, 19 h 15, 21 h 20. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 20.Dorval (3): 19 h 15, 21 h 25.Laval (1): 12 h 30, 15 h, 19h , 21 h 30; sam., dim.: 15 h 10, 17 h 10, 19 h 20, 21 h 30. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 50.Place Alexis Nihon (2): 13 h 30, 16 h, 19 h, 21 h 15.Plaza Cote-des-Neiges (7). Sam., dim., mar.: 13 h 45, 16 h, 19 h, 21 h 15; ven., lun., merc., jeu.: 19 h, 21 h 15.Pointe-Claire (5). Sam., dim., mar.: 14 h, 16 h 15, 19 h, 21 h 15; ven., lun., merc., jeu.: 19 h, 21 h 15.
RISING SUN
Egyptien (2): 14 h, 16 h 30, 19 h, 21 h 30; merc. et jeu.: 14 h, 16 h 30, 21 h 30.Pointe-Claire (6): 19 h, 21 h 30.
ROOKIE OF THE YEAR
Pointe-Claire (6). Sam., dim., mar.: 14 h, 16 h 15.
ROULEZ JEUNESSE
Cineplex Centre-Ville (3): 16 h, 19 h 05, 21 h 30; sam., dim.: 13 h 05, 16 h, 19 h05, 21 h 30.
SAISON (MA) PREFEREE
Complexe Desjardins (4): 13 h 30, 16 h, 19 h, 21 h 20 merc.: 13 h 30, 16 h, 21 h 30.
SANS RETOUR
Cine-Parc Laval (2): des 19 h.
SECRET GARDEN
Centre Eaton (8): 12 h 45, 14 h 55; sam., dim.: 14 h 55.
Famous 8 (2). Sam., dim., mar.: 12 h 30, 14 h 45.Plaza Cote-des-Neiges (1). sam., dim., mar.: 16 h 05, 21 h 05; ven., lun., merc., jeu.: 21 h 05.
SEXE (LE) DES ETOILES
Carrefour Joliette (3): 21 h 15; sam., dim.: 16 h 15, 21 h 15.Dauphin (1). Sam. et tous les soirs: 19 h 15, 21 h 30; dim.: 14 h, 16 h 15, 19 h 15, 21 h 30.Laval (8): 12 h 40, 14 h 50, 19 h 10, 21 h 20; sam., dim.: 12 h 40, 14 h 50, 16 h 50, 19 h 10, 21 h 20. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 50. Parisien (4): 12 h 30, 14 h 40, 16 h 50, 19 h 05, 21 h 20; lun.: 12 h 30, 14 h 40, 16 h 50, 21 h 30.Parisien (5): 13 h 30, 15 h4 5, 18 h 10, 20 h 30. Terrebonne (8): 21 h 45. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 45.Versailles (5): 19 h, 21 h 15; sam., dim., mar., merc.: 13 h, 15 h 15, 19 h, 21 h 15.Dernier spectacle sam.: 23 h 25.
SLEEPLESS IN SEATTLE
Cineplex Centre-Ville (6): 15 h 45, 19 h 10, 21 h 25; sam., dim.: 13 h 10, 15 h 45, 19 h 10, 21 h 25.
SLIVER
Palace: 13 h 30, 15 h 30, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 30. Dernier spectacle sam.: 23 h 30.
SNOW WHITE
Dorval (3). Sam., dim., mar., merc.: 13 h 15.
SON OF THE PINK PANTHER
Centre Eaton (6): 17 h, 19 h 15, 21 h 15. Dernier spectacle sam.: 23 h 15.
STALINGRAD
Cineplex Centre-Ville (9): 17 , 20 h; sam., dim.: 13 h, 17 h, 20 h.
STRIKING DISTANCE
Astre (1): 19 h, 21 h; sam., dim.: 13 h 10, 15 h, 17 h, 19 h, 21 h.Carrefour Laval (6). Sam., dim., mar.: 13 h 10, 15 h 20, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 40; ven., lun., merc., jeu.: 19 h 30, 21 h 40.Dorval (1): 19 h 05, 21 h 15; sam., dim., mar., merc.: 13 h 10, 19 h 05, 21 h 15.Place Alexis Nihon (1): 14 h, 16 h 30, 19 h 15, 21 h 30. Plaza Cote-des-Neiges (6). Sam., dim., mar.: 13 h 40, 16 h 10, 19 h 10, 21 h 30; ven., lun., merc., jeu.: 19 h 10, 21 h 30.Pointe-Claire (4). Sam., dim., mar.: 13 h 20, 15 h 20, 17 h 20, 19 h 20, 21 h 20; ven., lun., merc., jeu.: 19 h 20, 21 h 20.Versailles (2): 19 h 10, 21 h 25; sam., dim., mar., merc.: 13 h 05, 15 h 25, 19 h 10, 21 h 25. Dernier spectacle sam.: 23 h 40.
SUR LA LIGNE DE FEU
Cine-Parc St-Eustache (2). Ven., sam., dim., mar.: des 19 h.Cineplex Centre-Ville (2): 19 h, 21 h 25; sam., dim.: 13 h, 19 h, 21 h 25. Omega (2): 19 h, 21 h 30.Plaza Repentigny (1): 21 h 30. Dernier spectacle sam.: minuit.
TANGO
Carrefour du Nord (4). Sam.: 15 h 30, 21 h 30; dim.: 13 h, 19 h; ven., lun., merc.: 21 h 30; mar. et jeu.: 19 h. Carrefour Joliette (3): 19 h 15; sam., dim.: 13 h 45, 19 h 15.
TOM AND JERRY THE MOVIE
Dorval (2). Sam., dim., mar., merc.: 13 h 30. Famous 8 (4). Sam., dim., mar.: 13 h, 15 h.
TOM ET JERRY LE FILM
Cinema Chateauguay (3). Sam., dim., mar.: 13 h, 17 h. Greenfield (1). Sam., dim.: 13 h, 14 h 50.Laval (2): 13 h; sam., dim.: 12 h 30, 14 h 30.Parisien (2): 12 h 40.
TOUT ÇA POUR ÇA
Carrefour du Nord (4).Sam.: 13 h, 19 h; dim.: 15 h 30, 21 h 30; ven., lun., merc.: 19 h; mar. et jeu.: 21 h 30.Complexe Desjardins (2): 13 h 30, 16 h, 19 h, 21 h 30.
TRAHIR
Dauphin (2). Sam. et tous les soirs: 19 h 30, 21 h 35; dim.: 13 h, 15 h, 17 h, 19 h 30, 21 h 35.
TRUE ROMANCE
Astre (2): 18 h 45, 21 h 10; sam., dim.: 13 h 15, 15 h 30, 18 h 45, 21 h 10. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 30.Centre Eaton (2): 13 h 25, 16 h, 18 h 45, 21 h 20. Dernier spectacle sam.: 23 h 45.Decarie (2). Sam. et tous les soirs: 19 h 10, 21 h 30; dim.: 13 h 35, 16 h 30, 19 h 10, 21 h 30.Dorval (4): 19 h, 21 h 25; sam., dim., mar., merc.: 13 h, 19 h, 21 h 25.Du Parc (3): 19 h 10, 21 h 30; sam., dim.: 16 h 45, 19 h 10, 21 h 30.Famous 8 (5): 18 h 50, 21 h 30; sam., dim.: 14 h 55, 18 h 50, 21 h 30; mar.: 12 h 30, 14 h 55, 18 h 50, 21 h 30.Laval (5): 15 h 30, 18 h 40, 21 h. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 40.Versailles (1): 18 h 40, 21 h 20; sam., dim., mar., merc.: 13 h 30, 18 h 40, 21 h 20. Dernier spectacle sam.: 23 h 50.
UNDERCOVER BLUES
Astre (3): 18 h 45; sam., dim.: 13 h, 17 h 15, 19 h. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 25.Centre Eaton (1): 13 h 20, 15 h 20, Du Parc (2): 19 h, 21 h; sam., dim.: 17 h, 19 h, 21 h. Famous 8 (7): 19 h 10, 21 h 20; sam., dim., mar.: 13 h, 15 h 10, 19 h 10, 21 h 20.Laval (7): 13 h, 15 h, 19 h, 21 h; sam., dim.: 13 h, 15 h, 17 h, 19 h, 21 h. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 50.Plaza Cote-des-Neiges (1). Sam., dim., mar.: 13 h 40, 19 h 10; ven., lun., merc.: 21 h 30; mar. et jeu.: 19 h 10.:
VISITEURS (LES)
Parisien (2): 14 h 30, 16 h 40, 18 h 55, 21 h 10.
WHAT'S LOVE GOT TO DO WITH IT
Palace: 12 h 35, 17 h 05, 21 h 35. Dernier spectacle sam.: 23 h 55.

SALLES DE RÉPERTOIRE

ALADDIN V.F.
Paradis: 13 h, 14 h 50, 16 h 45.
ALLONSANFAN
Cinematheque quebecoise: 15 h.
AVOCAT (L') DU DIABLE
Paradis: 17 h 10, 21 h 35.
BECAUSE WE MUST
Cinema Parallele: 19 h.
100% AMERICAIN
Paradis: 15 h 10, 19 h 30.
CRI (LE) DES LARMES
Nouvel Elysee: 17 h.
DAVE V.F.
Paradis: 13 h 05, 17 h 20.
FALAISE DE LA MORT
Paradis: 19 h.
GENDRE (LE)
Paradis: 13 h.
HOMME (UN) À BRÛLER
Cinematheque quebecoise: 18 h 35.
JARDIN (LE) DES OMBRES
Cinema ONF: 18 h 30.
LIP GLOSS
Cinema de Paris: 14 h 30, 19 h 15.
MISSIION (THE)
Cinema de Paris: 21 h 30.
ORLANDO
Nouvel Elysee: 12 h 45, 19 h 15.
PADRE PADRONE
Cinematheque quebecoise: 20 h 35.
PAYS (LE) DES SOURDS
Nouvel Elysee: 15 h 15, 19 h 30.
PEU IMPORTE L'AMOUR
Paradis: 14 h 50, 19 h 20.
PROPOSITION INDÉCENTE
Paradis: 21 h 10.
SINGE (LE) BLEU - FIN DE MILLÉNAIRE
Cinema ONF (1564, St-Denis): 20 h.
SLIVER V.F.
Paradis: 21 h 40.
STALINGRAD
Nouvel Elysee: 14 h 45, 21 h 15.
TRAHIR
Nouvel Elysee: 13 h, 17 h 15, 21 h 30.
UNFORGIVEN
Cinema de Paris: 16 h 30.

Palmarès

VIDÉOCLIPS

PALMARÈS MUSIQUE PLUS

CS	SD	NS	ARTISTE—TITRE
1	2	8	*FRANCE D'AMOUR Animal
2	3	9	STEPHAN EICHER Des hauts, des bas
3	4	7	THE CHRISTIANS Father
4	5	7	LENNY KRAVITZ Believe
5	7	5	* LAURENCE JALBERT Corridor
6	8	4	JANET JACKSON If
7	1	7	U2 Numb
8	10	6	MADONNA Rain
9	11	5	* VILAIN PINGOUIN P'tite vie, p'tite misère
10	13	3	RADIOHEAD Creep
11	12	3	4 NON BLONDES What's Up
12	15	3	AEROSMITH Cryin'
13	6	9	GEORGE MICHAEL Killer/Papa Was a Rolling
14	18	1	HADDAWAY What Is Love
15	9	10	SOULASYLUM Runaway Train
16	17	2	DAVID DEXTER D. Jack Le Jazzman
17	—	—	CÉLINE DION Did You Give Enough Love?
18	19	2	DURAN DURAN Too Much Information
19	20	1	* DOUGHBOYS Shine
20	—	—	MARIAH CAREY Dream Lover

CS: Cette semaine. SD: Semaine dernière.
NS: Nombre de semaines au palmarès.

Je pense donc je dis

Cette chronique préparée par l'Office de la langue française, parait chaque semaine dans l'édition dominicale de *La Presse*.

Et c'est le b-u-u-u-t !

Le commentateur de hockey en bafouille d'excitation. Quelle adresse! Quel jeu extraordinaire! Décidément, le joueur vedette de l'équipe est *à son meilleur* ce soir.

À son meilleur?

Dans son enthousiasme, notre valeureux commentateur a laissé tomber un anglicisme courant, issu en droite ligne de l'expression anglaise *to be at one's best*. Lorsqu'une personne s'est distinguée à un moment particulier, qu'elle a fait montre du maximum de sa compétence ou de son talent, on peut dire qu'elle est au mieux ou au mieux de sa forme. L'analyste aurait pu dire aussi que le joueur était en grande forme ou en pleine forme ce soir-là, deux expressions courantes qui viennent justement du domaine des sports.

Notre joueur étoile brille-t-il surtout dans les attaques à cinq? On dira qu'il excelle dans ce type de jeu, comme il excelle, le match terminé, à répondre aux questions des journalistes. Aucun doute là-dessus, c'est le meilleur.

CINÉMAS CINÉPLEX ODÉON
MATINÉES À 5.00$*
*du lundi au vendredi ,à l'exception des mardis à 4.25$, du samedi et dimanche et des jours fériés.
POUR INFORMATION, APPELEZ 849-3456 FILM de 11h00 à 22h00

DU 17 AU 23 SEPTEMBRE 1993

ASTRE 327-5001 — 9480, boul. Lacordaire
STRIKING DISTANCE (v.o. anglaise) ★
Sam. et Dim. : 1:10 - 3:00 - 5:00 - 7:00

Roland Orzabal

La caboche désenflée par les épreuves de la vie...

ALAIN BRUNET

■ Tears For Fears, selon nombre d'observateurs, s'est toujours résumé à Roland Orzabal, jeune sorcier de la composition pop qui fut propulsé au faite de la popularité.

Que pouvait bien foutre Curt Smith dans ce groupe, sinon imiter la voix de son collègue et faire frémir les jeunes filles en affichant sa jolie fraise? Bien peu de choses, avions-nous déjà conclu il y a près de dix ans.

Roland Orzabal, désormais l'unique leader de Tears For Fears, ne se fait d'ailleurs pas prier pour remettre les pendules à l'heure. C'est ce qu'il a fait cette semaine au bout du fil, et c'est ce qu'il fera sur scène, jeudi prochain à la Place des Arts.

«La rupture devint évidente pour moi lors de la tournée de *Seeds of Love*, en 1990. Déjà à cette époque, nous avions maintenu trop longtemps ce duo. La relation empirait depuis plusieurs années.

«J'ai toujours été l'auteur et le compositeur des chansons de Tears For Fears et, avec *The Seeds of Love*, j'en étais devenu le producteur. C'était devenu un *one man show*; Curt devait se contenter d'interpréter certaines des chansons, sans plus. Il s'agit donc d'un processus naturel de rupture.»

Roland Orzabal cause calmement. Certes distant, à la frontière de la suffisance, mais ne manquant point de concision et de franchise. Je vous confierai n'avoir jamais vu cet artiste dans ma soupe; l'ayant naguère interviewé au sommet de sa gloire, je me souviens d'un jeune homme arrogant, boîte crânienne pressurisée par l'immense succès de *Songs From The Big Chair* — dont on avait tiré le fameux *Shout*, véritable hymne adolescent au milieu de la précédente décennie.

Elemental comme dans moins ambitieux

Interviewer Roland Orzabal n'avait, en fait, rien d'une partie de plaisir.

Cette fois, par contre, j'ai eu affaire à une caboche désenflée par les épreuves de la vie... et de plus modestes ascensions sur les échelles de la commercialité. Si *Elemental* est certifié or aux USA, il n'a pas dépassé la 45e position du palmarès du *Billboard* et perd progressivement de son impact.

«*Elemental*, raconte l'artiste, a été un album beaucoup plus facile à faire que le précédent, *The Seeds of Love*. Ce dernier était un album très ambitieux; j'investissais des territoires qui m'étaient totalement inconnus, car je voulais absolument briser les chaînes de mon style initial. Reproduire les sonorités de *Sgt Pepper* n'était pas une chose facile à faire; travailler avec des musiciens de haut niveau comme Oleta Adams était, selon moi, hautement ambitieux. Alors qu'*Elemental* ne l'est pas du tout.

«J'ai réalisé que mes propre limites créatives étaient OK, que je pouvais travailler à l'intérieur de celles-ci, sans me donner pour mandat la réalisation d'un chef-d'oeuvre. J'ai alors recommencé à me servir des ordinateurs tout en étant capable d'en capturer la spontanéité.»

On ne fera certainement pas dire à cet artiste orgueilleux que *The Seeds Of Love* était, somme toute, *trop* ambitieux. Car si les objectifs avaient été atteints, pourquoi Orzabal serait-il revenu à des riffs plus simples, plus familiers? À sa facture initiale?

«Tous les albums de Tears For Fears sont bons, réplique-t-il. Je ne regrette absolument aucune de mes expériences de studio. Par exemple, *Woman in Chains* (sur l'avant-dernier disque) est selon moi l'une de mes plus belles chansons.

«Or cette fois, l'idée était de faire les choses de façon plus concise, sans voir aussi immense, en évacuant toute folie des grandeurs. J'ai réalisé que les gens n'avaient pas toujours besoin de ça; je crois maintenant que l'on peut dire les choses plus simplement.

«J'ai changé, je suis passé à autre chose. Après la tempête, les flammes et les cendres, un nouveau cycle de création s'amorce.»

Pour mener à bien cette nouvelle entreprise, Orzabal a évidemment procédé à sa façon: «J'ai formé, raconte-t-il, une très belle équipe dont j'étais clairement le patron. Alan Griffith, qui collabore avec Tears For Fears depuis plusieurs années, a cosigné la plupart des musiques que nous avons élaborées à partir d'improvisations communes. Le réalisateur Tim Palmer est aussi un être hautement créatif avec qui nous avons enregistré pendant deux mois.»

Un concept d'ensemble?

«Pas vraiment, laisse tomber le musicien, sauf peut-être la chanson-titre *Elemental*, qui évoque d'une certaine façon la réduction de Tears For Fears à son principal élément, c'est-à-dire moi-même. Cette chanson souligne également que mon langage a été raffiné, distillé. Que les grandes explosions, le flash à tout prix, sont choses du passé. Les chansons *Fish Out Of Water* et *Break It Down Again* parlent aussi de cette transition, vécue au travers de ma rupture avec Curt Smith.»

Jeudi prochain, six personnes seront sur scène, dont une bassiste de Philadelphie (Gail Ann Dorsey) et quelques membres du défunt groupe Wire Train, originaire de San Francisco. Et pourquoi un chef de file de la british pop embauche-t-il des bardes amerloques? «*It's a better class of hooligans*, répond Orzabal à la blague. La culture musicale américaine est actuellement plus effervescente que l'anglaise.»

On ne lui rétorquera pas le contraire.

ROLAND ORZABAL: «J'ai toujours été l'auteur et le compositeur des chansons de Tears For Fears et, avec *The Seeds of Love*, j'en étais devenu le producteur. C'était devenu un *one man show*. Il s'agit donc d'un processus naturel de rupture.»

Tears For Fears sans Curt Smith, en spectacle à la Place des Arts jeudi